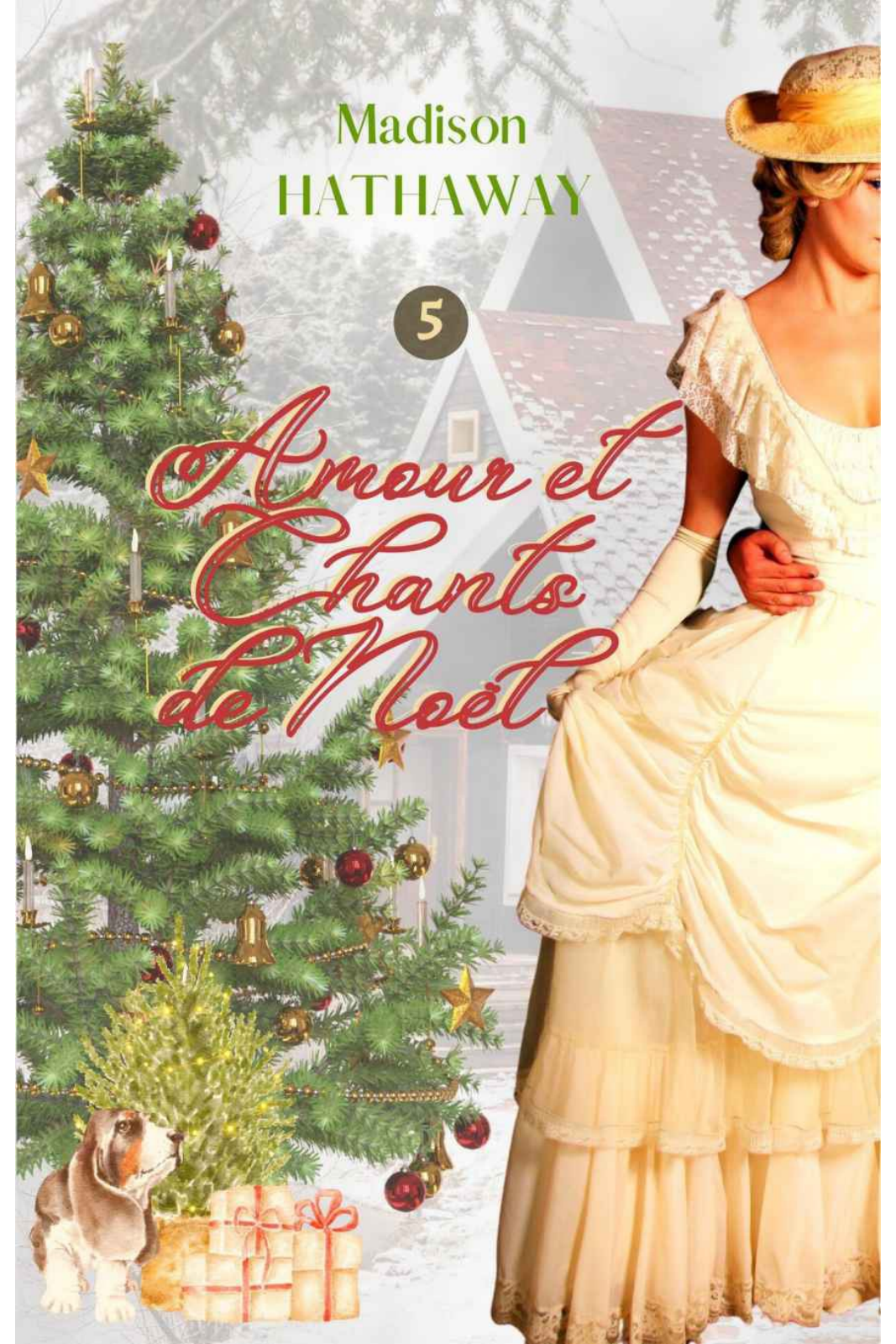
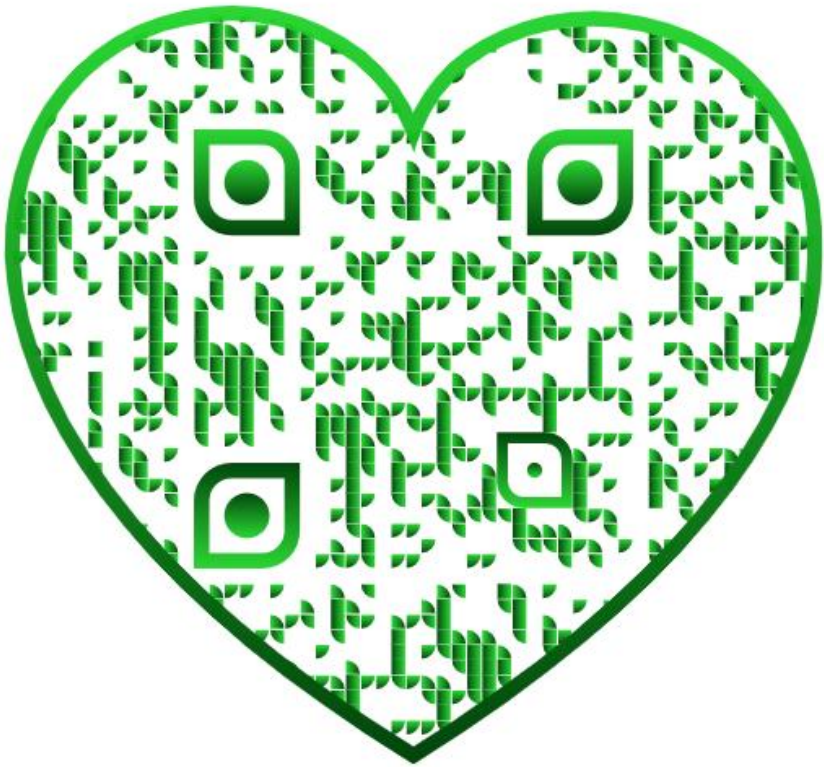
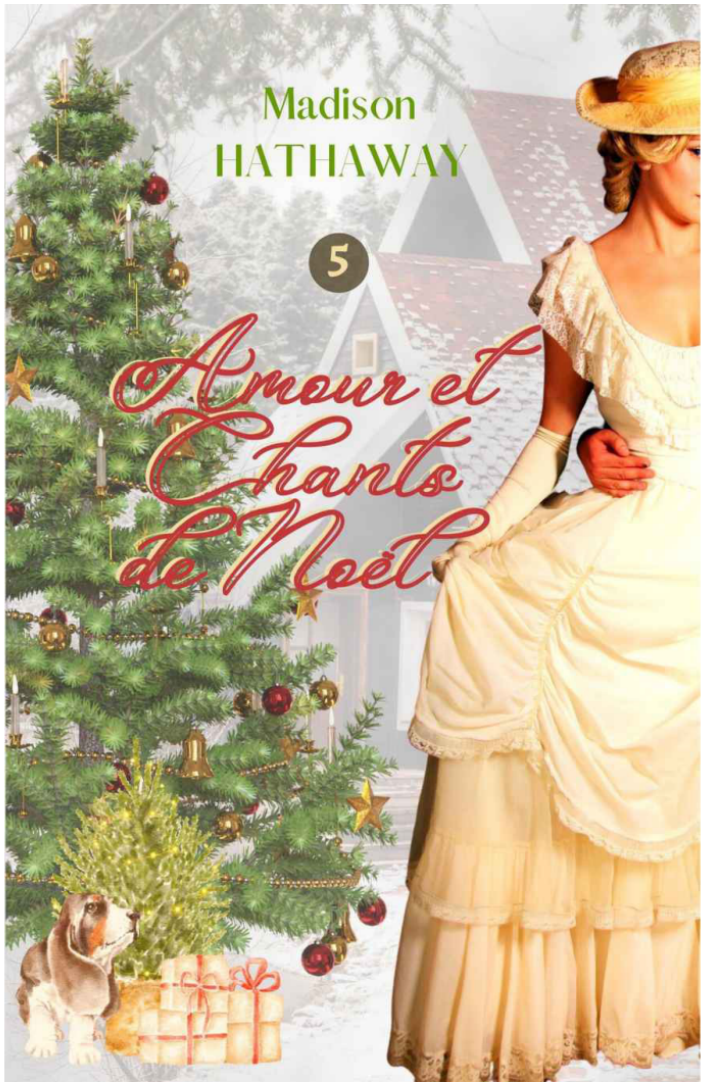
Madison
HATHAWAY

5

Amour et Chants de Noël






Madison
HATHAWAY
5
Amour et Chants de Noël

Dédicace

Amour et
Chants de Noël

• Madison Hathaway •

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5, 2° et 3° a, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).
Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon, sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Impression à la demande

—

Dépôt légal auprès de la BNF :
décembre 2022

ISBN : 978-2-494286-04-7

Toute ressemblance avec des personnages et/ou des événements existants ou ayant existé serait purement fortuite.

À tous mes proches, pour m'avoir portée par leur affection et leur attention.

À l'homme de ma vie.

À ma correctrice, pour son travail toujours aussi précis.

À Marie-Cécile, pour tous ses précieux conseils « techniques » sur la riche période victorienne.

Pour me contacter :
• FB : Madison Hathaway
• Instagram : madisonhathaway_auteure

Ne songez au passé que lorsque vos souvenirs sont agréables.

Jane Austen – *Orgueil et Préjugés* –

Chapitre 1

Lundi 11 octobre 1880

- Lord Edwyn -

Debout, les mains derrière le dos, je regarde le vent souffler sur la lande. Ce paysage rude et désolé fait écho à ma misérable solitude.

Il y a vingt sept ans, la mort de ma chère, si chère Madelyn m'a plongé dans un désespoir que j'ai eu bien du mal à surmonter, et voilà que cette chienne de vie me prend aussi le fils qui lui ressemblait tant…

Percy…mon fils aîné, mon fils si fort et pourtant si fragile.

S'il n'avait pas succombé à cette pneumonie pernicieuse, il serait là, près de moi. Je regarde les fauteuils où nous avions l'habitude de nous installer, chaque soir, avant qu'il ne tombe malade. Nous partagions alors le plaisir de fumer un cigare, en dégustant un excellent whisky. Mais je suis seul à présent…son intelligence vive, et sa force de caractère vont terriblement me manquer.

Si seulement il avait eu un fils, un garçon qui aurait hérité de son caractère… mais cet enfant n'a jamais vu le jour. Le destin est bien cruel.

Le corbillard est devant le porche, drapé de noir. Bientôt le cercueil de mon fils quittera définitivement notre demeure ancestrale pour partir vers l'église de Bamburgh.

Soudain, j'aperçois la silhouette sombre de Douglas qui se tient au sommet du promontoire devant le château… Il est seul, enveloppé dans un long manteau noir dont les pans, battus par le vent violent, virevoltent autour de lui. Cette silhouette est comme un présage de mort qui le suit partout où il va…

Jamais je n'ai pu m'attacher à cet enfant dont la naissance a entraîné la mort de la seule femme que j'aie aimée et qui m'ait rendu heureux. Les entrailles déchirées par cet enfant trop gros, trop massif, trop fort déjà, elle n'avait pas survécu à cet atroce accouchement.

J'aurai dû être heureux d'avoir un fils si vigoureux, après la naissance d'un premier enfant plus chétif et fragile. Mais ce ne fut pas le cas. Ma chère Madelyn aimait tellement Percy, et il était déjà doté d'une belle intelligence, nous pensions qu'il serait un héritier parfait.

La naissance de Douglas a tout ravagé sur son passage. L'enfant pleurait sans arrêt. Non content d'avoir tué sa mère, il épuisait toutes les nourrices qui s'occupaient de lui. Toute son enfance n'a été qu'une suite de colères, de rage et de violence ! Il a grandi sans l'amour d'une

mère, et sans l'attention d'un père digne de ce nom, ce qui a contribué à faire de lui un homme rude, mais néanmoins fort courageux, comme ses états de service dans l'armée de Sa très Gracieuse Majesté l'attestent. Et voilà qu'il devient mon nouvel héritier, mon seul héritier. Nous allons devoir apprendre à nous mieux connaître, nous avons beaucoup à découvrir l'un de l'autre

J'entends la porte qui s'ouvre doucement.

— Papa, il va être temps…

Je me retourne et découvre le visage triste d'Adélaïde, ma fille. Ma très jolie jeune fille, née dix ans après Douglas, après mon mariage avec Sophia, ma seconde épouse. Cette enfant est une bénédiction, elle a ramené de la joie dans cette vieille demeure perdue dans les landes écossaises.

— Papa, reprend-elle d'une voix douce. Couvrez-vous fort. Il fait un froid terrible, je ne supporterai pas de vous perdre vous aussi.

Elle se précipite dans mes bras et pleure à chaudes larmes.

— Votre mère est-elle prête ?

— Père, je crains qu'elle ne se joigne pas à nous pour le cortège.

Cette femme m'exaspère ! Après la naissance de notre fille, Sophia n'a eu de cesse de partir, seule, pour passer son temps dans le sud de l'Angleterre, auprès de sa famille. Et quand elle revient enfin au château, elle ne quitte guère sa chambre. Cela m'importe peu en temps normal, mais pour les funérailles de mon fils, j'exige qu'elle se montre et fasse preuve de respect !

— Je monte lui rappeler son devoir, et je vous retrouve dans le hall.

— Ne vous inquiétez pas, Père, elle nous rejoindra en voiture à l'église. Elle dit seulement qu'elle n'a pas la force de suivre le cortège à pied.

— Bien, alors allons-y. Soyez digne, ma fille.

Alors que nous suivons le cortège, je sens, sans la voir, la présence de Douglas derrière moi. Il marche auprès de sa sœur. Nos regards se croisent, et je lis alors une peine profonde dans ses yeux sombres. Je détourne la tête, refusant de voir l'horrible cicatrice qui barre sa joue, blessure infligée lors de son dernier séjour en Afrique du Sud. Le froid fait ressortir l'atroce couleur violette de cette entaille. Il essuie rageusement une larme qui perle au coin de ses yeux. Je me sens gêné par ce chagrin, autant que par la blessure qui défigure à présent son visage.

Bien qu'ils aient été très différents, mes deux fils s'aimaient sincèrement et étaient très proches. Douglas est aussi très protecteur avec sa petite sœur, qu'il défend comme un tigre.

Et pourtant, même cet amour fraternel ne m'a pas rapproché de mon cadet. Quelque chose chez cet enfant m'a toujours révulsé ; le

souvenir de sa naissance presque bestiale, tuant sa mère, ma femme, mon amour…

Je sais que je vais devoir vivre avec mon nouvel héritier, ce fils que j'ai toujours rejeté.

Le cortège, puis la cérémonie à l'église ont été très émouvants. Janice, la veuve de Percy, a joué son rôle à la perfection. Rejointe par Sophia, avec qui elle partage la nostalgie de leur région natale, dans le sud de l'Angleterre, elles ont affiché une mine affligée de circonstance.

Outre le chagrin que cela m'inflige, le décès de mon fils annihile aussi tout espoir de percevoir enfin l'énorme reliquat de la dot de ma bru. Ce versement était effectivement conditionné par la naissance d'un fils, à qui reviendrait, après mon décès et celui de Percy, le titre de Lord Nordbath.

Et cela n'arrange pas mes finances, malmenées par la crise économique, mais aussi par de mauvais placements en bourse. Je vais devoir reconsidérer les dons, très nombreux, que je fais aux œuvres de charité, à commencer par le financement de l'orphelinat.

Si je dois cesser mon soutien financier, cela ne se fera pas sans peine. Miss Philomena Pennycoat, qui gère cet orphelinat depuis plus de vingt ans, fait un travail remarquable et ses orphelins ont tous reçu une éducation qui leur a permis de se sortir de leur terrible destinée. À commencer par la jolie Miss Elizabeth Mornay, ancienne pensionnaire de cet orphelinat. Philomena ne tarit pas d'éloges sur elle, elle m'a récemment appris que grâce à l'instruction que la jeune Miss Mornay a reçu, et à ses efforts, elle a obtenu un poste de professeur de français dans l'institution pour jeunes filles de North Sunderland et commencera à y enseigner au printemps prochain. Elle donne aussi des cours aux jeunes orphelins et apporte une aide non négligeable à Miss Pennycoat.

Mon amitié pour Philomena et l'affection qu'elle partageait pour ma défunte épouse explique l'importance que j'accorde à cette institution depuis sa création, et je sais qu'il me sera difficile de mettre fin à ce financement. Mais je n'ai malheureusement plus le choix.

Chapitre 2

Lundi 11 octobre 1880

- Janice -

Mon Dieu, mais quel vent glacial !

Je n'ai jamais pu m'habituer aux frimas du Northumberland. Moi qui suis née à Weston-super-Mare[1], où j'ai passé ma plus tendre enfance, je préfère cette ville au climat tellement plus doux !

Et il a fallu que ce fichu vent se lève alors que nous sortions de l'église. J'ai pu m'engouffrer dans ma calèche immédiatement sans que cela blesse qui que ce soit. La veuve du défunt a ce privilège de pouvoir s'isoler sans autre forme d'explication.

Enfin seule !

Sans toutes ces pleureuses et ces vieilles « amies de la famille », qui ne cessaient de venir me serrer les mains et de me plaindre.

Mon mari Percy est mort il y a tout juste une semaine, d'une vilaine pneumonie qui a touché une grosse partie de la population des environs. L'hiver est tellement rude cette année !

Il n'y a guère eu de décès, si ce n'est de vieilles personnes ou des indigents. Mais Percy, avec sa constitution trop fragile, n'a pas su résister à cette épidémie.

Et me voilà maintenant veuve et sans enfant, et à ce titre traitée quasiment comme une paria par ma propre famille.

Est-ce ma faute à moi, si je n'ai pu entamer que deux grossesses, qui se sont malheureusement conclues par des fausses-couches ?

Je suis persuadée que tout cela n'est dû qu'à la constitution défaillante de Percy ! S'il avait été capable de me donner un ou deux beaux enfants bien robustes, et surtout un fils, je ne serais pas aujourd'hui dans cette situation.

Son frère Douglas, lui au moins, est bien mieux bâti et pourra engendrer de solides héritiers. Qui plus est, la femme qui saura se glisser dans ses draps sera sans aucun doute comblée.

Seule dans ma calèche, je me sens mieux.

La famille Nordbath, maintenant que mon union défunte ne peut plus rien m'apporter, me porte sur les nerfs. Tous si gentils, si prévenants, si « mais Janice, vous ferez toujours partie de notre famille ».

Entre Lord Edwyn, éternel veuf malgré son remariage, et sa fille Adélaïde, jeune fille bien élevée et toujours prête à aider son prochain,

je me sens comme en prison dans ce château sombre et froid.

Mes pensées vont vers Weston, ma ville natale, et je n'en suis que plus frigorifiée !

C'est une ville superbe, partie d'un hameau du bord de mer et devenue en quelques décennies un lieu de villégiature pour les personnes qui ne comptent pas ce qu'elles dépensent.

Mon père a su investir son argent au bon moment et a fait d'excellents choix. Hôtels, pensions, restaurants, maisons de bains et de soins par l'eau de mer... Aujourd'hui, sa fortune a atteint des sommes vertigineuses ! Mes deux frères partagent tous les bénéfices avec Père et Mère. Mon rôle était d'engendrer un garçon qui héritera du titre de Duc de Nordbath à la mort de son grand-père et de son père, ce qui faisait la joie de mes parents et de mes frères. Malheureuse petite femelle, je n'ai droit qu'à une part bien maigre de la fortune familiale, et elle ne me sera pas versée parce que je n'ai pas enfanté de l'héritier tant attendu !

Et je dois pleurer Percy, qui n'a pas été capable de me donner ce petit mâle !

Je me mets à pleurer de rage, alors que la porte s'ouvre et que voilà Adélaïde qui s'impose en s'asseyant en face de moi. Voyant mes larmes, elle se méprend et prend aussitôt mes mains entre les siennes.

— Oh ! Janice ! Vous savez que vous êtes comme ma sœur. Vous voir ainsi pleurer me rend encore plus triste, en supposant que cela soit possible.

Je la regarde sans rien dire.

— Le pauvre Percy, je l'aimais tellement...

Et la voilà qui se met à fondre en larmes, pour la énième fois.

— Le pauvre. Il n'a jamais pu réaliser aucun de ses rêves d'aventure, tellement il était fragile. C'est vraiment triste de mourir si jeune tout en ayant si peu vécu. Mais, dit-elle en serrant mes mains un peu plus fort, au moins il vous a connue, vous. Même si votre union n'a pu être bénie par aucun enfant...

— S'il vous plaît, Adélaïde, évitons de parler de tout cela et essayons de penser à autre chose.

— Vous avez raison, Janice.

Après un court silence, elle reprend la parole.

— Envisagez-vous de rendre visite à votre famille ? Cela serait peut-être un réconfort pour vous ?

— Oh non, je ne crois pas.

Adélaïde, enfin, ne dit plus rien. Et moi je repense à la lettre que j'ai reçue hier, signée par ma mère seule. Mais qui n'était ni réconfortante ni chaleureuse.

Mon enfant,

C'est avec beaucoup de chagrin que nous venons d'apprendre la mort de ce cher Percy. Lui qui était toujours plein d'entrain et de nouvelles idées !

J'envoie par ailleurs une missive à la famille de votre malheureux époux, pour leur faire part de notre tristesse et les prier d'excuser notre absence aux obsèques.

Tous nos vœux vous accompagnent, ma fille, dans cette dure épreuve. D'autant plus que vous voilà veuve et sans enfant. Votre père me charge de vous rappeler ce que cela implique pour votre avenir. Certes, il est bien dur avec vous, mais comprenez qu'il se faisait une joie d'avoir un petit fils qui serait un jour Duc de Nordbath.

Même si cela est prématuré en ce temps de deuil, vous devez trouver sans tarder un homme qui saura prendre soin de vous et avec qui vous pourrez enfin fonder un foyer. Il va sans dire que le reliquat de votre dot ne vous sera pas versé, sauf à trouver un époux aussi bien titré que l'était ce pauvre Percy. C'est là tout ce qu'une mère peut souhaiter à sa fille.

Même si je dois pour cela vous aider, j'ai vraiment hâte de vous voir avec un joli petit garçon dans vos bras, en compagnie d'un homme bien né et de bonne constitution.

Cela rassurera votre père et nous pourrons enfin vivre en toute quiétude notre vie de famille.

Il vous faudra vous montrer sous votre meilleur jour. Vous pouvez parfois être si froide et même cinglante lorsqu'une remarque ne vous plaît pas.

Montrez aux hommes qui croiseront votre route que vous pouvez être chaleureuse et attentionnée. Vous risquez sinon de ne plus pouvoir convoler. Vous n'êtes plus une toute jeune oie blanche, ne l'oubliez pas.

Même si votre dot ne peut que vous aider à trouver un mari, cela ne fait malheureusement pas tout.

En attendant, prenez soin de vous, mon enfant.

Votre mère.

« ...si froide et même cinglante... » ! C'est vrai, je l'admets.
Mais que diable, les chiens ne font pas des chats !

Chapitre 3

Lundi 11 octobre 1880

- Philomena Pennycoat -

La mort de ce pauvre Percy m'a brisé le cœur. Il ressemblait tellement à ma chère amie Madelyn que j'ai l'impression de la perdre une seconde fois.

Nous prions pour son salut, Elizabeth et moi. Ma jeune amie est ma plus belle réussite ! Elle me fut confiée quelques jours avant Noël par le révérend Hasting, alors qu'elle n'avait que quelques semaines, mais elle n'a jamais été adoptée. Malheureusement, les garçons de solide constitution sont trop souvent privilégiés pour une adoption, au détriment des filles pour qui il faut prévoir une dot. Ainsi ma petite Elizabeth a-t-elle grandi au sein de notre orphelinat, prenant soin, avec nous, des enfants que nous recueillons. Elle est devenue une très belle jeune femme, et j'ai pris soin de lui donner la meilleure instruction possible, avec l'aide de Lord Nordbath. Elle a réussi de brillantes études et est ainsi devenue gouvernante auprès des enfants d'une riche et noble famille à Londres.

Alors que je pensais que Elizabeth resterait de longues années à Londres, elle est revenue dans la région depuis peu et a trouvé un poste d'enseignante non loin d'ici. Elle s'est donc installée à l'orphelinat et me seconde efficacement. Elle est ma plus grande fierté, la fille que je n'ai jamais eue.

Tandis que nous chantons, j'observe les membres de cette grande famille, placée dans le transept de notre belle église.

Le malheureux Lord Edwyn, les traits marqués par le chagrin, est soutenu par sa fille, la jeune Adélaïde, dont le caractère délicieux est un mystère. Comment une femme telle que la seconde épouse du Lord, avec sa morgue détestable et la méchanceté qui se lit sur son visage, comment cette femme a-t-elle pu enfanter une jeune fille aussi charmante et sincèrement charitable que la petite Adélaïde ?

Elle vient régulièrement prendre soin des jeunes enfants que nous avons recueillis dans l'orphelinat dont je m'occupe. Deux jours par semaine, parfois plus, elle vient cajoler nos nourrissons, car ces enfants, que je considère comme les miens, ont bien besoin d'attention et de tendresse.

Le dernier petit ange nous a été confié par le Pasteur Grimes il y a moins d'une semaine. Le pasteur officie dans notre paroisse depuis presque deux ans, en remplacement du vieux révérend Hasting, parti

en retraite. Depuis son arrivée, les relations entre l'orphelinat et l'église n'ont jamais été aussi bonnes. Et je dois bien avouer que notre cher pasteur est un homme fort agréable… Bref, il est passé nous déposer à l'orphelinat, un nourrisson abandonné par une malheureuse fille mère. Nous avons à présent vingt-deux pensionnaires au sein de notre établissement. Ce bébé sera un parfait petit Jésus dans la crèche vivante que nous présentons avec les enfants lors de la veillée de Noël à l'église.

En montant sur sa chaire, le pasteur me lance un charmant sourire qui me fait rougir. Je garde le nez dans mon missel pour cacher mon émotion et éviter de croiser le regard moqueur d'Elizabeth.

La chorale de l'église, dans laquelle chantent bon nombre de mes enfants, entonne les premiers chants sacrés. L'émotion est palpable dans l'église, il faut avouer que Monsieur Percy était bien apprécié dans la région. Les fermiers qui travaillent sur le domaine de sa famille louaient sa générosité et sa grande humanité, ce qui n'est pas très courant au sein de la noblesse, il faut bien le reconnaître.

Depuis son tragique décès, je me sens angoissée ; comment cela va-t-il se passer après la mort de l'héritier du titre ? C'est Monsieur Percy qui venait chaque mois nous remettre l'allocation qui nous permet de nourrir et vêtir nos enfants. Le bois de chauffage est aussi fourni par le château. Je crains que ce décès ne change beaucoup de choses dorénavant.

Assise l'une à côté de l'autre, Madame Janice, la veuve de Percy et Lady Sophia, la seconde épouse de Lord Edwyn, semblent écrasées de chagrin, mais je ne peux m'empêcher de penser que tout cela ne sont que des simagrées !

Le nouvel héritier est bien différent. Il se tient droit, derrière son père. Dans son long manteau noir, il a une allure très imposante et impressionnante. Je l'observe, cachée derrière ma voilette. Ce fier jeune homme, que j'ai connu alors qu'il était encore enfant, est devenu un militaire, et cela se voit dans la rigueur de son maintien. Les enfants de la chorale qui l'ont croisé ce matin ont tous été effrayés par la cicatrice affreuse qui entaille sa joue. Il paraît qu'il a été blessé en Afrique, et qu'il a failli mourir.

Malgré la figure sévère qu'il affiche, je vois parfois passer les signes de son chagrin. Bien souvent je l'ai accueilli dans mon orphelinat, lui, le fils du seigneur du domaine. Il déambulait, vêtu comme le dernier des paysans. Personne ne prenait vraiment soin de lui, au château, et je me désolais de voir le second fils de ma chère amie, Madylin, grandir comme une herbe folle, sans attention. Je me souviens du petit garçon un peu sauvage, qui venait souvent partager le goûter de mes pensionnaires. C'était un brave garçon, il nous aidait souvent pour rentrer le bois, ou débroussailler le jardin. Se souvient-il de cela ? Au

moment où je me pose la question, ses yeux sombres se posent sur moi, et je lis alors de la tendresse sur son visage, il esquisse un doux sourire. C'est bien lui, mon petit Douglas, avant qu'il ne soit envoyé dans la plus rude des pensions en Écosse.

À la fin de l'office, nous présentons nos condoléances à la famille, et, en passant devant Douglas, je ne peux m'empêcher de le serrer dans mes bras, submergée par l'émotion.

— Venez nous voir, lui dis-je doucement l'oreille.

Je le vois cligner rapidement des yeux, et il me sourit.

— Ma chère Miss Pennycoat… ce sera avec plaisir.

Mes condoléances pour l'épouse de Percy sont bien moins chaleureuses.

Alors que nje m'éloigne pour rentrer à l'orphelinat, Elizabeth me rattrape et s'accroche à mon bras.

— Vous n'êtes pas restée pour saluer le Pasteur, Miss Pennycoat ? questionne-t-elle dans un sourire malicieux.

— Mais dites donc, ma fille ! Serait-ce de la moquerie que j'entends ?

— Loin de moi l'envie de rire de vous ! Mais le pasteur vous a regardée partir, et je peux vous dire qu'il me semblait chagriné de ne pouvoir converser avec vous !

— Ne dites pas de sottises ! Ce sont des funérailles et non un office ordinaire, il n'a pas de temps à me consacrer.

— Ce n'est pas l'impression que j'ai eue. À croire que vous aimez briser son petit cœur de pasteur, pouffe la jeune impertinente.

Je ne peux réprimer un sourire, flattée malgré moi de l'intérêt que me porte ce cher pasteur.

— Mais dites-moi, Miss Pennycoat, qui donc était le jeune homme ténébreux avec une hideuse cicatrice sur la joue ? Vous m'avez semblé être bien intime avec lui ?

— C'est Douglas, le second fils de Lord Edwyn, Et c'est à présent lui, l'héritier. Vous ne vous souvenez pas de lui ? Il était souvent à l'orphelinat quand il était petit. Le malheureux… personne ne s'occupait vraiment de ce pauvre enfant au château, et il venait souvent se réfugier chez nous.

— Je n'ai aucun souvenir de lui…

— Vous avez raison, suis-je bête, vous étiez encore un bébé à l'époque… Il venait ici au cours de ta première année. Et son père l'a envoyé dans une pension pour garçons alors qu'il n'avait que six ans. Je ne l'ai revu qu'à de rares occasions ensuite.

— Mon Dieu, un si petit bonhomme… c'est pour cela qu'il est devenu si dur !

— Pourquoi dites-vous qu'il est dur ?

— J'ai croisé son regard à plusieurs reprises lors de l'office, et il

était si sombre, si froid…presque effrayant.

Je ne sais que répondre, j'ignore ce qu'est devenu ce petit garçon si touchant et pour qui j'éprouvais une vraie tendresse.

Elizabeth a peut-être raison. Serait-il devenu un homme dur et cruel ?

Mais il est le fils de Madelyn et je ne peux y croire.

Chapitre 4

Mardi 12 octobre 1880

- Douglas -

J'aime viscéralement cette région sauvage du Northumberland, et j'aime ce château où je n'ai pourtant pas de bons souvenirs de ma petite enfance. Mais, ainsi que me l'a enseigné mon maître, le major Clancy, il est inutile de se retourner sur ce passé difficile, cela ne sert qu'à s'apitoyer. Et je ne dois pas m'apitoyer.

Dans trois mois, mon régiment doit partir en Afghanistan. Cette nouvelle affectation sera sans doute tout aussi dangereuse que notre précédent déploiement. Bien que je sois heureux de suivre mes camarades, je n'ai pas hâte de quitter ma région natale.

Depuis la terrible annonce du décès de Percy, je sens comme un grand vide au fond de moi. Mon frère a toujours été présent à mes côtés, même lorsque j'étais en Afrique du Sud. Nous nous écrivions presque chaque semaine. J'essayais de répondre à chacune de ses lettres, mais cela était rarement possible lorsque nous partions en mission dans le bush.

Je ne suis pas mécontent d'être déployé en Afghanistan, et non plus en Afrique du Sud, pays que j'ai pourtant immédiatement aimé.

Il n'y a qu'à mon frère que je pouvais me confier. J'avais une totale confiance en lui, en son jugement, en sa bonté… Mon Dieu ! Le perdre est une autre terrible épreuve, la pire que j'aie eu à vivre…

Il savait la difficulté que nous avions à combattre ces fermiers qu'on appelle les boers. Ces hommes qui luttaient pour leur survie et celle de leur famille. Je pouvais comprendre leur désespoir et leur rage à obtenir leur indépendance. Mais, ainsi que me le disait le major Clancy, mon professeur à la pension dans laquelle j'ai grandi, réfléchir, c'est commencer à désobéir. Épouser la carrière militaire, c'est exécuter, sans remettre en question les décisions de la Couronne et du gouvernement. Ce fut parfois difficile pour moi en Afrique du Sud… Et je ne pouvais faire étalage de mes états d'âme qu'à mon frère.

Il va terriblement me manquer…

Mon père est très ébranlé par la mort de Percy.

D'ordinaire froid et distant, je sens qu'il éprouve souvent le besoin de se retrouver en ma compagnie, et cela me laisse un sentiment étrange. Percy m'a écrit à plusieurs reprises que notre père éprouvait un certain orgueil à évoquer ma carrière militaire. Il y a donc au

moins une chose chez moi qui le rend fier…

Il est encore très tôt, et le château est silencieux. Je sors de ma chambre pour rejoindre les écuries, j'ai envie de galoper sur la plage, à marée basse. Je peux ainsi me mesurer aux éléments, au vent glacial qui souffle en rafales violentes. Chevauchant sous la pluie fine qui cingle mon visage, je sens alors les tensions s'évanouir.

Arrivé au bout de la plage, entre sable et mer, je saute de mon cheval que je sens fatigué par cette course effrénée. Son museau est couvert d'écume et il souffle fort, il ne doit pas souvent être monté. Je remonte lentement vers la lande couverte de bruyère, attendant que ma monture reprenne des forces avant de rentrer à petite allure au château. Ces chevauchées m'avaient tellement manqué… Je me promets de venir chaque jour galoper dans ce paysage magnifique, avant mon départ pour l'Afghanistan, dans trois mois.

Mais pour l'instant, il me faut rejoindre mon père avec qui je dois prendre mon petit déjeuner. Et cela tombe bien, j'ai une faim de loup !

— Vous voilà enfin mon fils ! dit-il avec entrain alors que j'entre dans la salle à manger.

Le vieux Mordred est, comme à son habitude, debout près de la table où sont disposés les plats, prêt à satisfaire les moindres demandes de mon père. Omelette aux champignons, flageolets à la tomate, bacon grillé, fromage… tout un panel de plats que je n'avais plus l'habitude de manger en Afrique. Ma satisfaction doit s'afficher sur mon visage car mon père se met à rire et me tape sur l'épaule.

— Servez-vous abondamment, mon garçon ! Et n'hésitez pas à demander ce qu'il vous manque à Mordred, il vous l'apportera sur le champ !

Le majordome s'incline avec un sourire.

— À votre service, Monsieur Douglas.

— Ce qui est proposé est parfaitement à mon goût, merci Père.

Je me sers largement, sous le regard satisfait de mon père, et nous prenons place à table.

Les femmes prennent, comme à leur habitude, leur repas dans leur chambre, mais Adélaïde, qui n'est pas encore mariée[2], nous rejoint pour le repas.

— Mon Dieu ! Mais tu as un appétit d'ogre, Doug, dit-elle en m'embrassant.

— Il y a bien longtemps que je n'ai pas pris un petit déjeuner aussi riche et appétissant. Mordred, vous transmettrez mes remerciements aux cuisines.

— Je n'y manquerai pas Monsieur, dit Mordred en me servant un café fumant.

Adélaïde refuse le café que le majordome lui propose. Elle jette un

regard oblique à notre père et lisse nerveusement la serviette sur ses genoux.

— Père… Sullivan devait…

— Je sais, ma fille, mais compte tenu du décès de votre frère, vous comprendrez qu'il vous faut respecter une période de deuil et vous ne pouvez donc pas participer aux festivités auxquelles ce jeune homme désire vous inviter.

Adélaïde baisse les yeux, et hoche doucement la tête.

— Je comprends Père, et je n'avais pas l'intention de donner suite à son invitation. Je voulais juste dire qu'il passerai cet après-midi avec son père, pour présenter ses condoléances.

La bouche pleine, j'observe ma sœur. Gênée, elle garde les yeux baissés.

— Qui est Sullivan ?

Mon père tambourine nerveusement sur la table.

— Ce n'est rien que le dernier rejeton d'un petit baron de la région. C'est un garçon, certes sympathique, mais qui, compte tenu de son rang, n'a rien à offrir à votre sœur.

— Je vois. Un peu comme moi.

Mon père me regarde, sidéré par ma réponse.

— Comme vous ? Mais enfin, mon garçon, comment pouvez-vous dire cela ?

— Je suis, moi aussi, un rejeton qui n'a rien à offrir à une femme.

Adélaïde et mon père échangent un regard plein d'incompréhension.

— Mais, vous êtes mon héritier, Douglas, mon seul héritier aujourd'hui.

— Non, Père. Votre jeune frère peut être votre héritier, ou bien son fils, bien qu'il n'ait pas encore dix ans si je me souviens bien. Je ne prétends pas à votre héritage, et je me contenterai avec satisfaction de ma vie actuelle. Je suis officier dans l'armée de Sa Majesté, et cela me convient parfaitement. Je dois d'ailleurs partir en Afghanistan avec mon régiment après les fêtes de Noël.

Le visage de mon père devient livide, et il se met à chanceler sur sa chaise. Adélaïde se précipite vers lui.

— Mon Dieu ! Papa ! Respirez lentement ! Mordred, allez lui chercher un remontant, vite !

Je me lève précipitamment, et je le soutiens avant qu'il ne tombe.

— Enfin, Doug ! Pourquoi as-tu dit une chose pareille ? gémit Adélaïde.

Mon père saisit soudain ma main et lève les yeux vers moi.

— Je vais bien… ça va aller. N'ayez crainte, ma fille. Je vais aller me reposer un peu… Douglas, nous parlerons plus tard. Il le faut. Mordred, aidez-moi à regagner ma chambre…

Je regarde, éberlué, mon père quitter la salle à manger, soutenu par

le majordome.

— Quelle mouche t'a piqué, Doug ! s'exclame Adélaïde en se tournant vers moi, les sourcils froncés. Quelle est donc cette ineptie ?

— Ce n'est en aucun cas une ineptie, Addie. Dois-je te rappeler que depuis mon enfance, j'ai grandi à l'écart de cette famille ? Il n'a jamais été question pour moi d'hériter les charges et la fortune de notre père.

— Parce que tu étais le second ! Mais aujourd'hui, notre pauvre Percy est… n'est plus là, il est évident que tu es l'héritier en titre.

— Non, cela n'a rien d'évident. Et ce n'est pas parce que Percy est mort que cela va modifier le passé. J'ai quitté cette maison et cette famille à l'âge de six ans pour être envoyé en pension. Jamais Père ne s'est préoccupé de ce que je faisais. Je ne revenais ici que l'été. Même les fêtes de Noël, je les ai passées à l'école, avec le major Clancy. Il a été comme un père pour moi. J'ai organisé ma vie loin de vous, et je ne veux pas de cet héritage et encore moins de ce que cela implique. Je veux rester libre de conduire ma vie comme je l'entends. Et ma vie, c'est l'armée !

Adélaïde m'écoute, les yeux ronds.

— Comment peux-tu faire cela à Papa… On dirait que tu te venges ?

— Que je me venge ?

Je regarde Adélaïde, les yeux ronds. Comment peut-elle penser cela. Elle s'approche de moi et saisit mes mains entre les siennes.

— Il n'a plus que toi comme héritier… tu vas le tuer.

— Cesse de dramatiser ! dis-je avec colère. Notre oncle Fulbert fera un excellent héritier. Et pourquoi pas toi ? Après tout, nous avons bien une reine !

Chapitre 5

Mardi 12 octobre 1880

- Lord Edwyn -

J'écoute les battements de mon cœur dont le rythme résonne dans ma poitrine. Peu à peu, je sens qu'il bat plus lentement, reprenant une cadence normale.

Je ne m'attendais pas du tout à ce que Douglas renie son héritage, et cela m'a causé une forte émotion. Sophia a été mise au courant de mon état par sa femme de chambre, et la voilà qui se précipite dans ma chambre.

— Mon ami ! Mais que vous arrive-t-il ? Jane me dit que Douglas vous a causé bien du souci ? Qu'a-t-il fait encore ?

— J'apprécierais que vos domestiques ne colportent pas de ragots, comme à leur habitude. Et rassurez-vous, ma chère, je vais bien.

Je me redresse dans mon lit et regarde cette femme dont la beauté froide et sans défaut a pu quelques mois me faire oublier Madelyn. Elle virevolte dans ma chambre, examinant la miniature représentant ma première épouse, et la repose, face contre la commode pour la cacher. Cette petite mesquinerie m'exaspère mais je préfère l'ignorer.

— On dit qu'il refuse votre héritage ? dit-elle sans se retourner.

— On dit beaucoup de sornettes.

— Que comptez-vous faire ?

— Cela ne vous concerne guère, ma chère. Retournez donc à vos broderies, et tranquillisez-vous.

Sophia continue ses déambulations et se dirige vers la fenêtre dont elle soulève le voilage.

— Si ces…ragots sont avérés, vous risquez de vous retrouver dans une situation bien délicate. Vous savez que ma famille dispose d'une immense fortune, dont vous pourriez bénéficier pour peu que vous acceptiez de vendre une partie de votre domaine à mon frère.

Je ferme les yeux, et respire profondément pour calmer les battements de mon cœur que je sens accélérer à nouveau.

— Je ne céderai jamais mes terres, vous le savez parfaitement.

— Ne soyez pas si entêté ! Elles resteraient au sein de notre famille.

— Non ! dis-je sèchement. Jamais je ne céderai un pouce de terre, et encore moins à votre parvenu de frère ! Je vous interdis de vous mêler de ces affaires ! Maintenant sortez de ma chambre, je dois me reposer !

Sophia se plante au bout de mon lit et me fixe longuement. Nous

nous affrontons ainsi du regard, et je la vois esquisser un petit sourire.

— Vous avez raison… Reposez-vous mon ami. Il ne faudrait pas vous surmener…

Je la suis du regard tandis qu'elle quitte ma chambre. Comment ai-je pu un jour aimer cette femme ?

Je tire sur le cordon pour appeler mon valet de chambre, et le prie d'aller chercher mon fils. Il faut absolument qu'il revienne sur sa décision, il est impensable que mon frère devienne mon héritier.

La réaction de Douglas est sidérante, mais je commence à la comprendre. Malheureusement, et je le regrette amèrement, je n'ai pas été un père pour lui. J'ai rejeté mon propre fils dès son premier cri. Il a été l'exutoire de ma colère et de mon chagrin. Cet enfant était pourtant innocent de tout crime. Et aujourd'hui, même si je ne peux et ne veux l'accepter, sa réaction a un panache qui suscite l'admiration. Alors qu'il pourrait avoir une revanche sur son destin, et exercer une vengeance bien légitime sur son passé difficile, il préfère s'en détourner pour continuer à vivre la vie qu'il s'est construite et qu'il a choisie. Et cela force mon respect.

Trois coups fermes sur ma porte, et le voilà qui entre, majestueux, dans ma chambre. Comment ai-je pu ne pas voir à quel point mon fils est remarquable ? Mal à l'aise, je me souviens alors des réflexions mauvaises de Sophia. Alors que Douglas n'était encore qu'un adolescent déjà solide, elle soulignait son allure soi-disant grossière et rustre… elle moquait ses silences qu'elle expliquait par un manque d'intelligence.

Non seulement je ne défendais pas mon propre sang, mais je le voyais même à travers les yeux de cette femme, qui le dénigrait sans cesse. Quand je regarde aujourd'hui l'homme qu'il est devenu, avec son maintien altier et son beau visage buriné, que même sa balafre ne parvient pas à enlaidir, j'éprouve alors une bouffée de fierté mêlée à de profonds remords.

J'ai aujourd'hui honte des souffrances passées que j'ai pu lui infliger, par mon indifférence, mon incapacité à m'attacher à lui.

Mais je compte bien battre ma coulpe jusqu'à obtenir son pardon. Douglas est mon fils, le seul qu'il me reste, et le dernier enfant de Madelyn.

— Père, je ne voulais pas…

Je lève une main pour l'interrompre.

— Ce n'est rien mon fils, venez vous asseoir près de moi.

Il prend une chaise qu'il rapproche de mon lit et s'assoit à califourchon.

— Je suis tellement désolé, mon fils… tellement désolé…

Il fronce les sourcils, interloqué.

— De quoi parlez-vous, Père ?

— De vous, de moi, de nous… Votre refus m'a jeté au visage toutes mes erreurs, tous mes manquements vis-à-vis de vous. Vous avez tellement raison de dire que vous ne me devez rien. Je réalise à quel point vous avez raison, et comme vous êtes devenu fort. Malgré tout ce que vous avez dû surmonter, vous êtes un homme dont je suis fier…si fier, d'être le père.

— Père, vous n'avez pas à…

— Écoutez-moi, Douglas. Je ne vous demande pas de prendre votre décision dans l'instant. Vous ne devez repartir que dans trois mois, vous avez le temps de réfléchir. Mais je veux que vous sachiez que si vous acceptez votre héritage, ce n'est pas un présent que je vous ferai, mais c'est vous qui me feriez un immense cadeau…

Douglas me regarde fixement et hoche enfin la tête.

— Je vous promets d'y réfléchir, Père. En attendant, vous devez vous reposer.

Chapitre 6

Mardi 12 octobre 1880

- Janice -

Hier, la journée des obsèques a été en tous points épuisante.

Mettre fin ainsi à cinq années d'un mariage, aussi improbable fut-il, c'est plutôt déstabilisant. Un cercueil et une place dans un tombeau familial, voilà comment cela se termine.

Et moi, je suis seule au milieu de toutes ces personnes qui sont liées, de près ou de plus loin, à la famille Nordbath. L'église était emplie des membres de la famille, de toutes les personnes influentes de la région, des petites gens au service du château. J'ai eu l'impression que tout le village était présent ! Et c'était peut-être bien le cas.

Revoir Douglas a eu sur moi un effet que je n'attendais pas. Si son père ne l'avait pas interpelé par son prénom le jour de son arrivée, je crois que je ne l'aurais pas reconnu.

Il s'était engagé dans les forces royales alors que Percy et moi venions tout juste de nous marier. Depuis son départ, nous ne l'avons jamais revu. Il était manifestement une excellente recrue pour l'armée de sa Majesté, et un combattant de choix lors de la guerre des boers.

Depuis quelques mois, son père n'avait de cesse de nous relater les exploits de son fils et de nous montrer à quoi ressemblaient chacune des décorations qu'il recevait. Ah ! Il était loin le temps où mon beau-père se plaignait du comportement violent et inacceptable de son fils, qui passait son temps à courir la campagne et à se bagarrer avec les mauvais garçons du village.

Désormais, Douglas avait trouvé sa place dans l'armée, il était devenu un brillant officier « dont sa mère serait si fière ».

— Et il a payé de sa personne, aime-t-il ajouter. Il porte sur son visage la signature de son courage !

Sa cicatrice a été mal soignée. On peut le comprendre dans ces pays où les médecins de l'armée ont bien peu de moyens à leur disposition pour remettre en état leurs soldats.

Douglas aurait dû être rapatrié en Angleterre pour être opéré correctement. Mais il a voulu retourner au combat au plus vite, arguant que cette blessure n'était pas mortelle.

Il est aujourd'hui un homme grand et fort, avec une prestance qu'il a acquise là-bas, c'est certain.

C'est un jeune homme plein d'illusions qui est parti, et c'est aujourd'hui un homme accompli qui revient.

Nous avons tous compris que Douglas ne désire qu'une chose : rejoindre son régiment. Dans trois mois, m'a-t-on dit. Mais son père ne voit pas les choses de cet œil. Il semble avoir la ferme intention de garder son fils près de lui. Et Adélaïde est du même avis.

Sophia, elle, ne voit en lui qu'une raison de plus pour son mari de se détourner d'elle. Si mon beau-père devait nouer des liens chaleureux et sincères avec Douglas, Sophia ne compterait plus du tout au yeux de cet homme vieillissant et aurait alors bien peu de prise sur lui, pour infléchir si besoin ses décisions.

J'observe tout cela et je ne sais quelle position je dois adopter.

Nous allons bientôt déjeuner et chacun est occupé à sa façon. Mon beau-père m'a fait savoir qu'il m'attendait dans la bibliothèque, dont il n'ignore pas que c'est la pièce que je préfère. Les fenêtres y sont larges et on y a une vue plongeante sur l'océan qui, bien que différent du mien, celui de mon enfance, a le don de me charmer.

Il me reçoit en dehors de la présence de son épouse et cela m'étonne quelque peu. De quoi veut-il donc me parler ? À moins qu'il ne désire tout simplement pas partager ses échanges avec Sophia.

— Ma chère Janice, asseyez-vous donc face aux couleurs de notre si bel océan.

— Vous savez comment me mettre à l'aise, monsieur. Il est vrai que j'aime venir dans cette pièce aussi souvent que possible. L'océan…

— Je sais bien que votre région vous manque. Même si les vagues sont un peu les mêmes partout.

— Certes.

Un silence gêné s'installe, que Lord Nordbath sait rompre aussitôt.

— Comment vous sentez-vous, ma chère ?

— Eh bien, un peu perdue, je dois l'avouer. Je ne sais ce que je dois faire maintenant.

— Vous le savez, vous pouvez rester parmi nous aussi longtemps qu'il vous plaira, Janice.

— Oui, je le sais, monsieur. Mais je ne suis plus réellement de votre famille.

Il me regarde alors et vient s'asseoir à mes côtés.

— Il est certain que si vous aviez pu avoir des enfants, mon cher Percy et vous, cela aurait tissé un lien indestructible.

— C'est vrai. J'y repense souvent. Surtout depuis que Percy est…

Je fonds alors en larmes et mon beau-père se trouve tout démuni.

— J'aimerais tellement pouvoir rester dans cette famille.

— Mais, vous pouvez y rester aussi longtemps que vous le désirez ! Vous êtes la veuve de mon fils. À mes yeux, vous êtes comme une fille,

pour moi.

— Je voulais dire que je voudrais réellement rester un membre à part entière de votre famille.

— Je ne comprends pas.

— Peut-être pourrions-nous réfléchir à la solution la plus simple. Même si c'est à mon corps défendant, il existe pourtant un moyen qui pourrait sauver votre domaine, en respectant bien sûr des délais convenable[3]s. Ceci grâce au reste de ma dot.

— Comment pouvez-vous parler de cela alors que votre époux vient à peine de nous quitter ?

Il en est tout essoufflé, mais reprend un peu sa respiration et me regarde d'un air de reproche, mêlé de courroux. Je ne peux qu'éclater en sanglots pour trouver une échappatoire. Qu'est-ce qu'il m'a pris d'évoquer si tôt une union avec Douglas ?

— Oh mon Dieu, monsieur, je suis terriblement désolée ! C'est que… Voyez-vous, alors que nous revenions hier des obsèques, je me suis mise à penser à vous, à vos difficultés financières, au fait que j'ai failli en ne pouvant pas mettre au monde ce bébé qui vous aurait sauvé. Et je m'en voulais tellement de ne pas avoir été là pour vous, alors que vous m'avez toujours tellement soutenue dans les moments difficiles. Je cherchais comment me racheter, en me lamentant sur le fait que je ne pouvais pas vous aider. Et alors, tout à coup, cette solution m'est apparue. Certes, c'est odieux de ma part de vous en parler ainsi, aujourd'hui, et…

Lord Edwyn avait enfin arrêté mon monologue en tapotant mes mains.

— Ne vous inquiétez pas. Je comprends. Tout cela vous honore, mon enfant. Chercher ainsi comment nous aider alors que vous êtes vous-même en plein deuil, c'est une preuve de votre altruisme.

— Je suis vraiment honteuse. Si j'ai pu vous faire croire un instant que je ne pensais qu'à mon avenir, j'en suis terriblement contrite.

— Ne vous inquiétez pas, j'ai parfaitement compris ce qui vous animait.

— Je vous remercie, monsieur…

— Et puis, nous avons tout le temps de penser à cela. Je ne suis pas acculé à ce point. Je peux commencer par vendre quelques immeubles que je possède à Edimbourg, ainsi que les murs de cet orphelinat et cesser de subvenir à leurs besoins. Ce serait bien triste, mais cela nous permettrait de tenir un peu plus longtemps, avant de trouver une solution pérenne.

Je repars alors en pleurs, encore plus forts cette fois-ci.

— Mais, je n'avais même pas pensé à cela ! C'est encore plus terrible ! Tous ces petits orphelins qui se retrouveraient sans

protection, livrés à eux-mêmes ! Mais c'est terrible !

— Chère enfant, dit-il en me tapotant les mains, ne vous rongez pas les sangs ainsi. Nous trouverons une solution. Pour ma part, je dois faire comprendre à Douglas que son départ vers l'Afrique n'est plus à l'ordre du jour. J'ai vraiment besoin de sa présence, et ce, quel que soit son rôle à jouer dans notre devenir. Mais pour l'heure, nous allons souper, mon enfant. Et ensuite, la nuit saura nous porter conseil !

Je suis épuisée. Tous ces pleurs m'ont vidée de mon énergie ! Mais c'était pour la bonne cause. Finalement, Lord Edwyn n'est pas totalement fermé à une union entre Douglas et moi…

Chapitre 7

Mardi 12 octobre 1880

- Sophia -

« Vous savez, là-haut, dans le Northumberland, nous avons des paysages magnifiques ! »

Je me souviens comme si c'était hier, et avec une amertume terrible, de cette phrase que m'avait lancé celui qui est aujourd'hui mon époux.

Je l'ai connu au cours d'une soirée chez des amis, là-bas, chez moi, près de la côte, tout au sud de notre beau pays. Le Duc de Nordbath était venu là pour ses affaires et mes amis l'avaient invité à une soirée, afin de l'aider à tromper sa tristesse.

Il était veuf depuis un peu plus de huit années et portait encore sur lui ce deuil dont il semblait ne pas pouvoir se laver. Voûté, traînant ses semelles, il n'était guère séduisant. Mais son titre de noblesse lui conférait un éclat que tous les veuvages du monde n'auraient pu ternir à mes yeux !

Mon amie, la maîtresse de maison, m'avait fort judicieusement placée près de lui. En homme parfaitement éduqué, il avait commencé à me faire la conversation. Et ma voix, que les hommes disent sensuelle et envoûtante, avait sans aucun doute fait le reste. Tout autant que mon éducation et ma culture, qui ne déparent en rien au cours d'un dîner en compagnie de Lords et Ladies.

Tout au long de cette soirée, je l'ai vu peu à peu se redresser, et ses yeux, que je croyais sombres au départ, s'éclaircir et s'inonder de lumière lorsqu'il me regardait.

Bien évidemment, il m'avait beaucoup parlé de sa région, de son château familial, de son fils aîné, Percy et fort peu de son cadet, qui était né le jour où sa femme avait perdu la vie.

Au cours de cette première rencontre, j'avais déjà senti son désintérêt pour ce jeune enfant. Il y avait sans aucun doute là le moyen de lui faire reporter son amour paternel sur un autre enfant.

Et la soirée s'était terminée ainsi, sur cette phrase, qui était à mon sens une invitation à venir voir par moi-même à quel point cette région était à la fois belle et sauvage.

Je ne m'étais pas trompée.

Quelques semaines plus tard, je recevais une missive dans laquelle le Duc de Nordbath m'invitait à entretenir une correspondance, si je ne m'opposais pas à faire plus ample connaissance de cette façon.

Cela me convenait tout à fait ! Je n'étais guère pressée d'aller arpenter la lande du nord, à quelques enjambées à peine des frimas de l'Écosse !

Nous avons donc correspondu durant quelques mois, presque une année, puis Lord Edwyn est venu faire officiellement sa demande en mariage auprès de mon père.

Je suis partie vers le Northumberland en compagnie de mes parents, par voie maritime, car le voyage était ainsi bien plus confortable.

Notre mariage a eu lieu pendant l'été et il est vrai que le paysage et les températures étaient très agréables, même si à mes yeux rien ne valait Weston-super-Mare et ses environs.

Aussitôt le mariage célébré, j'ai emménagé dans le château de mon époux et ai pu faire plus ample connaissance avec le jeune Percy. Son cadet, Douglas, avait certes une chambre spacieuse, mais il ne l'occupait quasiment plus depuis ses six ans. Il ne rentrait chez son père que de façon très sporadique. J'avais même été étonnée de son absence aux réunions familiales sur la période de mon premier Noël dans ces murs.

Mais cela me convenait bien. Il ne m'en serait que plus aisé d'amener Edwyn à s'attacher à l'enfant que je ne manquerais pas de lui donner.

Lorsque je fus enceinte, je priais notre Seigneur de toutes mes forces pour donner la vie à une fille, afin que la naissance de cet enfant ne lui rappelle pas de douloureux souvenirs et ne l'amène à le rejeter lui aussi.

Et je fus exaucée ! Notre petite Adélaïde vit le jour à peine une année après notre union. Aussitôt née, Edwyn tomba sous le charme de cette enfant, qui ne cessa depuis de faire de son père tout ce qu'elle voulait.

Pour ma part, avoir une enfant toute la journée dans mes jupons n'était pas une seconde nature. Je pus, et encore aujourd'hui, prétexter une constitution qui ne supportait pas le climat rigoureux de la région, afin de m'échapper aussi souvent que possible pour rejoindre la côte sud et vivre une vie libre de toute contrainte, qu'elle soit maritale ou maternelle.

Percy a été enterré il y a peu et je vais devoir attendre encore avant de repartir dans le sud. Je suis bien obligée de me plier aux convenances, si je veux obtenir ce qu'il me sied pour la suite.

— Sophia !

— Janice ! Ma chère enfant, dites-moi, comment vous sentez-vous ?

— Désorientée, je dois l'avouer. Je ne sais trop où me poser, quoi faire, avec qui parler.

— Percy vous manque ?

Elle me regarde, le visage vide de toute expression.

— Sophia, nous ne pouvons pas nous mentir, vous et moi. Vous savez très bien qu'il ne me manque pas le moins du monde. Je vous ai toujours été reconnaissante de m'avoir présentée à cette famille et vous le savez bien. Mais Percy n'a jamais été le grand amour dont une jeune fille peut rêver.

— Je le comprends. Mais qu'allez-vous faire maintenant ? Retourner auprès des vôtres ? J'irai à Weston dès que possible. Vous pourriez m'y accompagner. Vous aurez l'opportunité, j'en suis certaine, d'être présentée à un homme qui prendrait soin de vous et vous donnerait un enfant. Je pourrais même, si vous le souhaitez, en trouver un...

— Sophia ! Je vous arrête tout de suite. J'ai d'autres projets.

— Comment cela ? Ne me dites pas que vous avez un amant !

— Grands dieux, non !

— Mais alors...

— Réfléchissez un peu, Sophia. Ne voyez-vous pas ici même, dans ces murs, la réponse à votre question ?

— Comment cela ?

Je porte aussitôt ma main devant ma bouche, interdite devant une telle audace, quelques jours à peine après le décès de Percy.

— Vous ne voulez pas dire que...

— Absolument, Sophia, c'est bien là mon projet. Figurez-vous que j'ai toujours trouvé Douglas très à mon goût !

— Mais enfin, mon enfant, Lord Edwyn n'acceptera jamais cela !

— Il a besoin d'argent, ne l'oubliez pas. Et ma dot est pour le moins convaincante.

— Tout de même. De là à vous mettre dans les bras de ce fils qu'il n'a jamais accepté dans sa vie.

— Hum hum... les temps changent, ma chère Sophia. Les deux hommes semblent s'être rapprochés. Et puis...

Elle me regarde en souriant et en prenant ma main entre les siennes.

— … vous pourrez également m'aider dans cette entreprise. Votre époux n'est-il pas toujours dans l'espoir de vous voir revenir près de lui ?

J'en suis estomaquée.

— Peut-être, je... je... je ne sais pas. Janice, vous me prenez au dépourvu ! Je crois que nous devrions attendre un peu avant d'en parler plus avant.

Janice saute alors sur place comme une gamine et s'apprête à quitter la pièce.

— Comme il vous plaira, ma chère Sophia. De toute façon, les convenances veulent que nous restions encore prisonnières de ce fichu château pour quelques temps !

La petite garce ! La voilà prête à tout pour mettre son plan à exécution et me couper l'herbe sous le pied ! Quitte à céder sa dot à Edwyn pour pouvoir mettre ce balafré dans son lit. Un exilé qui ne connaît que l'Afrique et ses sauvages. Allez savoir en plus de cela les maladies qu'il a pu contracter là-bas !

Oh... mais j'y pense. Voilà bien un sujet qui pourrait dissuader cette petite pimbêche.

Après tout, je ne suis plus à un faux témoignage près. Je devrais assez facilement trouver une personne prête à affirmer avoir rencontré Douglas sous les tropiques et savoir de façon sûre qu'il porte une de ces maladies honteuses qui foisonnent dans nos colonies.

Entre la honte et la peur de mourir de façon atroce, la « charmante » Janice se tiendra à distance. J'en suis certaine.

Chapitre 8

Mardi 12 octobre 1880

- Douglas -

Je ne sais que penser. Je me sens troublé par le comportement de mon père à mon égard. Passer d'une totale indifférence à ce soudain intérêt est plus que perturbant. Bien que je sache que je suis évidemment l'héritier en ligne directe après le décès de Percy, je n'ai jamais envisagé cette possibilité. Et l'oncle Fulbert serait plus qu'heureux de récupérer le titre ducal, dont je me moque éperdument.

Je n'ai pas grandi en imaginant que je serais un jour l'héritier du titre familial, d'autant que mon frère s'était marié, et qu'il semblait évident qu'il aurait rapidement des descendants. Son mariage avec une riche héritière avait été conclu avec ce seul objectif.

Percy est tombé amoureux fou de sa femme, me vantant dans chacune de ses lettres, la beauté et la grâce de sa belle épouse. Très vite, elle est tombée enceinte, mais malheureusement, aucune des grossesses de Janice n'a pu être menée à terme, et la mort prématurée de mon frère a mis un terme à ce que devait être leur avenir.

Bien que Janice soit une femme d'une beauté incontestable, je ne comprends pas comment mon frère a pu tomber si profondément amoureux d'elle. Le Northumberland n'est pas fait pour des êtres aussi frêles et ne semble pas être la région préférée de ma belle-sœur. Elle est bien trop fine, trop délicate, et ses minauderies ne sont pas à mon goût. Je préfère les femmes du nord, solides et fortes, capables de supporter le froid et la rudesse de notre climat. J'ignore ce que mon père a l'intention de faire de Janice, il me semble évident qu'elle devra retourner dans le sud, auprès de sa famille. D'après les domestiques, elle et Sophia retournent très souvent dans le sud de l'Angleterre, délaissant souvent leurs époux respectifs pour de longues périodes. Cela ne sera donc pas un déchirement pour Janice.

J'ai pu l'observer pendant les funérailles de Percy, rien chez elle ne me paraît sincère, ni compatissant. Il m'a semblé que son chagrin sonnait faux, comme si elle faisait ce que l'on attendait d'elle, au moment où il fallait le faire. Le plus choquant a sans conteste été le regard qu'elle m'a jeté, alors que nous entourions le cercueil de mon frère ! J'espère que mon pauvre Percy n'a jamais su que son épouse ne l'aimait pas.

Je sors de ma chambre, j'éprouve le besoin de prendre l'air.

Je récupère Raven, mon cheval, que le palefrenier me conseille de ménager après notre chevauchée matinale, et je pars pour une promenade tranquille, enfin apaisé par le pas régulier de ma monture.

J'ai envie de revoir l'orphelinat de Miss Pennycoat. Et Miss Pennycoat elle-même. Cette femme fut pour moi ce qui se rapproche le plus d'une mère. La revoir hier, aux obsèques de Percy a réveillé en moi bon nombre de souvenirs, parfois difficiles, mais souvent doux et tendres, grâce à la bonté et la chaleur de Miss Pennycoat.

Arrivé non loin de l'orphelinat, j'entends des éclats de rires, des rires d'enfants. Les petits orphelins.

Je descends de cheval, et laisse Raven brouter paisiblement l'herbe grasse de la prairie en haut de la colline qui surplombe l'orphelinat. De là, je peux observer les enfants qui courent et s'amusent à se poursuivre. Les plus grands ramassent des bouts de bois, des pommes de pin ou de la mousse, encouragés par la jeune femme qui accompagnait Miss Pennycoat à l'église. Emmitouflée dans un manteau vert et rouge, elle rit et s'amuse avec les enfants, insouciante, belle, terriblement belle…

Adossé contre le tronc d'un arbre, je les observe longuement, sans ressentir le pincement du vent glacial qui souffle sur la colline et emporte les dernières feuilles mortes. Qui donc est cette jeune femme qui se promène avec les enfants ? Miss Pennycoat aurait-elle engagé une aide pour la seconder et s'occuper de l'orphelinat ?

Quand j'étais encore enfant, il n'y avait guère qu'une cuisinière et un homme à tout faire qui l'aidaient quotidiennement. La cuisinière est encore là, je l'ai vue à l'église, elle aussi. Quant au vieux Bennett, je vois mal cette jeune beauté le remplacer pour couper et ranger le bois, ou s'occuper de tous les autres travaux d'extérieur.

Tandis que je l'observe, je la vois lever les yeux vers moi. Elle appelle le plus grand des enfants à qui elle confie la garde du groupe et se dirige à grands pas vers moi.

Au fur et à mesure qu'elle s'approche, je me sens mal à l'aise, gêné d'avoir été surpris. Je me fige et ne bouge pas avant qu'elle me rejoigne.

— Bonjour, dit-elle d'une voix enjouée. Vous êtes Monsieur Douglas, n'est-ce pas ? Je suis Elizabeth Mornay. Je sais que Miss Pennycoat sera ravie de vous revoir. Venez donc prendre un thé avec nous.

Je me sens gauche et ne sais comment me comporter face à cette jeune femme qui m'aborde si franchement et de façon aussi sympathique.

Je souris et bougonne un vague remerciement.

Ses yeux se posent alors sur ma cicatrice, et pour la première fois depuis que j'ai été blessé, je souhaite que cette plaie hideuse

disparaisse. Mais elle ne semble pas effrayée et s'approche encore plus près de moi.

— Nous serions honorées que vous acceptiez de vous joindre à nous pour le thé, dit-elle en me fixant de ses yeux bleus.

Comme hypnotisé, je ne peux détacher mon regard d'elle, et elle détourne le sien en rougissant.

— C'est avec grand plaisir que je verrais cette chère Miss Pennycoat, dis-je enfin d'une voix rauque. Puis-je vous demander si vous travaillez avec elle auprès des enfants ?

— Je suis une ancienne pensionnaire, et je viens de rentrer au pays. J'ai travaillé quelques années à Londres, mais rien ne vaut le Northumberland, dit-elle en riant.

— Que faisiez-vous à Londres ?

— J'étais la gouvernante des enfants de Lord Waterborne…

— Lord Waterborne ? Quelle coïncidence ! J'ai parfois croisé leur fils aîné, Henry, si je ne me trompe pas.

La jeune femme se ferme soudain, perdant sourire et entrain. Elle se détourne alors, saisit les rênes de Raven et s'élance vers l'orphelinat. Je la rejoins en quelques enjambées, conscient de l'avoir troublée pour une raison que j'ignore.

— Et vous êtes maintenant revenue pour travailler auprès de Miss Pennycoat, dis-je en lui reprenant doucement les rênes de mon cheval.

— Oui, je vais aussi donner aussi des cours d'anglais et de français dans une pension pour jeunes filles, non loin d'ici, au printemps prochain.

Son ton est plus neutre, et je constate qu'elle évite mon regard, gardant les yeux fixés droit devant elle. La vue de ma cicatrice la dérange peut-être, je garde donc le silence, marchant à côté d'elle vers l'orphelinat.

Alors que nous rejoignons le groupe d'enfants, ils se figent, effrayés.

Les bavardages et les rires s'interrompent immédiatement.

Je baisse les yeux vers cette bande de gnomes qui m'observe en silence. Une petite fille d'environ trois ou quatre ans aux cheveux très blonds et très bouclés se cache derrière le plus âgé des enfants.

— Allons allons, dit Miss Mornay d'un ton sévère, voulez-vous bien saluer poliment Monsieur Douglas ! C'est le frère de Monsieur Percy, et je vous demande d'être gentils avec lui.

Les enfants me saluent alors d'un signe de la tête, auquel je réponds. Soudain, je sens que l'on tire sur mon manteau. Baissant les yeux, je découvre le petit ange blond qui tend les bras vers moi, comme si elle souhaitait que je la prenne dans mes bras.

Je regarde étonné, Miss Mornay qui sourit en hochant la tête.

Je soulève la petite fille qui me fixe avec un air grave.

— Vous devez avoir beaucoup de chagrin, parce que votre petit frère est mort, dit-elle en posant ses petites mains sur mon visage.

Je ne sais que répondre, ému tant par la compassion de cette si petite fille, que par le fait qu'elle ne semble plus effrayée par mon hideuse cicatrice, la caressant même du bout de ses petits doigts.

— Oui, c'est vrai, je suis très triste.

— Il ne faut pas, il est avec ma maman dans le ciel.

Elle pose sa petite tête au creux de mon épaule. Désemparé, je regarde Miss Mornay qui m'observe, les yeux humides. Elle prend le petit ange blond dans ses bras et la porte tandis que nous rejoignons l'orphelinat.

Chapitre 9

Mardi 12 octobre 1880

- Elizabeth -

— Miss Lizzie, chuchota Annie. Il y a un géant qui nous regarde sur la colline.

Levant la tête, j'aperçois le cavalier qui se tient adossé contre le chêne et semble nous observer.

— Oui, c'est un très bon ami de Miss Pennycoat, il doit se reposer avant de venir à l'orphelinat, dis-je en refermant correctement la pelisse qui protège ma petite Annie du froid mordant en cette fin octobre.

Âgée de quatre ans, la petite fille rejoint en courant sur ses petites jambes le groupe des enfants que j'ai emmenés avec moi. Nous récoltons la végétation qui nous servira à confectionner des décorations en prévision des fêtes de Noël. C'est un des moments les plus importants pour nous.

Miss Pennycoat a toujours fait le maximum pour que Noël soit le plus festif possible pour les pauvres orphelins dont elle s'occupe, et je suis heureuse de l'aider comme chaque année.

Wilfried, le plus âgé des garçons, soulève le gros sac en toile de jute que nous avons fini de remplir de pommes de pin, et commence à le charger dans la carriole, tirée par Greedy, notre petit âne.

Observant les enfants courbés près de la haie qui borde la route, je précise :

— Ne ramassez que les branches de petit diamètre, nous n'avons pas besoin de gros bouts de bois. Stan, arrête de faire le clown, et aide Willy à charger la carriole !

— Oui, Miss Lizzie ! disent-ils en chœur, tout en continuant de se jeter des pommes de pins en riant.

Je perçois le regard du cavalier dans mon dos, et en ressent un profond malaise. Quel homme étrange, presque effrayant !

Miss Pennycoat semble pourtant lui être très attachée, et ne manque pas de vanter son courage et sa force de caractère dès qu'elle le peut. Cela ne fait toutefois pas de cet homme quelqu'un de gentil, et je frissonne en me rappelant le regard sombre et inquiétant qu'il posait sur moi quand nous étions dans l'église hier.

Aurais-je ressenti cette gêne s'il n'avait pas le visage barré par une longue cicatrice ? Probablement pas. Cette blessure est comme une marque de brutalité, brutalité qui est sans doute un trait de son

caractère.

Pourtant, je l'imagine, à six ans, petit bonhomme courant seul sur la lande pour rejoindre l'orphelinat, comme me le raconte Miss Pennycoat. Mal à l'aise, je me retourne vers le cavalier, il est toujours là, adossé contre le chêne, les pans de son long manteau noir volant autour de lui. Son cheval noir paît tranquillement près de lui, les naseaux soufflant une épaisse buée que je peux distinguer.

Soudain agacée par cet homme qui nous observe sans vergogne, j'appelle Wilfried et lui fais signe de me rejoindre.

— Willy, je vais aller dire quelques mots à ce Monsieur, sur la colline, je veux que tu surveilles les petits. Nous avons fini pour aujourd'hui. Stan et toi pouvez charger les derniers sacs.

— Faites attention, Miss Lizzie. Je peux vous accompagner, ça serait plus prudent, me répond le petit homme en gonflant son poitrail pour paraître plus fort.

— C'est gentil Willy, mais je n'ai rien à craindre, cet homme est un ami de Miss Pennycoat.

— Alors pourquoi se tient-il loin, et pourquoi ne vient-il pas avec nous à l'orphelinat ?

— Tu as dû remarquer qu'il a une cicatrice sur la joue. Il ne souhaite sans doute pas effrayer les enfants et préfère se tenir à l'écart.

— Je vois, dit Willy en hochant doucement la tête. C'est peut-être un pirate ?

Je souris et ébouriffe ses cheveux.

— J'en doute. Je compte sur toi pour veiller sur les enfants le temps que je revienne.

Je me retourne et commence à gravir à grands pas la colline, les yeux fixés sur le cavalier. Il se détache alors de l'arbre contre lequel il s'était adossé.

Quand je suis enfin face à lui, il me regarde, sans un mot, ses yeux noirs posés sur moi. Son expression n'est cependant ni agressive, ni malveillante. Il me regarde avec intensité, comme s'il prêtait une grande attention à ce que j'allais lui dire.

Impressionnée par sa stature et par son regard, je tente de garder mon calme et lui propose de nous rejoindre pour rentrer ensemble à l'orphelinat. Je sais que Miss Pennycoat sera ravie de le revoir.

Tout en discutant, j'essaie de ne pas paraître choquée par la cicatrice encore boursouflée qui le défigure. Même avec cette marque hideuse, cet homme reste séduisant. Sa puissante musculature est à peine dissimulée sous son lourd manteau sombre. Il émane de lui une force non pas bestiale, mais tranquille, presque apaisante. J'ai la sensation que rien de mal ne pourrait m'arriver auprès d'un homme tel que lui.

Je me sens brusquement gênée de l'avoir abordé de façon aussi

cavalière, et me surprends à craindre qu'il ne me juge mal, moi qui ai fait tant d'efforts pour m'extraire de ma condition d'orpheline mal dégrossie, me voilà qui l'interpelle comme le ferait une simple fille sans aucune éducation. Je me sens rougir, troublée par son regard pénétrant. Je tente comme je peux de calmer le trouble qui me saisit alors que je suis à ses côtés.

Alors qu'il m'interroge poliment sur mes activités à Londres, je découvre qu'il connaît le sinistre Henry Waterborne, le fils aîné de la famille auprès de qui je travaillais comme gouvernante. Je m'occupais des deux derniers enfants de Monsieur Waterborne, nés d'un second lit.

Un froid glacial m'envahit, qui n'a rien à voir avec le vent qui souffle sur nous. Le fils cadet de Lord Edwyn serait-il de la même trempe que l'ignoble rejeton Waterborne ? S'ils sont amis, il est à craindre que cela ne soit le cas, et pourtant, je doute que cet homme soit aussi vil et pervers que Henry.

Je chasse de ma mémoire l'effrayante agression qui hante encore mes nuits, et me concentre sur le groupe d'enfants que nous rejoignons.

Ma petite Annie semble très effrayée par Douglas. Elle se réfugie derrière Willy mais passe toutefois sa petite tête blonde sur le côté pour l'observer. Recueillie il y a six mois par Miss Pennycoat, la petite a fort tristement perdu sa mère, sa seule et dernière famille. Nous nous sommes beaucoup occupés d'elle, et elle a surmonté cette terrible épreuve.

J'éprouve un profond attachement pour elle, comme pour tous les enfants dont nous savons qu'ils ne seront jamais adoptés. Wilfried en raison de son pied bot, Stanley et son œil mort, Christopher, qui ne grandira plus beaucoup, victime de mauvais traitement dès sa naissance, ces malheureux ne seront jamais choisis et ne quitteront pas l'orphelinat avant leur majorité. Ainsi que toutes les filles arrivées trop âgées à l'orphelinat, et qui n'intéresseront jamais les visiteurs en quête d'un enfant très jeune, mâle de préférence.

Mais nous formons tous une famille, et loin de nous apitoyer sur le sort de ces orphelins, nous faisons en sorte de leur donner un cadre familial mais aussi, une bonne éducation, et l'instruction nécessaire pour qu'ils aient un métier et réussissent leur vie. Je suis fière de leur apprendre à lire, écrire et compter. Nos petits protégés n'ont pas à rougir face aux autres enfants.

La gentillesse et la compassion d'Annie envers Douglas me conforte et m'attendrit. Nous rejoignons l'orphelinat où Miss Pennycoat et Emily accueillent Douglas à bras ouverts.

Chapitre 10

Mercredi 13 octobre 1880

- Lord Edwyn -

Une averse violente a plongé le château dans une obscurité précoce. Douglas est rentré trempé jusqu'aux os de sa chevauchée matinale. L'interpelant alors qu'il traversait à grands pas le hall désert, je lui demande de me rejoindre dans la bibliothèque dès qu'il sera changé et réchauffé.

Seul dans la bibliothèque, j'attends l'arrivée de mon notaire, Maître Potter. Je n'ai pas souhaité repousser cette entrevue, inutile de reculer indéfiniment les échéances, je sais qu'il me faut prendre de lourdes décisions.

Le petit homme replet entre dans la pièce et cligne des yeux pour me distinguer dans la pénombre qui m'entoure. J'augmente la luminosité de la lampe à pétrole qui trône sur mon bureau et l'invite à me rejoindre.

— Venez donc vous asseoir près de la cheminée, cher Maître. Vous partagerez bien un pur malt avec moi ?

— Permettez-moi de vous présenter mes sincères condoléances, Votre Grâce. C'est une véritable tragédie.

Je hoche la tête et l'invite à prendre place face à moi.

— Je vous remercie, mon cher Potter. C'est effectivement une épreuve très douloureuse. Et cela remet en question bon nombre de dispositions, vous vous en doutez. C'est la raison pour laquelle je vous ai instamment demandé de me rejoindre. Je souhaite que la nouvelle situation soit au plus vite réglée. Mon fils Douglas devient maintenant mon héritier, et dès qu'il nous aura rejoint, je veux que vous lui expliquiez la gravité de notre situation financière.

Le notaire hoche la tête, et extrait de sa vieille sacoche en cuir une liasse de documents, qu'il pose sur mon bureau avant de s'asseoir face à moi.

Je lui tends un verre de whisky et prends place sur le fauteuil en cuir face à lui.

— Le décès de mon fils, Percy, sans héritier, remet en question les dispositions concernant la dot de ma bru.

— Malheureusement, Votre Grâce. Votre famille ne pourra pas entrer en possession de la part la plus importante de la dot de celle-ci. Nous avions demandé le versement d'une avance sur cette part bloquée, mais, après le décès de Monsieur Percy, le père de Madame

Janice a refusé de valider l'avance sur la dot conditionnée de sa fille.

Je ne peux réprimer un geste de colère. Pourquoi diable ai-je accepté un tel contrat de mariage ?

— Il n'y a donc aucune possibilité de contraindre ce versement ?

— Je crains que non, cette part était conditionnée et ne pouvait être versée qu'au un an du premier héritier mâle de Monsieur Percy et de son épouse.

— Je sais cela, mais je souhaitais avoir une confirmation définitive. Cela nous place donc dans une situation financière difficile.

Le notaire hoche la tête et je le vois jeter un regard vers la liasse de papiers qu'il a déposés sur mon bureau.

— Ainsi que vous me l'avez demandé, Votre Grâce, je vous ai détaillé les solutions que vous pourriez envisager pour honorer rapidement les premières échéances qui arrivent dès la semaine prochaine. La situation est urgente, il nous faut trouver rapidement des fonds.

— J'espère que vous n'avez pas proposé la cession de terres du domaine à la famille de mon épouse !

— Par Dieu non, Votre Grâce. Il est en revanche nécessaire d'envisager la vente de l'une de vos deux maisons à Londres.

Je hoche la tête, cela ne sera pas un crève-cœur pour moi, seules mon épouse, ma fille et ma bru utilisaient ces maisons lors de la saison mondaine à Londres. Elles se contenteront d'une seule demeure.

— Il serait aussi souhaitable de vous séparer de quelques têtes de bétail, je pensais notamment aux moutons dont nous pourrions tirer un bon prix.

Je fronce les sourcils, cet élevage me venait de Madelyn, sa famille étant de gros éleveurs d'ovins.

— Ensuite ? dis-je sans donner mon consentement à cette proposition.

— Il vous faudrait sans doute limiter les dépenses liées à l'entretien du château, et revoir vos actions de charité. Le soutien que vous accordez à l'orphelinat géré par Miss Pennycoat est assez conséquent, et pourrait être revu à la baisse.

— Cet orphelinat est très important pour moi, dis-je en me redressant.

— La réfection de la toiture de l'orphelinat a coûté très cher, Votre Grâce. La facture a été difficile à honorer. Il vous faut mettre un terme à de telles dépenses.

Debout devant la cheminée dans laquelle brûle une grosse bûche qui peine à réchauffer la pièce, je me souviens de la création de cet orphelinat.

Madelyn et Miss Pennycoat ont beaucoup travaillé pour créer cet endroit. Cela avait une grande importance aux yeux de ma première

épouse, épouvantée d'apprendre que de malheureux enfants livrés à eux-mêmes, mouraient parfois de froid et de faim dans nos campagnes.

L'hiver va être glacial, les premiers frimas sont arrivés bien tôt cette année. Que vont devenir les enfants de l'orphelinat si j'arrête de les soutenir ? Il est vrai qu'entretenir une grande bâtisse et plus d'une vingtaine de jeunes enfants nécessite des moyens importants. Mais comment pourrais-je me résoudre à les abandonner ?

Je me sens mal à l'aise. Bien que cela me répugne, la proposition de Janice, aussi déplacée et inconvenante soit-elle, ne peut être écartée d'un revers de la main.

— Je voulais aussi vous faire part d'une… suggestion que m'a faite ma belle-fille… suggestion que je me dois de considérer.

Le notaire me regarde attentivement.

— Que se passerait-il si Douglas épousait Janice ? Bien qu'il s'y refuse encore, il sera celui qui héritera des terres et du titre. Peut-on envisager que la part conditionnée de la dot de ma bru soit versée si elle lui donne un héritier ?

Le notaire me rejoint près de la cheminée.

— Cette solution pourrait être facilement appliquée. Le but étant, pour la famille de votre belle-fille, que le titre de Duc de Nordbath revienne à leur petit-fils. Monsieur Douglas devenant votre héritier direct, je n'y vois aucun obstacle.

— Si ce n'est le consentement du marié, dis-je avec un sourire amer. Il ne souhaite pas revenir parmi nous.

— Si je comprends bien, Votre Grâce, Monsieur Douglas envisagerait de renier son héritage ?

— Je me refuse à y croire, mais le décès de Percy est si subit… et Douglas n'avait pas envisagé de mettre un terme à sa carrière militaire pour reprendre les affaires familiales.

— Je comprends. Les exploits de votre fils sont parvenus jusqu'à nous. Il aurait sauvé la vie de plusieurs de ses camarades lors d'un combat, ce qui lui aurait valu cette blessure au visage.

— Oui, dis-je en me redressant un peu. La fierté que me procure le courage de Douglas atténue quelque peu mes angoisses.

— Ce mariage est-il envisagé par votre fils ? demande le notaire un peu gêné.

— Non, et je ne pense pas que cette idée l'ait même effleuré. C'est Janice, consciente de nos difficultés, qui l'a suggérée.

— Je vois. Cela réglerait en effet le problème.

Trois coups secs résonnent avant que Douglas ne fasse irruption dans la bibliothèque.

— Ah ! Mon fils, vous voilà enfin ! Venez donc chasser le mal que

vous pourriez attraper par ce temps, en partageant avec nous un verre de cet excellent pur malt.

— Il est un peu tôt pour moi, Père, je préfère un café.

Je sonne Mordred pour lui demander du café et nous prenons place près de la cheminée. Je demande à mon notaire d'exposer la situation de notre patrimoine à mon fils.

— Je sais que je vous ai laissé le temps de la réflexion, mais vous devez avoir toutes les cartes en mains, avant de prendre votre décision. Il vous faut savoir ce que vous aurez à gérer ou ce à quoi vous renoncerez.

Douglas hoche doucement la tête et regarde attentivement Maître Potter.

— Votre famille est responsable de milliers d'âmes qui vivent et travaillent sur vos terres, Monsieur Douglas. Cela implique de lourdes obligations…

Je laisse Maître Potter détailler la fortune familiale dont Douglas héritera à ma mort. Mon fils doit comprendre que j'ai besoin de lui maintenant, pour me seconder comme le faisait Percy.

Je m'approche de la fenêtre et observe la pluie qui commence à s'éloigner. Les nuages se déchirent pour laisser passer les derniers rayons de soleil automnal. Un arc-en-ciel se dessine au loin et la lumière revient enfin sur le château.

Je me retourne.

Douglas, penché en avant, semble intéressé par ce que lui expose Maître Potter, et pose de nombreuses questions.

Je réprime un sourire, je suis de plus en plus confiant, il va prendre la bonne décision et me rejoindre dans la gestion de notre domaine.

Mais épousera-t-il Janice ? Il est encore trop tôt, bien trop tôt, pour aborder la question.

Chapitre 11

Jeudi 14 octobre 1880

- Philomena Pennycoat -

La neige devrait arriver tôt cette année. Bennett doit débiter une grosse quantité de bois que Lord Edwyn nous a fourni, mais compte tenu de son âge, il nous faudra trouver quelqu'un de plus jeune et plus fort pour faire de ces troncs d'arbres, des bûches que nous pourrons utiliser. Mais nous devrions en avoir assez pour chauffer la maison tout l'hiver, voire davantage.

Malheureusement, il nous faudra trouver un autre moyen pour nous de financer notre orphelinat dans les années à venir. Lord Edwyn a tenu à m'annoncer lui-même qu'il ne pourrait probablement plus subvenir aux besoins de l'orphelinat. Cette nouvelle m'a assommée. Comment vais-je pouvoir m'occuper de tous mes malheureux enfants sans le soutien du Duc ?

Je marche de long en large dans le salon principal. Les enfants sont presque tous dehors, avec Lizzie, Sullivan et Adélaïde. Il ne reste que les nourrissons qui se reposent dans la nursery sous la garde d'Emily.

Je revois le Duc, venu inopinément à l'orphelinat hier, un peu avant midi. Assis sur mon canapé, il avait une main posée sur le pommeau en argent de sa canne.

— Comprenez-moi, ma chère Philomena. Il n'est pas question d'arrêter de vous aider. Vous aurez toujours accès à mes bois pour récupérer ce qu'il vous faut pour le chauffage. Et je vous ferai régulièrement porter le gibier que nous aurons chassé. Mais l'entretien de cette immense maison, et le financement... Cela va être difficile pendant quelque temps.

Éberluée par cette annonce, je n'ai même pas pensé à offrir quelque chose à boire au Duc.

— Mais dès que notre situation s'améliorera, je vous promets de reprendre le financement de votre orphelinat !

Je sentais bien l'embarras de Lord Edwyn, mais assommée par ce que sa décision impliquait, je ne trouvais rien à dire.

Je sens une vague d'angoisse me saisir tandis que j'arpente le salon. Il nous faut absolument trouver une solution pour financer notre orphelinat. Les nombreuses et coûteuses visites du médecin quand nos enfants sont malades, les achats de lait pour les nourrissons, les lavandières qui s'occupent de l'énorme quantité de linge que nous

utilisons avec nos enfants, les travaux d'entretien, nombreux dans cette vieille maison…

Dieu soit loué ! Les travaux de la toiture ont déjà été réalisés et payés par Lord Edwyn. Comment allons-nous pouvoir faire face à tout cela ? Que vont-ils tous devenir, ces enfants déjà cruellement marqués par la vie…

Je les observe derrière le rideau et n'entends pas arriver Lizzie derrière moi.

— Vous me semblez bien soucieuse Miss Pennycoat.

Je sursaute, surprise et essuie rapidement une larme qui perlait au coin de mes yeux.

Lizzie, soudain inquiète, se précipite sur moi et, me saisissant la main, me conduit doucement vers le canapé.

— Venez vous asseoir, Miss Penny. Vous êtes toute pâle. Je vais vous faire un thé bien chaud.

Elle me couvre les jambes d'un plaid et se précipite dans la cuisine.

« Miss Penny » … je souris, émue. Si ce diminutif de mon patronyme est utilisé par mes jeunes pensionnaires, Lizzie ne m'a plus appelée ainsi depuis bien longtemps.

J'entends les casseroles s'entrechoquer, nul doute que ce bruit va faire revenir Emily dans son antre.

— Que faites-vous donc dans ma cuisine ? tonne ma cuisinière d'une voix forte.

— Miss Pennycoat ne se sent pas très bien, je lui apporte un thé.

— Laissez-moi faire, et allez la retrouver.

Lizzie me rejoint et s'installe près de moi.

— Maintenant, dites-moi ce qui vous arrive, Miss Pennycoat. Depuis la visite de Lord Edwyn, vous me semblez toute chamboulée. Que vous a-t-il donc dit ?

J'hésite encore à me confier, mais mon besoin de réconfort est le plus fort.

— Je suis en effet très préoccupée… Voyez-vous, Lizzie, je crains que l'avenir de cet orphelinat, et donc celui de nos enfants, ne soit bien compromis.

— Je ne comprends pas, Miss.

— Pour des raisons qui m'échappent, la mort de Monsieur Percy a mis la famille du Duc dans une situation financière très critique. Lord Edwyn doit revoir ses investissements et ses dons dans des œuvres de charité.

— C'est incompréhensible ! Ils vivent dans un château immense, possèdent des terres à perte de vue, du bétail par milliers, et sans aucun doute, d'autres propriétés immobilières, mais c'est le financement de notre orphelinat qui pose un problème ! s'emporte Lizzie en se levant brusquement.

C’est elle à présent, qui marche de long en large dans le salon.

— Calmez-vous mon enfant, vous me donnez le tournis.

Et de fait, je sens soudain la pièce tourner autour de moi, et ma tête bascule en arrière, contre le dossier du canapé.

— Miss Pennycoat ! s’écrit Lizzie qui se précipite vers moi et me tapote les joues. Emily, vite ! Les sels !

Mais je reviens déjà à moi et serre doucement ses mains pour la rassurer.

— Ce n’est rien… juste un peu de fatigue…

— Ah ça c’est sûr ! s’écrit Emily en s'asseyant lourdement près de moi et en touchant mon front. Bon, vous ne semblez pas avoir de fièvre, c’est déjà ça ! Mais vous n’avez rien mangé depuis hier midi, ça n’est pas bien raisonnable, Miss ! Je vais vous apporter du thé et des toasts, et je ne veux pas vous voir chipoter !

Déjà elle se précipite vers la cuisine en ronchonnant.

Lizzie prend sa place près de moi et pose ses mains fraîches sur les miennes.

— Vous ne devez plus vous en faire, Miss Pennycoat. Nous allons trouver des solutions. Il n’est pas question de mettre l’orphelinat et les enfants en péril.

Je la vois froncer les sourcils et tapoter son menton avec son index, comme lorsqu’elle était enfant et qu’elle réfléchissait intensément. Elle se redresse soudain et arpente à pas lents le salon.

— Tout d’abord, nous allons demander aux Darcy et à Adélaïde de nous aider dans les préparatifs de la fête d’Halloween, pas question d’annuler le bal et les festivités, les enfants sont trop impatients de danser et de se déguiser.

Elle soulève doucement les voilages et observe les enfants dont nous pouvons entendre les éclats de rire.

— Les familles de Sullivan et d’Addie peuvent aussi rameuter bon nombre de leurs amis fortunés, et nous pouvons les solliciter. Après tout, cet orphelinat concerne tout le comté, il n’y a pas de raison qu’il n’y ait que la famille Nordbath qui le finance.

Lizzie continue sa réflexion en marchant doucement. Comme je suis fière de ce qu’elle est devenue !

— Nous allons organiser une belle manifestation pour Noël. Je vais en parler au pasteur Grimes, je sais qu’il sera d’accord. En plus de la crèche vivante, nous pourrions organiser un concert avec des chants de Noël. Et les chanteurs seront tous les enfants de l’orphelinat. Bien sûr, il faudra qu’ils s’entraînent, notamment Willy, qui chante comme une casserole ! Nous allons aussi organiser un marché avec des stands. Nous pourrions vendre des tableaux, réalisés par nos petits artistes. Margareth a un vrai talent pour le dessin ! Et des ouvrages au crochet, que nous aurions fabriqués avec les enfants.

— On pourrait vendre aussi mes fameuses liqueurs de prunes, intervient Emily qui revient avec un plateau débordant de toasts et de confitures. Je peux aussi en faire avec tous les fruits du verger.

— Et vos succulentes confitures ! renchérit Lizzie.

Elle se tourne vers moi, les joues roses d'excitation. Son enthousiasme me gagne et j'entrevois alors une solution.

— Ne vous tracassez plus, Miss Pennycoat. Nous allons prendre tout ça en main avec Emily et Addie.

Chapitre 12

Vendredi 15 octobre 1880

- Elizabeth -

Même si j'ai réussi à mobiliser tout le monde autour de nos projets pour Halloween et pour Noël, la situation de l'orphelinat est loin d'être rassurante. Je connais les comptes pour avoir aidé Miss Pennycoat à les tenir, et je sais que nous aurons de grosses difficultés à maintenir la situation.

Nous allons devoir faire des sacrifices, assumer plus de tâches, Emily et moi, et je n'inclus pas Miss Pennycoat dans ce projet, elle a déjà bien à faire. Mais nous sommes plus jeunes et plus fortes, et nous pourrons nous charger de certains travaux.

Cela m'a tracassée toute la nuit, et j'ai bien peu dormi. Hermione, un de nos bébés, a encore pleuré cette nuit. Avec ses joues chaudes et rouges malgré la fraîcheur qui règne dans la nursery, elle doit certainement faire ses dents. Je l'ai emportée avec moi dans ma chambre pour éviter qu'elle ne réveille toute la maison avec ses hurlements, et j'ai frotté ses gencives avec du sucre, arrosé de quelques gouttes de whisky[4]. Finalement, au petit matin, le petit ange s'est endormi et j'ai enfin pu la recoucher.

Il fait encore nuit, et le froid s'est intensifié. Je me glisse dans des vêtements chauds et je commence à alimenter les divers poêles en fonte de l'orphelinat. Il ne faut pas que la température baisse trop, sinon les enfants refuseront de sortir de leur lit !

Je vérifie chaque chambre, tous les enfants sont plongés dans le sommeil. Arrivée devant la porte où dorment les garçons les plus âgés, j'entends à travers celle-ci les gémissements de Christopher. Le malheureux fait encore parfois des cauchemars.

J'entre à pas de loup et me dirige vers le lit qu'il partage avec Stan. Je passe une main sur son front et chuchote des mots rassurants, pour le calmer. Peu à peu, Christopher replonge dans un sommeil plus apaisé et se tourne sur le côté. Je remonte les couvertures et pose un baiser sur sa tempe. Pauvre petit…

Orphelin de mère, battu par son père depuis sa plus tendre enfance, il gardera à vie les séquelles des mauvais traitements qu'il a subis. Heureusement, nous avons pu le sortir de son enfer, après que Miss Pennycoat ait pu convaincre la police de nous le confier. Bien nous en a pris, car peu de temps après qu'il est arrivé chez nous, le père de Christopher était arrêté pour avoir tué une jeune prostituée qu'il avait

ramenée chez lui. Dieu sait ce qu'il aurait pu faire à Christopher, s'il avait encore été avec lui.

Le petit est avec nous depuis bientôt deux ans, et se remet peu à peu à mener la vie presque normale d'un petit garçon de dix ans.

Je remets quelques morceaux de bois dans le petit poêle de la chambre et sors sans bruit.

Après avoir apporté quelques seaux d'eau que je place près de la cuisinière à bois, j'enfile une lourde pelisse et sors de la maison, encore endormie. Shadow, le vieux chien de berger, préfère rester allongé dans la chaleur de la cuisine. Ce vieux chien ne tardera pas à nous quitter, malheureusement. Je caresse doucement ses flancs et sors sans un bruit par la porte du cellier.

Le vent est tombé et une lueur orangée apparaît à l'horizon. Nous aurons une belle journée ensoleillée. Le jour se lève doucement tandis que je pars me promener sur la lande déserte. J'ai besoin de me retrouver seule pour réfléchir, pour calmer la colère qui monte en moi.

Je sens l'air marin me fouetter le visage. Le bruit du ressac me parvient de plus en plus fort.

Perdue dans mes sombres pensées, je me suis beaucoup éloignée du chemin que je prends d'habitude et me voilà non loin de l'océan.

Arrivée au sommet de la dune qui surplombe la plage de sable fin, j'aperçois un cavalier qui chevauche à vive allure au bord de l'eau. C'est lui, c'est Douglas Nordbath, son long manteau battant les flancs de son superbe cheval noir. Troublée de le voir ainsi, galopant dans ce paysage sauvage, je reste là, immobile à le regarder parcourir la longue plage blonde.

Savait-il, quand il est venu à l'orphelinat il y a deux jours, que son père avait pris la décision de ne plus financer cet établissement ? Il semblait pourtant heureux de retrouver Miss Pennycoat et Emily.

Son visage, dur et si sérieux, s'est adouci à de nombreuses reprises, notamment avec cette petite chipie d'Annie qui ne l'a pas quitté d'une semelle jusqu'à son départ. Persuadés qu'il est un pirate, beaucoup d'enfants étaient comme hypnotisés face à lui, entre peur et fascination.

À moi, il ne fait pas peur, j'éprouve même comme une sorte de compassion pour lui, pour le petit garçon seul qui a été envoyé en pension dès sa plus tendre enfance. Contrairement à nos petits, malgré la fortune de sa famille, il aura manqué du principal, il n'aura pas eu l'amour, la tendresse et l'attention d'une mère, ou de quelqu'un pouvant lui servir de mère. Non, il ne me fait pas peur.

Alors qu'il galope comme si sa vie en dépendait, je retourne sur mes pas. Il me faut rentrer à l'orphelinat, les enfants commencent sans doute à se réveiller et je dois donner une leçon de calcul aux plus

grands ce matin.

— Elizabeth !

Je sursaute violemment et me retourne. Douglas est descendu de cheval et se dirige vers moi, le manteau ouvert sur une chemise blanche dont le col béant dévoile un torse velu et musclé.

Je baisse rapidement les yeux, mal à l'aise face à cette virilité qu'il exhibe sans gêne.

— Que faites-vous ici à une heure aussi matinale ?

Bien que son visage soit couvert de sueur, de la buée sort de sa bouche.

— J'avais besoin de me retrouver seule.

— Je vois… si ma présence vous ennuie…

— Non, je suis venue ici sans y penser. D'habitude, je me promène plutôt sur la lande.

Il est à présent tout près de moi, et je peux sentir l'odeur forte du cheval, exténué par sa course effrénée.

— Je peux vous ramener à l'orphelinat, si vous le souhaitez.

— Non, je préfère rentrer à pied, dis-je en reculant d'un pas. Je baisse les yeux, troublée par sa façon de me regarder, avec cet air si sérieux, si intense, comme s'il cherchait à deviner mes pensées.

— Vous ferais-je peur, Elizabeth ? dit-il en s'approchant encore.

Et sa façon de murmurer mon prénom…

— Non, pas du tout. Je ne m'attendais pas à vous voir galoper sur cette plage de si bonne heure. Et…

Je m'interromps tandis qu'il saisit ma main et la porte à ses lèvres.

— Vous n'avez rien à craindre de moi, Elizabeth, dit-il en plongeant son regard noir dans le mien. Jamais je ne vous ferai le moindre mal.

— Je n'en doute pas une seconde, Monsieur. Je baisse les yeux et retire doucement ma main, sentant comme une brûlure à l'endroit de son baiser.

— En ce cas, permettez-moi de cheminer avec vous quelque temps. Nous pourrons ainsi discuter des projets de l'orphelinat pour les fêtes de Noël. J'ai souvenir que cette période était la plus importante de l'année pour les enfants de Miss Pennycoat.

Cette allusion aux fêtes de Noël me ramène à mes préoccupations et je me rembrunis. Comment peut-il aborder aussi sereinement ce sujet alors qu'il connaît probablement les projets de son père pour l'orphelinat. Je garde le silence, sentant une colère sourde monter en moi.

— N'allez-vous rien me dire ? Vos projets sont-ils si secrets que vous ne puissiez rien me révéler ?

— Comment pouvez-vous être aussi cynique ! dis-je avec colère.

— Cynique ? Mais que voulez-vous dire ?

Sa voix se fait plus forte et plus grave et je le vois se raidir.

— Je ne peux pas croire que vous ignoriez la décision qu'a prise votre père concernant l'avenir de l'orphelinat !

— Pourtant j'en ignore tout !

— Eh bien, allez donc lui demander de vous l'expliquer ! J'imagine que vous la comprendrez aisément, quand il vous l'expliquera autour d'un petit déjeuner pantagruélique. Après tout, il ne faudrait pas que vos dons à l'orphelinat n'obèrent trop votre mode de vie !

Je sais que mes paroles sont injustes et exagérées, mais cela me soulage de les lui lancer en plein visage et de voir ses yeux s'arrondir sous la surprise. Les personnes de ce monde ne s'entendent pas assez dire leurs quatre vérités !

Alors que je m'attendais à une réaction méprisante, ou hautaine, Douglas s'approche de moi, plissant les yeux, le regard brillant. Une sauvagerie passe soudain comme un éclair dans le noir de ses pupilles et je me sens instinctivement en danger. Il passe brusquement son bras autour de ma taille et m'attire à lui sans un mot. Je plaque mes mains contre son torse dur, prête à le repousser de toutes mes forces. Je ne peux détacher mon regard du sien. Il me relâche aussi vite qu'il m'avait saisie, et remonte sans un mot sur son cheval avant de partir au galop.

Que s'est-il passé ? Tremblante, le souffle court, je replace quelques mèches de cheveux et reprends le chemin du retour d'un pas rapide.

Chapitre 13

Vendredi 15 octobre 1880

- Douglas -

J'ai failli perdre mon sang froid.

Raven trébuche et manque de me faire tomber. Il galope depuis trop longtemps. J'arrête brutalement ma monture et saute à terre. Je dois me calmer, calmer le feu qui brûle en moi dès que je la vois. Raven s'ébroue, tremblant de fatigue. Je viens poser mon front brûlant contre son encolure, et caresse longuement ses flancs.

Je revois les éclairs de défi dans les beaux yeux bleus d'Elizabeth, quand elle me reproche crânement ma vie d'homme riche. Si elle savait comme cela m'importe peu ! Elizabeth… Je pourrais murmurer ce nom pendant des heures…

L'espace d'un instant, j'ai voulu qu'elle soit mienne, j'ai voulu baiser ses lèvres rougies par la colère, ses joues roses de froid, j'ai voulu caresser son corps, la posséder entièrement, la prendre, comme on prend une fille dont on ne sait rien, avec passion, avec violence ! Mais pas elle, non, pas elle…

Il fallait que je parte, que je maîtrise la force de mon désir pour elle.

Marchand à côté de mon cheval, je reprends peu à peu mon calme. Le soleil se lève enfin sur la mer d'encre. Je repars vers le château, marchant près de mon cheval couvert d'écume.

Le palefrenier accourt vers nous dès qu'il nous voit au bout du chemin qui mène au château.

— Vous l'avez encore bien poussé ce matin, me reproche-t-il en me prenant les rênes des mains. Il faut faire plus attention, Monsieur, il n'est plus de la première jeunesse ce cheval !

Je hoche la tête et promets d'être plus attentif.

Je traverse le hall d'entrée, et me dirige droit vers la bibliothèque. Mon père est là, attablé à son bureau. Il lève les yeux et me sourit.

— Ah, mon fils ! Je vous attendais pour prendre le petit déjeuner. Quelle belle santé vous avez ! Mais allez vite vous réchauffer, je vous retrouve dans la salle à manger.

— Parlez-moi de vos projets pour l'orphelinat, Père. Est-il vrai que vous allez cesser votre soutien à Miss Pennycoat ?

Je le vois soudain baisser les épaules, comme sous le poids d'une charge trop lourde pour lui.

Il pousse un long soupir et relève la tête vers moi.

— Maître Potter vous a exposé hier notre situation et les difficultés que nous rencontrons pour honorer nos créances.

— Oui, mais cela justifie-t-il de cesser tout soutien à Miss Pennycoat ?

— Je pensais que vous aviez compris que nos dépenses devaient drastiquement être diminuées afin que notre famille ne connaisse pas la honte de ne pas honorer ses dettes.

— Mais vous financez cet orphelinat depuis presque trente ans ! Quelles sont donc ces dépenses qui vous obligent aujourd'hui à envisager de cesser votre soutien ?

— Nous escomptions une rentrée d'argent que nous n'obtiendrons pas, soupira mon père.

— Qu'à cela ne tienne ! Réduisons nos dépenses, autres que notre soutien à Miss Pennycoat.

— Ce n'est pas aussi simple. Nous avons fait de nombreux investissements ces cinq dernières années, en espérant avoir cet argent rapidement. Mais cela a débouché sur des pertes… conséquentes.

— Je vois, il s'agit des pertes d'argent en Bourse, dont m'a parlé Maître Potter.

Mon père a un geste de recul, visiblement gêné d'avouer ce mauvais investissement.

— Oui. Ton frère et moi nous sommes beaucoup intéressé aux mines de diamants d'Afrique du Sud, et nous pensions qu'elles seraient rapidement rentables. Mais à ce jour, la compagnie minière n'a toujours pas découvert de diamants en quantité suffisante, et ce placement a considérablement chuté sur la place de Londres.

— Vous aviez placé une grosse somme ?

Je n'ose lui révéler le montant, d'autant que ma décision avait été largement critiquée par Maître Potter qui nous avait mis en garde à plusieurs reprises, et proposé de varier nos placements. Que ne l'ai-je écouté à cette époque !

— Il est malheureusement trop tard pour vendre nos actions, qui ne valent presque plus rien aujourd'hui, dis-je désolé.

Mon père se lève lentement, en prenant appui sur son bureau. Je réalise alors qu'il a beaucoup vieilli et que la mort de mon frère a accéléré sa lassitude.

— Maître Potter a-t-il abordé avec vous le problème de la dot de Janice ? reprend-il d'une voix fatiguée.

— Non, mais qu'est-ce que la dot de Janice a à voir avec les dons que vous faites à l'orphelinat ?

— Rien, et tout à la fois… Quand Percy a épousé Janice, la dot était très élevée et devait nous mettre à l'abri pour longtemps. Même nos mauvais investissements auraient été comblés. La dot n'a toutefois pas été versée en totalité.

— Mais pourquoi donc ? Ils ont été mariés cinq ans, pourquoi un tel délai ?

— Une partie substantielle était conditionnée à la naissance d'un héritier mâle. Et comme cet enfant n'est jamais arrivé, et qu'après la mort de votre frère, il ne verra jamais le jour, nous ne toucherons pas cette somme d'argent. Et cela nous met dans une position très délicate vis-à-vis de nos créanciers, comme a dû vous l'exposer Potter.

Je m'assieds dans un des fauteuils près de la cheminée, les bras ballants.

— Et il n'y a aucun moyen de percevoir cet argent ? Après tout, une dot est une dot !

— Non, sauf à ce que Janice donne naissance à un garçon qui héritera du titre de Duc à ma mort, puis à celle de son père.

Je lève lentement les yeux vers lui, comprenant ce que ces paroles signifient.

— Donc, si je résume, Père, si je prends la suite de Percy, la situation financière sera telle que pour nous en sortir, mais il me faudrait pour cela épouser la veuve de mon frère, et lui faire un enfant ?

— Pas un enfant, Douglas… un fils, répond mon père en allumant un cigare.

— Vous n'aviez pas abordé cet aspect de votre succession Père, dis-je en me rejetant contre le dossier du fauteuil.

— Je ne l'avais pas envisagé avant que Janice ne le propose elle-même.

Evidemment… Pendant les obsèques, je l'avais surprise à me lancer des regards bien peu empreints de chagrin pour une veuve. Quelle chienne de fille ! Alors que le corps de mon frère est encore chaud, elle projette déjà de se vautrer dans le lit d'un autre, et pas n'importe lequel ! Le mien !

— Vous pourriez trouver pire comme contrainte, reprend mon père en soufflant des cercles avec la fumée de son cigare. Janice est une très belle femme.

— Et une belle garce…

Mon père hoche doucement la tête. Il sait de quoi je parle, il en a épousé une.

— Douglas, vous avez le temps de la réflexion. Quant à l'orphelinat, bien que je sois contraint de cesser tout soutien financier, je leur ai fourni de quoi se chauffer pour cet hiver. Rien ne presse pour eux. Ensuite, Sophia m'a assuré que les enfants pourraient sans aucun doute être transférés dans une institution dont elle se porte garante. Ils ne se retrouveront pas dans la rue, je te le garantis.

— Je ne porte aucun crédit à la parole de votre épouse, Père. Cet orphelinat a été créé en partie par ma mère, je ne le laisserai pas

détruire par les deux garces qui vivent sous ce toit.

Je me lève, et me dirige vers la porte.

— Ne m'attendez pas pour le petit déjeuner, Père, cette conversation m'a coupé l'appétit.

Sous le regard effaré de mon père, je sors à grands pas de la bibliothèque pour rejoindre ma chambre.

Je manque de bousculer Mordred qui se tenait près de la porte. Il baisse la tête mais j'ai le temps de voir une expression de satisfaction, presque de joie, sur son visage.

Montant l'escalier quatre à quatre, je sais qu'il me faudra quelques exercices physiques pour évacuer la colère qui m'étouffe. Il y a, près de l'orphelinat, de quoi m'occuper et m'aider à évacuer mon trop plein d'énergie. Bennett, j'en suis sûr, ne sera pas mécontent que je l'aide à débiter les troncs d'arbres qui sèchent depuis de longs mois en bordure de la forêt.

Tandis que je me lave et change de vêtements, j'entends quelques coups frappés contre ma porte.

— Je me permets d'apporter à Monsieur de quoi affronter cette journée, me lance Mordred en posant sur la table basse, un plateau généreusement garni.

— Merci mon cher Mordred. Finalement, je pense que je vais avoir grand-faim, dis-je avec un sourire.

Alors qu'il se dirige vers la porte, Mordred se retourne vers moi, et dit :

— Monsieur Douglas, nous sommes tous ici, très heureux, vraiment très heureux, de vous voir revenir.

La bouche pleine d'un délicieux scone bien chaud, je le regarde sortir, étonné.

Chapitre 14

Lundi 18 octobre 1880

- Sullivan -

À chaque fois que j'aperçois le joli minois d'Adélaïde, au loin ou dans la même pièce que moi, j'ai le cœur qui fait de drôles de choses. Une sorte de comportement particulier.

Jamais je n'ai ressenti cela ou quelque chose qui s'en rapproche. Même pas dans l'amour immense que j'ai pour mes parents et pour mes frères et sœurs.

Et aussi loin que remontent mes souvenirs, j'ai toujours senti ces étranges fourmillements dans ma poitrine, dès qu'Adélaïde entrait dans mon champ de vision.

Cinq ans. Nous avions cinq lorsque nous nous sommes rencontrés pour la première fois. Plus précisément, cinq ans moins un jour.

J'avais pu échapper à la vigilance de notre nurse, qui avait fort à faire avec les sept chenapans que nous étions, mes frères et sœurs et moi. Mère nous avait mis au monde avec une régularité étonnante, que Père expliquait en riant par les lointains aïeux helvétiques de sa femme. Nous sommes tous nés avec treize treize mois d'écart. Et moi je suis très exactement au centre de la meute.

J'étais parti droit devant moi, sans doute à la poursuite d'un papillon ou d'une coccinelle.

Je me souviens m'être soudain senti terrifié, réalisant que plus personne n'était autour de moi et que tous les arbres se ressemblaient affreusement.

Une voix chantante m'avait alors interpellé et je m'étais retourné.

— Bonjour ! Comment tu t'appelles ?

Un ange ! La petite fille de ma taille qui se tenait là, en face de moi, avait tout d'un ange. Et mon cœur avait alors adopté ce rythme qui est toujours le sien lorsque ma belle Adélaïde est non loin de moi.

— Eh bien, jeune garçon, que faites-vous là tout seul ?

Un grand jeune homme se tenait devant moi, ne lâchant pas la main de l'ange. Je ne bougeais plus, ne parlais pas.

— Seriez-vous muet en plus d'être perdu ?

— Je ne suis pas perdu. Je me promène !

— Oh ! Voyez-vous cela. Un explorateur précoce. Eh bien, je me présente, dit-il en me tendant la main qu'il avait de libre, Percy Nordbath. Et voici ma jeune sœur, Adélaïde. Elle aussi a un

tempérament d'explorateur, voilà pourquoi je l'accompagne.

Je regardai l'ange et répondit.

— Je suis Sullivan Darcy. Le fils de Lord Darcy.

— Mais vous êtes bien loin de chez vous, jeune homme !

— J'ai beaucoup marché !

— Voilà un explorateur vaillant bien que très jeune.

— Je ne suis pas jeune ! J'aurai cinq ans demain !

Ah non ! avait hurlé l'ange, c'est pas vrai ! Demain, c'est mon anniversaire à moi. C'est pas le tien !

Je l'avais regardée, ne sachant que répondre.

— Voyons, Addie, plusieurs personnes sont nées le même jour. Qui fêtent donc tous leur anniversaire à la même date.

Pour seule réponse, l'ange avait tapé du pied et s'était mise à bouder.

Ce jour-là, je n'avais plus entendu le son de sa voix.

Percy m'avait raccompagné chez nous après un passage rapide chez les Nordbath.

Mes parents m'avaient grondé et sévèrement puni. Mais la pauvre nurse avait été remerciée par ma faute, ce qui me fit connaître la notion de culpabilité.

À partir de ce jour, je n'eus de cesse de tenter, et parfois réussir, les évasions les plus audacieuses que je pouvais inventer.

De son côté, l'ange attendait patiemment dans son jardin, toujours assise au même endroit, patientant avec ses poupées.

Tout cela était bon-enfant. Et même si nous aimions croire que notre petit jeu échappait aux adultes, bien évidemment il n'en était rien.

Ainsi, alors que nous avions à peine dix ans, et sans même que nos familles se concertent, je partis un matin au lever du jour vers un pensionnat, sans en avoir été averti, et je ne revis plus Adélaïde. Lorsque je retrouvais ma famille pour les vacances, Adélaïde, elle, était avec sa mère dans l'extrême sud de l'Angleterre.

Les étés étaient pour moi longs et ennuyeux. Je battais la campagne, rôdant chaque jour aux abords des jardins du château des Nordbath. Mais en vain.

Cela a duré plusieurs années.

Père avait choisi un établissement à Edimbourg, estimant davantage ce qu'il appelait la richesse de l'enseignement écossais, en regard de la rigueur Anglaise.

Et puis, un jour, il y a de cela quelques mois, je revins définitivement chez nous, ayant terminé mes études dans l'internat que me retenait loin de notre domaine. C'était en juin.

J'occupais mon temps entre chevauchées sur la plage et dans les bois, et longues promenade dans la lande. Nos beaux paysages m'avaient terriblement manqué, éternellement retenu que j'étais dans l'immense ville d'Edimbourg, que nous pouvions parfois arpenter, en compagnie de surveillants de l'école.

Je pourrais enfin vivre les changements de saison de notre domaine et de ses environs. Mais pour l'heure, c'était l'été, et le bel ange devait être tout là-bas au sud, près de l'océan tout comme moi, mais tellement loin !

Alors, quelle ne fut pas ma surprise, lorsque je la croisai dans notre village, en compagnie de sa belle-sœur Janice. Presque sept années sans nous revoir et nous nous sommes reconnus aussitôt. Mon cœur l'a reconnue avant moi.

Faisant fi de toutes les convenances apprises pendant ces sept longues années, l'ange et moi nous sommes plantés l'un face à l'autre, n'osant parcourir les derniers pas qui nous séparaient.

— Janice, dit alors Addie, je vous présente mon explorateur !

— Pardon ?

— Oui, vous savez bien, nous avons tant parlé avec Père et Mère. Et aussi avec Percy. L'explorateur qui s'évadait pour venir me retrouver.

— Oh ! Comme c'est charmant ! Mais comme vous voilà devenu un vrai jeune homme, à présent. Quel âge avez-vous donc ?

— Janice ! Nous en avons parlé ! Vous savez bien ! Nous sommes nés le même jour.

De ce jour, il a fallu trouver une raison convenable de nous voir. L'orphelinat, qui avait toujours besoin de bras et de bonnes volontés, où Addie œuvrait chaque jour, se révéla être le lieu idéal pour nous offrir des moments partagés. Nous y étions à notre aise et il régnait là à nos yeux une sorte de liberté légère et rassurante. Et puis, de fait, nous étions chaperonnés de près !

Notre plus bel espoir est de pouvoir un jour concrétiser notre amour, tout d'abord par des fiançailles, puis par un mariage long et heureux.

Mais pour l'heure, Lord Nordbath ne nous facilite guère les choses...

Chapitre 15

Lundi 18 octobre 1880

- Emily Holbrooke -

— Allez ! Ouste ! Fichez-moi le camp d'ici !

— Eh bien, Emily, que vous arrive-t-il ?

Philomena est prête à éclater de rire en me voyant faire mouliner mon torchon au-dessus de ma tête.

— Qu'est-ce qui nous vaut ce spectacle ?

— Il y en a toujours une nuée, de ces gamins, prêts à fondre sur mes pâtisseries comme une envolée de moineaux sur un cerisier qui regorge de fruits.

— Que voulez-vous, vous cuisinez trop bien, ma chère Emily ! Essayez donc de rater vos plats et vous serez tranquille.

— Vous savez bien que pour tout l'or du monde je ne ferais jamais une chose pareille !

— Je le sais bien. Et eux aussi, ajoute-t-elle en se tournant vers la porte ouverte de la cuisine où trois bouilles hilares nous observent.

— Ou alors, dit-elle, devenez méchante avec eux.

— Oh, Philomena, mais vous êtes horrible !

Et cette fois-ci c'est elle qui reçoit mes coups de torchon. Bien évidemment, les gamins éclatent de rire et partent en courant pour aller raconter la scène au reste de la maisonnée.

— Nous voilà tranquilles pour quelques instants, Emily. Alors, dites-moi, où en sommes-nous de notre approvisionnement ?

— Je suis très optimiste !

— Oh ! C'est bien la première fois que je vous entends prononcer ce mot !

— Et il y a de quoi ! Ce jeune homme est un miracle à lui seul !

— Emily ! Que vous ai-je dit cent fois ? Pas de blasphème sous ce toit.

— Ce n'est pas un blasphème ! C'est un compliment.

— Racontez-moi plutôt.

— Ce jeune Monsieur Sullivan a eu une idée extraordinaire. Et en plus de cela, il gère l'organisation de la chose d'une main de maître. Sans oublier pour autant les préparatifs du bal d'Halloween ! Il a déjà dressé la liste des jeux pour ce soir-là, comme le *Snap Apple*[5] et tout le reste. Ça va être tellement drôle !

— Oui, c'est vrai qu'il est plein d'entrain. Et si adorable avec les enfants.

— Oh oui ! Il les connaît tous par leurs prénoms. Et il a toujours un mot gentil pour l'un ou l'autre.

— Et donc ?

— Alors voilà : son idée fonctionne au-delà de nos espérances. Figurez-vous qu'il a pu passer un accord avec pas moins de six châteaux des environs. Leurs cuisiniers mettent de côté tous les restes des repas de leurs maîtres qu'ils peuvent nous fournir, une fois qu'ils se sont servis eux-mêmes. Et trois fermiers donnent un peu de temps, avec leurs charrettes, pour ramasser tout cela et nous apporter ces victuailles. En échange, ils récoltent pour leurs animaux le foin de nos parcelles qui ne nous servent à rien.

— Et croyez-vous que cela va durer ?

— Monsieur Sullivan va y veiller, je peux vous l'assurer ! Nous n'aurons bientôt presque plus rien à acheter pour nourrir nos jeunes ventres toujours affamés ! Si ce n'est la farine pour le pain et autres produits que nous ne pouvons fabriquer.

— Formidable ! Et pour la conservation, tout va bien ?

— Alors là, Philomena, un grand applaudissement à notre nouveau pasteur ! Lui et sa passion de l'architecture, ça nous a sauvé la mise !

— Je ne vous le fais pas dire. Quand il est arrivé avec les vieux plans de notre orphelinat et les a étalés triomphant sur la table de la cuisine, j'ai cru un moment qu'il était tombé sur la tête !

— Oh oui ! Je m'en souviens ! Vous le regardiez avec une de ces têtes !

Et voilà qui nous fait encore rire, rien qu'à l'évocation de ce souvenir.

— Et vous étiez drôlement inquiète pour lui...

— Bien sûr ! Comme toute bonne chrétienne.

— Ben voyons ! Une bonne chrétienne dont je vois à l'instant rougir les joues !

— Emily, cessez donc de me taquiner ainsi.

— Madame a bon goût. C'est tout ce que je peux vous dire. Il y a pasteur et pasteur. Et celui-là, il a de plus en plus d'ouailles féminines à son office, pour le cas où vous ne l'auriez pas remarqué.

— Nous parlerons de tout cela plus tard, Emily.

— Votre heure sera la mienne !

— En tout cas, avoir retrouvé la trace de cette glacière sous le plancher de la resserre, c'était une aubaine ! Elle est immense, cette glacière.

— Ah ça, c'est le moins qu'on puisse dire ! Et avec l'hiver qui approche et promet d'être glacial, nous allons pouvoir faire le plein de glace. Nous ne manquons pas de lacs où aller briser la surface gelée. Nous n'aurons aucun problème de conservation des aliments, même si l'été s’avère torride.

Philomena prend mes mains pleines de farine entre les siennes, toujours si bien manucurées et sentant si bon.

— Emily, tout semble se présenter sous les meilleurs auspices. J'espère vraiment que cela va durer !

— Oh ! Ce serait bien le Diable si...

— Emily !

— Oh, flûte ! Pas de blasphème !

Je fais aussitôt plusieurs signes de croix énergiques pour chasser tout cela loin de nous.

— Je vous laisse à votre travail, Emily. Je dois délivrer Elizabeth pour qu'elle rejoigne Dottie auprès des plus jeunes qui font du tri dans leurs trouvailles de feuilles mortes et autres trésors. Elle est avec nos petites jeunes filles, qui sont plongées dans leurs travaux d'aiguilles.

— J'ai vu cela. Elles font un travail magnifique ! Toutes ces merveilles pourront se vendre à un bon prix sur le marché. J'adore leurs idées de décorations de Noël.

— Au fait ! Et pour les pâtisseries d'Halloween, quand avez-vous prévu de les préparer ?

— Nous sommes le dix-huit octobre, j'ai noté deux journées pudding la semaine prochaine. Nous en aurons un bon stock !

— Assez de farine ?

— Oh la, oui ! Le meunier nous en a offert quelques kilos, nous avons de quoi faire.

— Il faudra penser à lui faire cadeau de quelques gâteaux.

— Philomena ! Vous croyez vraiment que j'aurais oublié ?

Elle pose sa main devant sa bouche, mimant la contrition.

— Allez, ouste ! dis-je en lui assénant un dernier coup de torchon.

Notre “petite” Elizabeth est arrivée dans cette maison du bonheur en même temps que moi. Il y aura bientôt vingt-deux ans. J'avais vingt-trois ans et Philomena m'avait engagée en tant que femme à tout faire. Même s'il est vrai que depuis mes talents de cuisinière m'ont un peu cantonnée à cette tâche. Mais je ne le regrette pas ! J'en remporte des succès avec mon art d'accommoder les restes !

Je repense souvent au jour de mon arrivée ici. À peine avais-je posé ma maigre valise sur le carrelage inégal de l'entrée, que la cloche se faisait entendre. C'est avec mon chapeau d'une main et l'épingle de l'autre que j'avais accompagné Philomena jusqu'à la porte.

Le pasteur Hasting se tenait devant nous, un châle replié entre les mains, d'où sortaient les hurlements d'un bébé affamé. L'enfant avait été déposée dans le confessionnal le matin même et n'attendait plus que des bras attentionnés. Sur le châle était épinglée une courte lettre, fort bien écrite, indiquant le prénom d’Elizabeth, choisi sans doute par sa mère. Ses cris nous indiquaient déjà une constitution solide et un

caractère bien trempé. Ce qui ne fit que se confirmer par la suite !

Depuis ce jour, notre maison n'a jamais désempli. Et tous nos « enfants » ont su ensuite s'installer convenablement dans la vie. Et c'est là notre plus belle récompense.

Dès ce premier jour, j'ai tenu un cahier où je consigne tous les événements marquants de chaque journée. J'y conserve aussi les petits mots, lettres et autres objets en rapport avec nos petits résidents. Vingt-deux années, vingt-deux cahiers. Lourds et épais comme notre ciel les jours de gros temps.

Je n'en ai jamais parlé à personne, mais je les consulte parfois et je vois alors arriver, grandir et partir tous nos bambins. J'y vais à chaque fois de ma petite larme, toute seule, dans ma chambre qui a pris vie au fil des années.

Moi qui voulais changer la tapisserie, plus que vieillissante, je n'ai pas eu à le faire. Mes cloisons se sont couvertes peu à peu de tous les dessins et toutes les créations de nos enfants. C'est à peine si l'on devine encore les murs derrière tout cet amoncellement.

Mes cahiers, eux, sont soigneusement rangés dans une petite mansarde « secrète » que j'ai découverte dans mes premiers mois ici. C'est en épinglant un bouquet de feuilles mortes que j'avais perçu un vide derrière une cloison. J'avais bien vite découvert une ouverture, qui reste encore aujourd'hui masquée par tous mes souvenirs hétéroclites.

Là-dedans, j'entrepose ma deuxième vie, cachée aux yeux de tous : mes cahiers, de vieilles boîtes contenant des souvenirs, tous ces trésors posés sur des étagères habillées de chutes de tissus. Lorsque je sentirai ma fin approcher, je lèguerai tout cela à notre douce Elizabeth. Philomena et moi sommes persuadées qu'elle reprendra le flambeau, après notre départ.

La pauvre enfant ! Elle nous a quittés pour aller travailler si loin d'ici. À Londres ! Nous avons reçu plusieurs lettres enjouées où elle nous décrivait son travail, la famille où elle s'occupait des plus jeunes enfants, ses visites de la capitale. Tout semblait aller tellement bien.

Et puis, un jour, le fils aîné de la famille est rentré dans sa chambre en pleine nuit, pris de boisson, et a voulu l'agresser, retroussant sa chemise de nuit pour parvenir à ses fins. Heureusement qu'elle a de l'énergie, notre petite Elizabeth, elle a pu le repousser assez longtemps pour que le majordome de la famille ait le temps d'intervenir, alerté par ses cris.

Son honneur a été sauf, mais elle-même et le pauvre majordome ont été congédiés sur le champ. Ils sont certes partis avec en poche d'excellentes lettres de recommandation et l'équivalent de trois années de gages en monnaie sonnante et trébuchante, afin de garantir leur

silence.

Malgré tout, il leur avait bien été précisé que si leurs langues se déliaient un peu trop, ils seraient accusés de vol et de falsification de lettres.

Le majordome a vite retrouvé du travail et Elizabeth est venue nous rejoindre. Nous avons eu bien du mal à lui faire avouer la raison de son retour. Elle craignait tellement des représailles de la part de la famille de cet affreux personnage.

Ici, parmi tous ces bambins hurleurs, elle est heureuse. Et c'est le principal.

— Nanny Emy !

— Oh mon Dieu, Wendie ! Mais en quoi es-tu donc déguisée ?

— Tu vois pas ? En arbre, bien sûr ! C'est Nanny Lizzie qui a fait ça. Elle a cousu des feuilles partout partout. Si je vais dans la forêt, on va pas me retrouver !

— Ça c'est sûr et certain. Et pourquoi es-tu habillée ainsi ?

— C'est pour préparer le soir d'Halloween. Nanny Lizzie a dit qu'on fait des essayements.

— Ce ne serait pas plutôt des essayages ?

— Oui, c'est ça. C'est beau, hein ?

— Magnifique !

— Mais tu le dis à personne, hein ?

— Motus et bouche cousue, dis-je en faisant mine de coudre mes lèvres.

— Ça fait pas mal ? demande-t-elle en grimaçant.

— Quoi donc ?

— De coudre ta bouche.

— Oh ! Mais ce n’est pas en vrai ! C’est juste pour faire semblant et dire que je n’en parlerai pas.

— Oh ! Alors ça va.

Wendie grimpe alors sur la chaise près de moi et hisse sa bouche jusqu'à mon oreille en mettant sa main en forme de conque.

— *C'est un secret, une surprise pour les invités*... dit-elle tout bas.

Puis elle me serre le cou de ses petits bras potelés et sort de la cuisine en filant à la vitesse de l'éclair.

C'est bien la première fois qu'un arbre me fait un câlin !

Chapitre 16

Lundi 18 octobre 1880

- Sullivan -

— Mère ?

— Oui, mon fils. Je vous écoute.

— Avez-vous reçu des réponses de vos amies à propos du bal du trente et un octobre ?

— Tout à fait ! Elles seront toutes là et ravies de venir visiter cet orphelinat la veille. Et je vous garantis qu'elles seront prêtes à donner chaque année une jolie petite somme à cet établissement. Je pense même que l'esprit de compétition les anime. Ce sera à celle qui accorde le plus de largesses.

— Que le ciel vous entende, Mère !

— Il m'entendra, mon fils, je vous le promets !

Et la voilà qui éclate de rire. Ceci dit, il est vrai que ce que Mère veut...

— Dans ce cas, je vais annoncer la bonne nouvelle à Miss Pennycoat.

— Faites donc, mon fils, faites donc.

J'enfile mon manteau le plus chaud, car la lande commence à être parcourue d'un vent atrocement froid.

— Dites-moi, Sullivan, cette jeune demoiselle, Adélaïde, sera présente aujourd'hui ?

— Oh oui ! Un nouveau nourrisson est arrivé et elle adore le dorloter et lui chanter des berceuses.

— Dans ce cas... Mais elle a bien conscience que ce ne sont pas là ses bébés ?

— Bien sûr, Mère. Et les siens, et elle les dorlotera encore plus !

— Oh ! Vous avez donc parlé de cela aussi ?

Mince ! Ma mère est redoutable, elle a encore réussi à me faire dire à quel point je pense à Adélaïde. Je me sens rougir jusqu'au bout des oreilles.

— Allez, sauvez-vous, jeune homme. Je vous ai suffisamment taquiné. Allez donc finir les préparatifs de ce bal des... rappelez-moi, comment l'avez-vous appelé exactement ?

— Le bal des petits monstres.

— Oui ! C'est cela, le bal des petits monstres. Je trouve ce nom adorable et tellement drôle !

— Et surtout, précisez bien à vos amies qu'elles devront

impérativement avoir peur de nos monstres.

— Ne craignez rien. Nous serons terrifiées, absolument terrifiées !

Je dépose un énorme baiser sonore sur la joue de Mère, comme lorsque j'étais moi aussi un jeune monstre.

Je quitte notre beau manoir en passant par les sous-bois.

Dans les landes que je traverse à cheval, le vent me cingle le visage et je ne résiste pas à un crochet par la plage, où mon cheval adore aller s'épuiser dans les vagues qui nous flagellent. La couleur de l'eau y est magnifique, peut-être encore plus à cette saison, où le vert des vagues rivalise avec le noir couleur ardoise du ciel.

J'aperçois au loin un cavalier qui quitte la plage. Lui aussi doit aimer venir galoper ici en toute solitude, avec l'océan pour seul compagnon. Pour aimer cela il faut être natif d'ici et aimer la rudesse du climat. Il porte un long manteau noir. J'essaierai de connaître son identité, je ne l'ai jamais vu auparavant...

Lorsque j'arrive à l'orphelinat, je dois avouer que je suis trempé. Miss Pennycoat va me sermonner, c'est certain.

Lorsqu'elle me voit arriver elle se précipite vers moi, une immense serviette de bain dans les mains.

— Je m'en doutais ! Séchez-vous donc jeune inconscient ! Je vais aller mettre votre cheval à l'abri et Bennett, notre homme à tout faire, va le bouchonner[6]. Entre l'écume des vagues et celle de sa bouche, on ne s'y retrouve plus.

— Je vous remercie, Miss Pennycoat.

— Une tenue de rechange vous attend dans l'arrière cuisine. Mettez vos vêtements devant la cheminée. Ils seront secs pour votre départ. Vous êtes bien le seul à aller galoper sur la plage à l'approche de novembre !

— Détrompez-vous ! J'y ai aperçu un homme, qui en partait. Il portait un long manteau noir et son cheval était noir lui aussi. Un pur sang magnifique !

— Oh ! C'était Douglas, le fils du Duc de Nordbath ! Je le connais bien. Plus âgé que vous mais tout aussi inconscient.

— Le frère d'Adélaïde ?

— Rien de moins, jeune homme !

Ça alors. Adélaïde est si douce et d'un tempérament toujours égal. Son frère est donc bien différent. Mais... à bien y réfléchir, ma douce Addie ne manque pas de fougue et se montre pétillante en toutes occasions.

J'aimerais vraiment pouvoir rencontrer son frère… Sera-t-il aussi sympathique et bienveillant que Percy?

Je me change au plus vite et vais rejoindre les « petits monstres » qui travaillent aux préparatifs du bal.

Les plus jeunes se précipitent vers moi pour m'accueillir en me montrant les dents pour s'entraîner à faire peur aux futurs invités. Je me cache derrière mes bras repliés devant mon visage.

— Non ! Je ne veux pas être mangé ! Laissez-moi tranquille !

— Filez de là, bande de garnements, leur crie Emily. Monsieur Sullivan a du travail.

Elizabeth est occupée à essayer de retirer à Wendie son déguisement d'arbre, qu'elle ne veut pas quitter.

— Je veux dormir avec mes feuilles ce soir !

— Wendie, ce n'est pas possible, tu vas les abîmer.

— Les arbres, ils dorment avec leurs feuilles !

— Alors là, détrompe-toi ! lui dis-je aussitôt.

Elle se tourne vers moi.

— C'est pas vrai !

— Bien sûr que si. Les arbres déposent leurs feuilles à leur pied chaque soir et les remettent le lendemain au lever du soleil. Et chaque jour ils en oublient quelques-unes.

Wendie est venue vers moi et m'écoute attentivement.

— Je vais te dire un secret. Ils n'ont pas une très bonne vue, ajouté-je à voix basse.

— Oh !

— Et c'est ainsi qu'ils se dépouillent peu à peu, ne retrouvant pas toutes leurs feuilles chaque matin et les perdant toutes de vue au moment de l'automne. Car la lumière est alors moins forte et ils ne voient plus clair du tout.

— Oh ! C'est triste.

— Pas du tout ! Puisqu'au printemps il leur repousse de magnifiques feuilles bien vertes.

Elle me sourit, puis va vers Elizabeth.

— Je suis d'accord Nanny Lizzie, dit-elle en levant les bras pour qu'elle lui retire son déguisement. Si je veux être un vrai arbre, je dois retirer mes feuilles.

Elizabeth me sourit et s'occupe de Wendie.

Mes yeux sont alors couverts de deux mains que je reconnais aussitôt. Adélaïde se tient derrière moi et me masque la vue.

— On ne vous a jamais dit, jeune Baron, que le mensonge n'est pas une belle chose ?

Je retire les deux mains et les couvre de baisers. Adélaïde se poste alors devant moi.

— Il y a mensonge et mensonge, jeune fille.

— Certes. Mais quels sont donc ces horribles vêtements trop grands que vous portez là ?

Puis elle met un doigt sur ma bouche.

— Je sais ! Vous avez encore fait un galop sur la plage !

— Oui ! Et j'y ai vu votre frère !

— Oh ! Vous avez fait sa connaissance ?

— Non, il partait au loin alors que j'arrivais.

— Dans ce cas, je trouverai une occasion de vous le présenter. Mais je vous préviens : il est très impressionnant.

— De loin, sur son cheval, il l'était déjà.

— Alors, demain je me fais fort de lui demander de m'accompagner ici, sous un prétexte quelconque. Une visite de courtoisie à Miss Pennycoat par exemple. De toute façon, il ne sait rien me refuser.

— Qui parviendrait à vous refuser quoi que ce soit, Addie ?

— Arrêtez donc vos flatteries, jeune homme ! Ainsi, vous pourrez faire connaissance. Et puis... si le contact est bon entre vous, peut-être pourra-t-il nous aider à vous faire voir sous un autre jour auprès de Père...

— Oh ! Mais ce serait formidable, Addie !

Bennett arrive alors et dépose bruyamment près de moi la caisse contenant le résultat de tout mon travail jusqu'à présent. Je n'ai d'autre choix que de m'y mettre...

— Votre destrier, monsieur Sullivan, vous fait dire qu'à l'avenir il aimerait être un peu moins malmené. Il n'est plus de la première jeunesse.

Et il repart.

Addie et moi nous regardons et pouffons dès que Bennett s'est éloigné.

— Il a toujours eu l'art de dire les choses sans détour, fait remarquer Addie.

— On peut dire ça !

— Au fait, Addie, j'ai une excellente nouvelle. Mère a su convaincre toutes ses amies ou presque de venir au bal et de faire un don à l'orphelinat.

— Oh ! Mais c'est formidable !

— M'autorisez-vous à aller annoncer la nouvelle à Miss Pennycoat ?

— Absolument. Je dois me mettre au travail, sinon Bennett va me consigner au coin.

Je la regarde partir. Mon Dieu, comme elle est belle et tellement joyeuse et adorable !

Mon regard croise alors celui d'Elizabeth, qui me fait un petit signe complice de la tête. Elle sait tout l'amour que j'ai pour Adélaïde.

La soirée Halloween doit se tenir dans la salle de bal de notre château. J'ai donc préparé des plans pour définir les différentes zones.

Il y aura certes le bal en lui-même. Mais aussi une estrade pour les petites saynètes que vont nous jouer les enfants les plus âgés avec la participation des plus jeunes.

Une autre zone pour les jeux qui vont se dérouler toute la soirée. Je la prévois assez grande car il y aura aussi une course en sacs !

Et puis un endroit où chacun pourra s'asseoir et déguster les gâteaux et autres douceurs préparés par Emily et les cuisinières de différents domaines. Car oui, il y aura en plus du reste un concours du meilleur gâteau à la citrouille !

Je dois finir de tout organiser, en dressant la liste des participants à chaque activité et la durée de chacune d'elles, avec les heures de début et de fin. Le but étant que tout le monde puisse se réunir pour notre super final : « La chorale des petits monstres d'Halloween ».

Pour cette dernière partie, les répétitions vont bon train. Ce sont Miss Pennycoat et le révérend Grimes qui s'en occupent.

Et d'ailleurs, notre pasteur vient d'arriver.

Ah ah, Miss Pennycoat remet ses cheveux en place devant un miroir et lisse les plis de sa robe. Addie a donc raison, il se trame quelque chose entre eux, dirait-on.

Addie est de retour et regarde mes papiers étalés sur l'immense table du réfectoire.

— Sullivan ! Mais c'est extraordinaire ! Vous avez tout prévu !

— Oui, sauf une chose.

— Laquelle ?

— Et bien, l'imprévu, bien sûr.

Elle me regarde en m'adressant une grimace, puis me sourit, les bras encombrés du nourrisson qu'elle ne lâchera qu'à son départ.

— Et ce petit bonhomme, il ne peut pas dormir dans son lit ?

— Il chouinait...

— Oh ! Voyez-vous cela ! dis-je en me moquant. Et plus tard, vous ferez de même avec vos propres enfants ?

Addie me regarde et rougit jusqu'au bout des oreilles. Elle s'éloigne alors dans un « C'est l'heure de son biberon », sans oser me regarder.

Il faudra que j'essaie d'être plus adroit à l'avenir.

Chapitre 17

Lundi 25 octobre 1880

- Adélaïde Nordbath -

Je crois avoir enfin compris pourquoi Père bat froid Sullivan Darcy, celui que j'aimerais enfin que l'on appelle mon prétendant !

Père connaît tout à fait les sentiments qui nous lient Sullivan et moi. Et cela fait longtemps qu'il aurait essayé d'en savoir plus sur la famille Darcy, s'il n'avait pas les difficultés financières qui sont les siennes aujourd'hui.

Il sait que monsieur Darcy père est baron et que son titre remonte à très longtemps. Il ne s'agit pas d'un baronnet qui n'aurait rien à nous apporter, comme il le disait dernièrement à propos de Sullivan. Certes, il n'est pas des plus argentés, mais son titre honorerait tout à fait celle qu'il épouserait.

En revanche, en l'état actuel de nos finances, je ne pourrais présenter une dot suffisante pour pouvoir convoler avec Sullivan.

Père préfère ainsi laisser entendre qu'il n'estime pas la famille Darcy digne de notre rang, plutôt qu'admettre qu'il ne peut fournir une dot suffisante à sa fille.

Il n'encouragera jamais Sullivan à envoyer son père venir lui demander ma main. Pour l'heure, il n'est reçu chez nous que parce qu'il est l'héritier d'un titre et qu'aucun noble ne saurait fermer sa porte à un autre.

Quant à Mère, elle ne s'intéresse nullement à tout cela. Je sais qu'elle nous a entendus parler, Père et moi, mais elle n'est jamais venue participer à nos échanges. Je crois qu'elle se moque complètement de ce qu'il va advenir de moi, sa propre fille.

— Mère ?

— Oui, ma fille ?

J'ai osé rendre visite à ma mère dans sa chambre, pour parler un peu avec elle.

— Vous savez sans doute que j'ai eu l'occasion de rencontrer l'héritier des Darcy ?

— Oh oui ! Et je trouve cette rencontre tout à fait charmante !

— Charmante ? Vraiment ?

— Oui ! Cela me fait penser à ces romans d'amour que j'adore. Ces belles histoires où l'héroïne doit se battre pour parvenir à décrocher

un petit bout de bonheur. Avez-vous le livre de ce Currer Bell[7] **?** Je vous le recommande vivement. L'histoire en est absolument incroyable.

J'en reste sans voix. Je suis venue lui parler de Sullivan et de notre envie de faire des projets. Et elle me lance ses lectures au visage. Et en plus, où a-t-elle pu voir du charmant dans *Jane Eyre* **?**

— Mère ! Puis-je vous parler de Sullivan ?

— Mais bien sûr ! Il est tellement charmant.

Je réfrène mon envie de devenir agressive, comme cela m'est souvent arrivé avec cette femme, qui aurait dû être ma mère et n'a été qu'une sorte de jolie potiche, souvent absente, et incapable de s'intéresser à autre chose qu'à son reflet dans le miroir

— Puis-je espérer, Mère, que vous m'aidiez à mettre en avant les qualités de Sullivan et faire accepter à Père une rencontre autre que les condoléances qui ont eu lieu hier ?

— Mais bien évidemment, ma fille. Je lui dirai qu'il est charmant et si bien élevé.

— Mère ! Je crois que Père attend de mon futur époux qu'il puisse avant toute chose m'assurer un avenir serein où je ne manquerai de rien. Le mot « charmant » est, je pense, à bannir de votre panégyrique à propos de l'héritier des Darcy.

— Oh ! Comme vous avez raison, ma fille. Je vais y penser.

Et la voilà qui se replonge dans sa lecture.

— Mère ?

— Oui, mon enfant ?

— À quel moment pensez-vous en parler avec Père ?

— Eh bien... dès que possible. À mon retour de Weston, peut-être.

— Vous allez repartir ? Aussi tôt ?

— Je sens déjà mes forces me quitter, mon enfant. Rester trop longtemps ici ne me réussit guère.

— Mais... vous êtes arrivée il y a à peine deux semaines, pour les obsèques de Percy.

— Que voulez-vous, on ne commande pas à sa constitution, ma fille. Vous le comprendrez plus tard.

— Et donc, pour Sullivan ?

— Nous verrons à mon retour. Vous avez toute la vie devant vous, non ?

Je sors avant de me mettre en colère.

Mère a toujours endossé avec moi une attitude de femme frivole et de peu d'intelligence. Cela lui permet de ne prendre aucune décision de mère. Mais je sais bien, moi, qu'elle est bien plus intelligente que cela et surtout capable de défendre ses intérêts comme une tigresse.

Et puis, à quelque chose malheur est bon. Si Mère avait essayé de

défendre ma cause, cela aurait pu produire plus de dommages qu'autre chose… Pour autant, je suis vraiment en colère ! Je file vers ma chambre pour y prendre mon manteau le plus chaud et j'irai me promener dans notre parc pour me calmer un peu.

— Comment ai-je pu un seul instant m'imaginer qu'elle me viendrait en aide ? Cette femme est d'un égoïsme que je ne comprendrai jamais !

Et je donne au passage une claque à ce vieux hibou empaillé qui m'a toujours effrayée lorsque j'étais enfant et que je trouve si laid.

Flûte ! Je lui en ai décroché la tête, qui roule dans le couloir comme une boule de cricket.

— Eh bien, ma jeune sœur ! Quelle énergie ! À la place de qui ce pauvre Gersie a-t-il reçu cette claque magistrale ?

— Doug ! Tu es là depuis longtemps ?

— Suffisamment pour t'avoir entendue pester et avoir assisté à la chute de cette ancestrale boule de plumes.

Je regarde le hibou sans tête et je ne peux m'empêcher d'éclater de rire. Rire où Doug ne me rejoint qu'avec un sourire protecteur. De ceux que l'on fait aux jeunes enfants pour acquiescer face à leur jeunesse insouciante.

— Je ne savais pas qu'il s'appelait Gersie, dis-je en reprenant mon souffle.

— C'est moi qui l'appelais ainsi lorsque j'étais enfant. Cela me permettait d'en avoir moins peur quand j'allais soulager ma vessie en pleine nuit ! Les rares fois où j'étais présent dans cette maison.

— Oh ! Toi aussi, tu en avais peur ?

— Il me terrifiait, veux-tu dire !

— Et maintenant, on fait quoi ?

— Nous ramassons l'objet du délit et remettons sa tête en place.

— Oh non ! La femme de ménage pourrait être accusée à tort de sa… décapitation.

Et nous voilà partis à rire.

— Allez, nous ramassons tout, la tête et le reste, et nous allons nous en débarrasser dans les bois. Après tout, il n'aurait jamais dû les quitter.

Nous nous mettons au travail et constatons alors que cela crée un sacré vide.

— Je vais y mettre la lampe à pétrole de ma chambre, dit Doug.

— Bonne idée !

Je regarde les restes de l'animal.

— Pourquoi, grands dieux, n'ai-je pas fait cela plus tôt ?

Et nous filons dehors comme deux malandrins, pour aller y perdre la preuve de notre forfait.

— Alors, jeune fille ? Contre qui pestais-tu ainsi ?

— À ton avis ?

— Et à quel sujet, cette fois ?

— Un grand nombre ! Pour commencer, elle repart dans quelques jours vers son Weston chéri. On dirait qu'elle parle de son amant quand elle cite Weston.

— Addie ! Te voilà bien dégourdie !

— Eh bien quoi, j'ai dix-sept ans, non ? Et puis, il ne faut pas prendre les jeunes filles d'aujourd'hui pour des ahuries qui ne sont au courant de rien, mon cher frère. Ton absence d'Angleterre durant ces années t'a fait rater beaucoup de choses, dirait-on ! Notre société a évolué, tu sais…

Je lui lance la tête de Gersie, qu'il regarde rouler à ses pieds, puis se décide à la rejeter d'un grand coup. Cela se termine en un nuage de plumes…

— Pauvre Gersie. Paix à son âme, conclut Doug.

Je sais bien que ce n'était qu'un objet parmi d'autres. Mais ce Gersie rappelle sans aucun doute à Doug son étrange enfance. Jamais le bienvenu parmi les siens, rarement là, il a vécu son enfance ailleurs et avec d'autres. Et d'ailleurs, nous ne savons pas grand-chose de cette période de sa vie.

Je m'assois sur une souche d'arbre.

— Et donc, quelles sont les autres raisons de ton courroux ?

— Je lui ai demandé son aide, pour intercéder auprès de Père en faveur de Sullivan. Et, comme à l'ordinaire, elle a fait sa gourde qui ne comprend rien et doit vite repartir à cause de sa santé. Tout est bon pour échapper à son rôle de mère !

— Je te comprends. Peut-être pourrais-je, moi, parler de Sullivan avec Père ?

— Oh ! Tu ferais cela ?

— Si tu me le demandes, je le ferai. J'ai beaucoup apprécié mes échanges avec le jeune Darcy. Je le trouve, comment dire…

— Ah ! Ne me dis pas que tu le trouves charmant !

— Oh ! Il ne faut pas ?

— Si tu le traites de "charmant", je… je… je trouve un nouveau Gersie pour remplacer l'autre !

— Fichtre ! Voilà une vraie menace, qui mérite réflexion ! Mais, plus sérieusement, Addie, je vais parler à Père de ce jeune Sullivan. Après tout, des fiançailles longues sont toujours envisageables, le temps que nous trouvions une solution pour que Père puisse t'accorder une dot acceptable.

— Ce serait un pis aller, effectivement.

— Oh ! Mademoiselle est pressée, dirait-on ?

— Je suis amoureuse. Est-ce que cela répond à ta question ?

— Certes.

Doug me regarde.

— Je me suis laissé dire que la vente de l'orphelinat et des terres adjacentes suffirait à permettre à Père de repartir sur de bonnes bases pour son activité.

— Tu en es sûr ?

— Eh bien, figure-toi que les plans officiels montrent que dans ces terres est incluse une partie du littoral. Et de nos jours, un accès direct à la mer, cela vaut de l'or.

— Oh ! Et Père est au courant ?

— Je n'ai pas l'impression. Je voulais justement lui en parler avec l'aide du révérend Grimes.

— Qu'est-ce que le pasteur vient faire dans tout ça ?

— C'est un fouineur, qui aime retracer l'Histoire de la région. Et dans le grenier du presbytère, il a retrouvé des archives incroyables. Tous les actes de ventes, achats, successions, cessions, sur les siècles passés, sont stockés là. Cela se faisait beaucoup à l'époque. Et il semble bien que l'étendue des terres de notre domaine ne soient pas "tout à fait" celle que l'on croit, ma chère sœur. Et à notre avantage, bien sûr…

— Oh ! Mais ce serait formidable !

Mais je me rembrunis aussitôt.

— Si l'orphelinat est vendu, qu'est-ce qui nous garantit que Miss Pennycoat pourra y poursuivre son œuvre ?

— Nous choisirons l'acheteur et mettrons dans le contrat de vente une clause à ce sujet.

— Eh bien, tu as déjà réfléchi à tout ! Tu y tiens tant que ça, à cet orphelinat ?

— D'une certaine façon, oui.

Je plante alors mon index dans son sternum.

— Eh oui ! Si l'orphelinat disparaît, une certaine jeune femme fera de même…

Incroyable ! J'ai réussi à faire rougir mon Doug !

Je bondis sur mes jambes et me plante devant lui.

— Pour quand cette rencontre ?

— Cet après-midi.

— Formidable ! Donc, je résume : pasteur, archives, bonne nouvelle, et pour conclure, Sullivan !

— Eh bien, avec toi, les choses sont rondement menées ! Serais-tu une future femme d'affaires ?

— Oh Doug ! Ça n'existe pas !

— Tu serais la première, conclut-il avec un clin d'œil.

Cet après-midi j'irai donc à l'orphelinat sans Doug. J'y vais chaque

jour en ce moment, pour finir les préparatifs du bal, auquel je ne peux malheureusement pas assister. Mais ce n'est pas grave.

Cet après-midi, je parlerai de tout cela avec Sullivan.

Si seulement nous pouvions avoir sous le sapin ce beau cadeau pour Noël : une rencontre de nos deux pères !

Chapitre 18

Vendredi 29 octobre 1880

- Emily -

Avec tous nos bras réunis, nous avons drôlement bien travaillé ! Debout dans mes quartiers, ma chère cuisine, je suis face à notre lourde table de chêne. Il y a là pas moins de deux douzaines de gâteaux de toutes sortes, du pudding à la tarte aux pommes en passant des scones comme les faisait ma grand-tante irlandaise. La tourte à la citrouille avec mes ingrédients secrets, je la confectionnerai au dernier moment. Et cette année, j'ai décidé qu'Elizabeth assistera à ma préparation, afin de lui transmettre ce petit bout de moi. Je sais bien que je ne vaux pas bien cher, mais ça au moins, c'est un moyen sûr de faire plaisir à ceux qu'on aime.

— Emily ! Quel amoncellement merveilleux ! Nous allons devoir veiller sur ces trésors si nous ne voulons pas y retrouver les traces de toute une foule de petits doigts plantés dedans.

— N'ayez crainte, Philomena. Monsieur Sullivan va repartir ce soir avec tout cela. Lady Darcy attend les victuailles pour pouvoir les disposer chez elle.

— Oui, la jeune Adélaïde m'en a parlé. Et vous savez quoi ? Lady Darcy tient à tout mettre en place elle-même. Je la sens très impliquée dans l'avenir de notre orphelinat, même si je ne l'ai pas rencontrée. C'est comme si depuis que son fils lui a parlé de ce bal, elle avait soudain pris conscience du fait que tout n'est pas tout rose dans ce bas monde.

— C'est une bonne chose, non ? me dit Philomena.

— Oui. Plus nous aurons de soutiens, mieux ce sera.

— Eh bien, on dirait que Lady Darcy tient à rallier à elle toutes ses amies. Cela peut représenter une manne que nous ne devons pas louper.

— En attendant, je vais tout de même préparer le repas de ce midi. Tous nos petits ventres ne vont pas tarder à crier famine.

— Monsieur Sullivan aura-t-il assez de monde pour l'aider ? me demande Philomena.

— Oh oui ! Il y aura Bennett pour commencer, et puis un fermier avec sa charrette. Le vieux Mac Gregor. Et enfin, Monsieur Douglas.

— Il est chez nous bien souvent en ce moment. Cela me fait plaisir de le voir ainsi de retour.

— Ceci dit, au risque de vous décevoir, ce n'est pas uniquement

pour vous qu'il vient chaque jour.

— Je sais bien, Emily. Et Elizabeth est loin d'être indifférente aux attentions de mon petit Douglas.

— « Petit Douglas » ! Philomena, cessez donc de l'appeler ainsi !

— Que voulez-vous, ce petit bonhomme qui venait ici se réfugier dans nos jupons, il n'a jamais quitté ma mémoire.

— Et maintenant, c'est le sillage d'Elizabeth qu'il ne quitte plus ! Et moi, je ferais bien de ne pas quitter des yeux mes casseroles. Je ne vous chasse pas, Philomena, mais nous avons toutes du travail.

— C'est vrai. À plus tard, Emily.

Ah la la, cette Philomena ! Toujours à se faire du souci pour les uns et les autres, sans se préoccuper d'elle-même. Je dois la surveiller et c'est moi qui la pousse à consulter notre vieux médecin dès qu'elle est malade. L'hiver dernier elle a attrapé une grippe et n'a consulté le médecin que parce que je l'y ai poussée. Elle est restée plusieurs jours dans un état très préoccupant. Le médecin venait la voir deux fois par jour. Et lorsqu'elle fut enfin tirée d'affaire, je ne me suis pas retenue !

— Mais enfin, Philomena ! Pourquoi avoir autant tardé ?

— Je devais m'occuper des enfants, Emily.

— Et si vous mourez, qui va s'en occuper, des enfants ?

Elle n'avait su que répondre et j'avais profité de son silence pour poursuivre.

— Et moi ! Vous avez pensé à moi ! Qu'est-ce que je deviendrais sans vous ?

Ce jour-là, j'avoue que je n'avais pas pu retenir mes larmes. Philomena n'est pas pour moi que celle qui m'a embauchée il y a plus de vingt ans, ou celle qui dirige cet orphelinat. Elle est devenue une amie, peut-être la seule. Avec qui nous nous comprenons à demi-mots. Même si depuis ces larmes, ni elle ni moi n'avons jamais exprimé ce que nous éprouvons l'une pour l'autre.

Mais elle n'est pas la seule à se faire du souci pour nos garnements.

Je pense surtout à Elizabeth. Elle que nous avons cru un temps installée dans sa vie londonienne et pour qui nous nous sommes de nouveau fait bien du souci. Puis elle a trouvé sa place parmi nous, passée de l'autre côté, prenant soin aujourd'hui de nos plus jeunes.

Mais de nouveau, je suis soucieuse quand je la regarde. À chaque fois qu'elle sourit avec cette intensité incroyable à Douglas Nordbath, j'en ai un pincement au cœur. Ils semblent si épris l'un de l'autre.

Que peut bien espérer Elizabeth de l'avenir, face à ce jeune homme. Il est l'héritier des Nordbath ! Qui est-elle face à cette famille ? Rien, absolument rien. J'espère juste que Douglas ne va pas se jouer d'elle. Les hommes sont si faibles face à leurs sensations… Il a beau être un valeureux soldat, qui est-il pour résister aux envies animales des

hommes ?

J'ai tenté d'en parler avec Philomena, mais elle a préféré se voiler la face, en arguant que « son petit Douglas » est un gentil garçon et ne ferait jamais de mal à personne.

— Ma chère, votre « gentil petit Douglas » est maintenant un homme. Et un homme reste un homme, avant toute chose !

Et elle m'avait répondu ce que je ne voulais pas entendre : « Pas mon Douglas. »

Alors moi, je les garde à l'œil, ces deux-là ! Même si mon amie se moque de moi en me traitant de chaperon.

Ah ! J'entends Douglas, Adélaïde et Sullivan qui viennent d'arriver en compagnie du « vieux Mac Gregor ». Cet homme est né en Écosse et s'est installé ici avec ses parents, quand il avait quelques mois. Il est vraiment attaché à notre belle région du Northumberland.

— Emily ?

— Mac Gregor ! Comment allez-vous ?

— Oh ! Grâce à ces trois jeunes gens, j'ai rajeuni d'au moins vingt ans. Figurez-vous qu'ils ont tenu à voyager à l'arrière de ma charrette ! Comme lorsqu'ils étaient gamins. C'était bien agréable de les entendre derrière moi, en train de discuter et rire.

Il vient renifler l'odeur de ma soupe.

— Je vais vous aider en dressant le couvert, ma bonne Emily.

— Alors là, pas question ! Allez donc voir comme nos petits ont bien travaillé pour le bal d'après-demain. Nos grandes jeunes filles ont la charge du couvert et pas question qu'elles en soient dispensées à cause d'un vieux fou qui veut éviter de passer pour un malotru.

— Je ne saurais vous désobéir, Emily.

— Il ne manquerait plus que cela ! Bien mal vous en prendrait, Phileas Mac Gregor.

Je ne sais pas pourquoi tout le monde l'appelle le « vieux » Mac Gregor, il est à peine plus âgé que moi. Il aime bien venir ici, surtout depuis qu'il est veuf et que son fils unique est parti vivre loin d'ici. Toute cette jeunesse semble lui faire le plus grand bien. Il avait évoqué un temps l'idée de repartir en Écosse, mais il aime bien accueillir certains de nos plus grands pour les travaux de sa ferme. Il leur apprend le métier et eux, ils lui apportent la fougue de leur jeunesse. Un bon échange, finalement.

Le repas est presque prêt et la table est dressée.

J'adore me poster à ce moment-là sur le seuil de l'office et jeter un œil sur un œil sur tout ce petit monde qui n'attend plus que le son de ma cloche pour aller prendre place autour de la table.

Chaque jour, un des enfants a le rôle de faire retentir la cloche. Aujourd'hui, c'est au tour d'Oscar, un sacré petit sacripant, qui fait

justement son apprentissage chez Phileas Mac Gregor.

— Elle vous vient d'où, cette cloche, madame Emily ? Du bateau de votre vieil oncle qui a parcouru avec elle tous les océans de la planète, m'a-t-on dit. C'est bien cela ?

Je le regarde et éclate de rire.

— Ne me dites pas, Phileas, que vous avez cru à cette histoire ?

Il en reste sans voix.

— Serait-ce là un canular ? me demande-t-il à voix basse.

— C'est le moins qu'on puisse dire, mon cher. Il s'agit d'une magnifique histoire inventée de toutes pièces par notre cher Sullivan. Comme tant d'autres.

— Mais alors… ?

— Je l'ai achetée chez un vendeur d'objets en tous genres pour la maison. Il me l'a cédée pour une bouchée de pain.

— Eh bien !

— Mais l'histoire de monsieur Sullivan lui donne de l'importance. Résultat, les enfants la respectent !

Je sens quelqu'un qui tire ma manche.

— Nanny Emy, c'est l'heure ?

— Pas tout à fait. Je te ferai signe, Oscar.

— Nanny Emy ?

— Qu'y a-t-il, Oscar ?

— Vous allez vous marier, tonton Phileas et toi ?

Je le regarde, interloquée.

— Mais enfin, quelle drôle d'idée, jeune impertinent!

— C'est parce que tonton Phileas, il parle tout le temps de toi quand je suis à sa ferme pour travailler.

Je me tourne vers Mac Gregor, qui est devenu cramoisi.

— Allez, Oscar, dis-je pour soulager Phileas, allons la tirer, cette cloche.

Le moins que l'on puisse dire c'est que le repas est animé. J'observe surtout Elizabeth et Adélaïde du coin de l'œil. Elles sont très liées toutes les deux. Pas la même expérience de la vie, mais deux belles âmes. Elles se sont assises l'une à côté de l'autre mais passent beaucoup de temps debout, pour s'occuper des enfants. Et je vois bien que Sullivan et Douglas les couvrent de leurs regards. Eux aussi, ils s'entendent bien. Philomena me disait il y a peu qu'ils vont parfois galoper ensemble sur nos plages. Si seulement Monsieur Douglas pouvait renoncer à son départ vers l'Afrique et rester parmi les siens.

Après le repas, les gâteaux sont installés dans la charrette de Mac Gregor. L'affaire est rondement menée et Phileas ose à peine me dire au revoir. C'est finalement encore le jeune Oscar qui intervient.

— Nanny Emy, tonton Phileas, il a dit qu'il m'emmènera voir le mur

d'Hadrien après l'hiver. Tu viendras avec nous ?

— Eh bien…

Je sens le regard de Mac Gregor qui pèse sur moi et je lève les yeux vers lui.

— Ma foi, Oscar, nous en reparlerons, mais pourquoi pas.

Lorsque tous sont partis avec leur précieux butin, Philomena vient vers moi.

— Ma chère, que se passe-t-il avec notre cher Mac Gregor ?

— Eh bien, je ne sais pas trop.

— Vilaine menteuse… En tout cas, une chose est sûre, je ne serai plus la seule à faire les frais des gentilles moqueries de mon entourage.

Là-dessus, Philomena va s'occuper de ses paperasses, elle n'en manque pas, et moi, dès l'office rangé et nettoyé, j'irai raconter quelques petits secrets à mon cahier.

Chapitre 19

Soir du bal, dimanche 31 octobre 1880

- Adélaïde -

Quelle guigne !

Père a tenu bon jusqu'au bout. Impossible d'assister au bal de ce soir. J'ai eu beau mettre en avant que je pense moins au départ de Percy lorsque je suis occupée à tout cela, il n'a pas voulu revenir sur sa décision.

— Ma fille, au lieu d'essayer de ne plus penser au décès de votre frère, vous devez y faire face. Laissez sortir vos larmes et acceptez que la mort fait partie de la vie. C'est comme cela que se passent les choses quand on perd un être cher.

— Je sais, Père. Et je n'oublie pas mon frère, loin de là. Mais j'ai tellement travaillé sur la préparation de ce bal.

— Et vous devrez vous contenter de cela, ma fille.

J'en ai assez de ces conversations qui n'ont aucune issue. Je quitte la pièce pour aller m'enfermer dans ma chambre. Mais je me ravise, après tout j'ai des choses à lui dire. Lorsque je reviens dans le salon, il est là, debout face à la mer. Je sais bien que Percy lui manque énormément et que sa mort lui rappelle celle de son épouse. Mais je dois lui parler.

— Père ?

Il se retourne. Ses yeux brillent mais aucune larme ne coule. Cela me chagrine, mais me met aussi en colère.

— Je croyais que nous devions laisser couler nos larmes.

— Comment osez-vous… ?

— Excusez-moi, Père. Je… je suis en colère car justement, vous ne voulez rien entendre d'autre que votre chagrin. Et je pense que vous allez prendre de mauvaises décisions.

Il soupire profondément.

— Je vous écoute, ma fille.

— Sullivan a su…

— Adélaïde !

— Je veux vous parler de tout ce qu'il a accompli, Père ! Et cela vous concerne directement !

— Soit. Mais soyez brève.

— Je le serai. Alors voilà : Sullivan a pu obtenir, avec l'aide de sa mère, des subventions pour l'orphelinat.

Il me regarde, impassible.

— Une aide financière suffisante pour nourrir et habiller tous les enfants au cours de l'année.

Il ne répond toujours pas.

— Une aide qui sera versée chaque année et pas seulement une fois.

Enfin une réaction, il soulève un sourcil, étonné. Je le connais, c'est un signe encourageant.

— Et avec un peu de chance, d'autres personnes pourraient même vous verser le montant du loyer pour les murs de l'orphelinat. Ou au moins une bonne partie. Accepteriez-vous de recevoir Sullivan pour qu'il vous en parle mieux que moi ?

— Adélaïde. Cela ne m'apportera en rien les sommes dont mon entreprise a besoin.

— Vous décidez donc d'abandonner totalement votre soutien au travail de Miss Pennycoat ?

— Ma fille, cela ne vous concerne en rien.

— Eh bien moi, j'affirme que cela me concerne au contraire ! Dois-je vous rappeler que ma vie dépend de la vôtre ?

— Je vous trouve bien effrontée !

— C'est parce que je suis en colère alors qu'il existe une solution à tous vos problèmes. Et pour cela, il vous suffirait d'accepter de recevoir Lord Darcy. Écoutez-le au moins vous dire ce qu'il peut vous proposer.

— Vous croyez vraiment que je vais me laisser dicter ma conduite par ma propre fille ?

— Père ! Peu importe d'où vient le vent, du moment qu'il vous apporte de bonnes choses.

— Grands dieux ! Mais d'où vous vient cette ténacité ?

— Je crains que cela ne me vienne de Mère. Elle ne lâche jamais quand elle tient un gros poisson.

— Adélaïde ! Quelle insolence !

— Père, ne me dites pas que vous ne le pensez pas !

— Cela n'a rien à voir !

Je le regarde, bouche bée.

— En tout cas, me dit-il, je ne peux que constater depuis fort longtemps que vous utilisez votre entêtement pour des causes louables. Et cela me rassure, bien évidemment.

Je m'apprête à lui répondre, mais il ne m'en laisse pas l'occasion.

— Je vais envoyer dès demain un message à Lord Darcy pour lui proposer une entrevue. Vous pouvez le faire savoir à son fils, dès que vous le verrez. À savoir, non pas ce soir, mais lorsque vous vous rendrez à cet orphelinat. Et maintenant, laissez-moi seul, je vous prie.

Il se retourne vers la fenêtre, me faisant ainsi comprendre que la conversation est close.

Je me retire en toute discrétion et lâche un simple « Grand merci,

Père » tout en refermant la porte derrière moi.

Une fois dans le hall, je me laisse aller à quelques pas de danse, faisant mine de tenir la main de mon cavalier pour me lancer dans une valse enivrante.

— Tout le monde ne vit pas son deuil de la même façon, à ce que je vois…

Janice est là, face à moi, qui me regarde en souriant.

— Oh ! Janice, je suis vraiment désolée !

— Que voulez-vous, la vie continue, comme on dit. Quel est l'événement qui vous rend si heureuse ?

Je réfléchis et décide de ne pas partager avec Janice la décision de Père, sans trop savoir pourquoi.

— Nous avons parlé avec Père de la soirée d'aujourd'hui, à laquelle il est convié et a accepté de se rendre. Et il vient de m'annoncer qu'il m'autorise à l'accompagner ! Juste le temps pour lui de saluer quelques personnes. Alors, même si je ne reste pas au bal et que je dois rentrer ici en même temps que lui, je suis tellement heureuse de pouvoir dire bonjour aux enfants et à pied d'œuvre ! Après tout le travail que nous avons fait ensemble.

— Oh ! À défaut de grives, on mange des merles, n'est-ce-pas ?

— Mais, Janice, ce sera tout à fait adorable !

— Je n'en doute pas. Après tout, avec quelques feuilles mortes et de vieilles chutes de tissu, les pauvres parviennent parfois à produire des choses étonnantes.

Je la regarde et une fois de plus, je me dis que je ne parviens pas à trancher à son sujet : a-t-elle une belle âme, oui ou non ? Je tâcherai de parler avec notre Pasteur de tout ce qui m'étonne ainsi chez bon nombre de nos semblables…

— Accompagnerez-vous votre mère dans votre famille de Weston-super-Mare ?

— Elle va donc réellement partir ?

— Elle semble bien décidée à s'absenter sous peu. Elle m'a même demandé de la suivre dans ce voyage.

— Vous partez aussi ?

— Oh non !

— Oui, c'est un peu tôt en effet.

— Disons cela comme ça…

Je la regarde s'éloigner. Je ne comprends pas le sens de sa dernière remarque. Décidément, Janice est pour moi bien énigmatique.

Elle se retourne pourtant vers moi.

— Je sais qu'il s'agit de votre mère, mais je pense que monsieur votre père devrait se méfier de son épouse.

— Mais pourquoi donc ? C'est sa femme, tout de même !

— Elle ne pense qu'à une seule chose, et elle m'en a parlé. Elle veut convaincre votre père de vendre une grosse partie de ses terres à sa famille. Si possible pour une bouchée de pain. Et après cela, votre famille sera entre les mains de la sienne.

— Mais enfin, pourquoi donc ?

— Le plaisir du pouvoir, sans doute.

— Oh…

— Mais ne vous inquiétez pas, je veille à tout cela.

— Janice, c'est très attentionné de votre part ! Dois-je en parler à Père ?

— Ne l'embêtez pas avec tout cela. Il a eu sa part de souci, le pauvre. Mais vous avez sans doute à faire, chère Adélaïde. Je vous laisse vous préparer pour votre soirée… mondaine.

Elle ajoute ce dernier mot en le ponctuant d'un petit rire, tout juste étouffé par sa main devant sa bouche.

Et donc, ma mère va encore partir, réellement. Si peu de temps après les obsèques de Percy. Quelle inconvenance !

Voilà que j'ai tout à coup honte de me sentir aussi heureuse et pleine d'espoir dans l'avenir. Mon Dieu, comme la vie peut être compliquée…

Chapitre 20

1er novembre 1880

- Emily -

Mademoiselle Adélaïde vient d'arriver et la voilà déjà avec notre bébé dans les bras.

— Addie ! l'interpelle Philomena. Cet enfant ne parviendra jamais à dormir dans son lit si vous le bercez ainsi sans cesse dans votre giron.

— Il est tellement heureux d'être dans mes bras…

— Qui ne le serait pas, lui lance Sullivan en surgissant comme un beau diable dans ma cuisine.

— Dites donc, jeune homme ! Est-ce là une façon de parler à une jeune fille de bonne famille ?

Ma meilleure arme, mon cher torchon, le chasse bien vite de mon territoire.

— Allez, fichez-moi le camp. Hâtez-vous donc d'aider ce pauvre Bennett à couper du bois. Nous en avons grand besoin et notre cher Bennett n'est plus de la première jeunesse. Et puis cela calmera peut-être un peu votre fougue. Nous avons des choses à nous dire, Addie et moi.

Dès son départ, la jeune Adélaïde s'assoit et pose ses mains sur sa tasse de thé brûlante. Le bébé a enfin rejoint les draps de son landau. Il babille et nous offre ainsi la plus adorable des chansonnettes.

— Allez, Emily, racontez-moi donc cette soirée ! Et je ne veux perdre aucun détail. Je suis restée si peu de temps ! Juste assez pour voir tous nos petits monstres tous ensemble et si excités !

— Ne vous inquiétez pas, ce sera comme si vous y étiez ! Et puis, regardez ceci !

— Oh ! Mais ces dessins sont magnifiques. Ce sont des moments de la soirée ?

— Absolument ! C'est l'œuvre de notre pasteur. Il a dessiné tout cela à main levée, au fil des événements. Au fusain, en plus de cela.

— Eh bien, ça vaut tous les discours !

— Oh, dis-je, faisant mine de bouder, vous vous passerez donc de mon récit… ?

— Emy ! Certainement pas ! Rien ne peut remplacer votre gouaille. Je suis toute ouïe !

— Eh bien, soit ! Alors, tout d'abord, il y a eu ces dames, qui sont venues visiter notre maison. Mais vous étiez là, suis-je bête !

— Oui, et j'ai vraiment trouvé qu'elles étaient réellement concernées

par le sort de nos enfants. Pas de faux semblant. Elles étaient touchées et ont pris conscience des années à venir où il faudra les soutenir.

— C'est vrai. En les voyant si jeunes pour certains, elles ont pu évaluer tout le travail qu'il reste à faire. Après tout, ce sont des mères, elles aussi.

Notre petit Charlie émet un petit couinement qui nous fait le regarder avec un sourire.

— Mais parlez-moi de cette soirée, Emy !

— Tout d'abord, il y avait la décoration. Lady Darcy avait fait des miracles. C'était vraiment magnifique. Des citrouilles partout. Du lierre qui avait accroché aux murs du grand salon pour apporter un peu de verdure. Des bougies, petites et grandes. Et puis, ces longues tables sur lesquelles trônaient des farandoles de gâteaux, de pâtés en croûte, de fromages de chez nous. Sans oublier les boissons chaudes et froides. Tout ça sans alcool, bien sûr. Et cette odeur de soupe qui emplissait chaque recoin de la pièce !

— Entre votre description et les dessins de notre pasteur, je m'y vois presque.

— Et au milieu de tout cela, nos petits monstres, déguisés par nos soins et qui s'en donnaient à cœur joie pour effrayer ces dames. Et elles jouaient le jeu ! C'était à celle qui pousserait le cri de frayeur le plus crédible ! Je crois qu'elles se sont bien amusées. À un moment, Lady Pirmin a même poussé un cri tellement fort que ce sont nos petits qui ont eu peur. Nous avons bien ri !

— Oui, Wendie m'en a parlé. Elle m'a dit qu'une dame leur avait fait peur. J'ai pensé que c'était volontaire. Mais dites-moi, et leurs petites représentations ?

— J'allais y venir. L'estrade montée par le menuisier de Lord Darcy était très solide. Et jolie avec ça. Des tissus brillants, des bougies colorées et au fond une toile peinte qui représentait une forêt. On s'y serait cru. Ils ont même pu faire de la fumée avec je ne sais quoi. On aurait dit de la brume.

— Oh ! Mais c'était magique, dites donc !

— Oh oui ! Et toutes leurs petites pièces étaient drôlement bien jouées.

— Il faut dire qu'on avait répété un bon bout de temps.

— Et ça a donné le résultat escompté, je peux vous l'assurer. Et après cela, nous avons tous bien mangé et bien du. La soupe était un délice, Adélaïde.

— Je vous remercie. Les enfants m'ont bien aidée en épluchant les légumes. Il y en avait assez ?

— Bien sûr. Et surtout, le fait de la présenter dans un chaudron de sorcière, c'était une excellente idée. Et il y a eu le vote pour la

meilleure tarte à la citrouille.

— Et vous avez gagné, Emily !

— Comme à chaque fois que nous organisons un tel concours. Et maintenant, c'est Elizabeth qui est la détentrice de mon secret.

— Et c'est une très bonne chose.

Charlie se manifeste en réclamant son biberon, qu'Adélaïde met à chauffer dans la casserole d'eau chaude qui l'attend.

— Et voilà ! dit-elle en dorlotant le bébé pendant que le lait chauffait. Maintenant, racontez-moi le bal.

— La musique s'est jouée jusqu'à ce que ces petites bouilles soient fatiguées. Ils nous ont fait des démonstrations de danses qui étaient très drôles. Tout cela entrecoupé de jeux de toutes sortes.

— Voilà pourquoi à neuf heures passées la maison est encore aussi calme !

— C'est vrai ! Un peu de répit nous fait du bien ! Nous avons décidé avec Philomena de les laisser dormir tout leur soul. Chacun se lèvera quand il sera réveillé.

— Une fois n'est pas coutume. Vous pouvez faire de temps en temps une exception à la règle.

— C'est aussi pour cela que les règles sont importantes. Pour le plaisir de les contourner parfois.

Charlie se met à pleurnicher, ayant assez attendu son lait.

— Ah ! dis-je à Adélaïde, voici une règle qui est incontournable, celle du ventre.

Je lui tends le biberon tout en détaillant une fois de plus les traits si parfait de ce bambin. ce petit bonhomme est une merveille, avec ses longs cils noirs et ses doigts graciles et si longs !

— Ah ! Je viens d’entendre les premiers craquements de parquet à l'étage ! Nous n'allons pas tarder à devoir faire face à l'invasion d'une horde d'estomacs affamés !

— Je vais m'installer dans le bureau de Madame Philomena avec Charlie, pour être un peu au calme.

— Allez-y ! Le poêle ronronnait comme un chat tout à l'heure. Vous y serez très bien pour pouponner.

Je regarde Adélaïde s'éloigner. Un sourire doux accroché aux lèvres, elle ne quitte pas des yeux notre petit dernier, qui s'est mis à téter goulûment.

Je suis persuadée qu'elle fera une mère parfaite, attentionnée et bienveillante. Il lui manquera peut-être juste un peu d'autorité.

La perfection n'est pas de ce monde, cela se saurait...

Chapitre 21

Vendredi 05 novembre 1880

- Janice -

Je n'ai pas de temps à perdre. Si par malheur Douglas repart vers ces sauvages qu'il semble tant apprécier, à la fin des trois mois annoncés, c'en sera fini de mes projets de remariage avec lui.

J'ai bien vu que son père n'est pas opposé à une telle alliance, mais il ne s'est pas montré farouchement enthousiaste par rapport à cette idée.

Le seul qui puisse faire pencher la balance, c'est l'intéressé lui-même ! Je vais donc devoir trouver ce qu'il attend d'une femme et lui montrer que je suis à même de le lui offrir.

Alors que j'avais l'âge d'Adélaïde, j'avais surpris une conversation entre la cuisinière de mes parents et la jeune fille qui l'aidait. « On attrape un homme par les plaisirs du corps et on le garde par le doux confort du foyer. »

Sans trop savoir pourquoi à l'époque, j'avais aussitôt compris que la véritable recette d'un couple qui dure, c'était cela. Et j'avais l'expérimenter avec Percy. Lorsque nous avions un différend, la réconciliation se faisait toujours au creux de nos draps. Même si je trouvais pas grand intérêt à ces moments intimes. Mais aujourd'hui, je me dis que Douglas pourrait bien être celui avec qui je découvre la véritable pâmoison, cette « petite mort » dont parlent certaines femmes, le souffle court et les yeux révulsés...

Malheureusement, je ne vois pas qui pourrait me renseigner sur les penchants de cet homme. Ce qui est certain en tout cas, c'est qu'il n'est certainement plus un jeune puceau. Il est tellement facile, dans nos colonies, de s'allouer les services de femmes pour quelques pièces.

Qu'à cela ne tienne, j'improviserai. Il suffit de faire usage des moyens de séduction dont dispose toute femme en ce monde.

Mais pour cela, il me faut un tête-à-tête. Et pour cela, j'ai ma petite idée. Il est neuf heures : direction les écuries !

J'y vais à pied, au pas de charge. Me voir ainsi essoufflée et encore chaude de ma marche ne pourra que m'aider à déclencher chez lui des pulsions animales. Mais si cela ne fonctionne pas, j'ai une autre idée. Une épingle à chapeau me suffira, pour cela.

J'arrive sur place juste avant Douglas. Parfait !

— Janice ! Que faites-vous là ? Avez-vous décidé de faire usage de ce magnifique cheval que mon frère vous a offert et qui lui a coûté

une fortune ?

— Bonjour Douglas. Certes, je n'ai pas été très assidue pour monter mon beau Phœbus. Mais que voulez-vous, entre mes grossesses et la façon dont elles se sont terminées, il n'était guère recommandé de m'adonner à l'équitation.

— C'est vrai, dit-il gêné, je vous le concède. Monterez-vous aujourd'hui ?

— Je ne crois pas, non. Notre palefrenier a-t-il préparé votre monture ?

— Non. Je préfère m'en occuper moi-même. Je ne fais pas confiance à grand monde dans ce domaine.

— Et dans d'autres domaines ? Savez-vous accorder votre confiance ?

Je me suis rapprochée de lui. Il me dépasse de plus d'une tête. Je lève les yeux vers lui et lui décoche un sourire à la fois sage et soumis. Je sens bien que cela l'émoustille. Je me glisse devant lui pour me diriger vers son cheval.

— Votre Diamant est vraiment superbe.

Je lui caresse l'encolure, tout en descendant ma main lentement jusqu'à la base de celle-ci pour frotter avec douceur le haut de sa jambe. Douglas s'approche rapidement.

— Faites attention, Janice. Cet étalon n'est habitué qu'à mon contact !

Je me retourne vers lui et le regarde droit dans les yeux en souriant.

— Quel étalon refuserait des caresses expertes, mon cher ?

Il soutient mon regard et ne bouge pas d'un pouce.

— Encore faudrait-il qu'elles lui soient dispensées par une main qui lui plaise.

— Il faut essayer pour être fixé.

— Il est certains essais que l'animal peut refuser d'emblée. Il convient alors de savoir le comprendre et de ne pas insister.

Il passe devant moi, me bousculant presque. Je n'ai d'autre choix que de m'éloigner lorsqu'il ouvre la porte du boxe.

— Allez, viens Diamant. Tu vas pouvoir te dépenser.

Il emmène son cheval à l'extérieur et l'attache pour le panser et le sceller. Il repart vers l'écurie et me demande de rester à distance de son cheval.

C'est maintenant que je dois mettre mon plan à exécution. Lorsqu'il sera de retour avec tout son matériel, ce sera trop tard.

C'est le bon moment, Douglas s'apprête à sortir de l'écurie, les bras chargés. En restant bien sur le côté, je donne un bon coup d'aiguille à chapeau dans la croupe de l'étalon.

Il réagit sans tarder, juste au bon moment. Sa ruade est violente et il pousse un hennissement de colère que Douglas va aussitôt entendre.

Je glisse l'aiguille dans les pans de ma robe et m'allonge précipitamment derrière le cheval, suffisamment loin pour ne courir aucun risque, les yeux fermés.

J'entends Douglas laisser tomber au sol tout son harnachement et courir vers moi.

Il s'agenouille et me soulève par les épaules.

— Janice ! Janice ! Ouvrez les yeux, par pitié ! Dites-moi que vous n'avez rien.

J'ouvre lentement les yeux et lui adresse un sourire faussement las.

— Avez-vous mal quelque part ?

— Non, je ne crois pas. Je... Ma cheville, peut-être...

— De quel côté ?

— La droite.

— Ne bougez pas, je regarde ça.

Il défait avec précaution les boutons de ma bottine et tâte mon pied et ma cheville. Il bouge un peu celle-ci. J'imagine déjà ses mains en train d'ôter tous mes vêtements et me caresser doucement. Cela doit s'entendre à mon souffle car il tourne son visage vers moi.

— Vous allez bien ?

— Oui, Douglas, je crois que ça va.

— Je vais vous conduire jusqu'au château. Mon escapade à cheval peut attendre.

Alors qu'il m'aide à m'asseoir, je laisse s'insinuer mon souffle chaud dans son cou. Il me regarde. Nos visages sont si proches... Puis il glisse sa main sous les plis de ma robe pour me soulever du sol. Nos visages se rapprochent encore, mon souffle se fait plus court, sa bouche effleure la mienne et...

Douglas pousse un cri et me relâche d'un seul coup. Il me regarde, interloqué.

— Mais enfin ! Qu'avez-vous dans les plis de votre robe ? Je viens de me faire piquer au sang par je ne sais quoi.

— Je... je... je ne sais pas...

Mais il ne se gêne pas pour soulever le tissu et fouiller à la recherche de ce qui l'a blessé.

— Douglas ! Si on nous voyait ! Que croirait-on ?

Il sort de sous ma robe l'aiguille à chapeau que j'ai utilisée plus tôt.

Il la brandit, me regarde, se tourne vers Diamant, se lève et va l'examiner. Il a tôt fait de trouver la piqûre. Il se retourne vers moi.

— Je ne sais pas ce que l’on pourrait croire, mais je sais ce que l’on dirait. Que la perfidie des femmes n'a pas de limites lorsqu'elles veulent atteindre leur but ! Levez-vous et rentrez seule au château. Je vais tenter de retrouver mon calme grâce à un galop sur la plage, après avoir rassuré Diamant. Qu'il comprenne qu'il existe des humains fiables. La compagnie des animaux est décidément la moins décevante

de toutes!

Il part s'occuper de son cheval et ne me jette plus un regard. Je n'ai d'autre choix que de rentrer seule, à pied et espérer que Douglas ne parlera de cela à personne.

Je fais la route en tapant du pied et en pestant tout le long du chemin. Quelle idiote j'ai été de me faire ainsi prendre à mon propre jeu !

Mais je n'ai pas dit mon dernier mot.

Je sais déjà ce que je dois faire.

Chapitre 22

Vendredi 5 novembre 1880

- Douglas -

Je galope en prenant garde de ménager Raven, que cette garce de Janice a blessé pour m'attirer dans ses filets.

J'ai bien senti qu'elle manigançait quelque chose, quand elle est arrivée dans les écuries. Elle venait pour moi, et non pour monter, sinon, pourquoi ne portait-elle pas sa tenue d'amazone ?

Je déteste les minauderies et autres jeux puérils de séduction. Beaucoup n'apprécient pas mon manque de savoir vivre en société, et cela m'a permis d'échapper à bon nombre de bals et autres stupidités en Afrique du Sud, destinés à nous faire rencontrer les jeunes filles à marier des notables locaux.

Je dois tout de même admettre que malgré cela, j'ai très souvent reçu des invitations de la part de familles blanches installées en Afrique, le prestige de ma lignée étant un appât très puissant, qui faisait oublier ma goujaterie.

Et j'ai immédiatement identifié ce genre de comportement chez Janice. Dans d'autres lieux et si elle n'avait été la femme de Percy, j'aurais sans aucun doute pris ce qu'elle m'offrait sur un plateau. C'est une fort belle chose, fragile et excitante, mais elle ne sera jamais ce que j'attends de la femme qui sera un jour la mienne.

Je suis presque arrivé sur la plage, guidé comme chaque matin par le désir pressant de revoir Elizabeth.

Depuis notre dernière rencontre, je reviens chaque jour à l'endroit où nous nous sommes vus, dans l'espoir de la retrouver. Mais jamais elle n'est revenue…

Je crains de l'avoir effrayée par ma brusquerie, et j'aimerais m'en expliquer, et m'en excuser. Je n'ai pas l'occasion de lui parler quand je suis près de l'orphelinat, à aider le pauvre Bennett avec la coupe du bois que mon père leur a cédé.

Parfois, je l'aperçois, et nous échangeons quelques regards appuyés. Elizabeth me salue de loin, quand elle nous fait porter par les enfants du vin et du pain beurré. Mais elle ne nous rejoint pas. A-t-elle senti la force de mon désir pour elle ? A-t-elle été choquée par mon comportement ? A-t-elle peur de moi ?

Loin de disparaître, mon désir pour elle augmente chaque jour, à mesure que je la vois travailler dans l'orphelinat, rire avec Emily, et cajoler les enfants. Afin de maîtriser mes pulsions, je redouble

d'ardeur en abattant ma hache pour débiter les troncs de bois. Je ne sais rien d'elle et pourtant, je ne pense qu'à elle.

Je descends de cheval et admire la mer qui moutonne avant de s'échouer par vagues sur la plage. Me revient alors en mémoire ce qu'elle m'avait dit, ici même. Elle était là par hasard, préférant se promener dans la lande.

J'enfourche à nouveau mon cheval pour rejoindre à pas tranquille les grands espaces. Je parcours des yeux l'étendue de terre blonde et aperçois soudain une tache bleue au loin. Serait-ce elle ? Doucement, je la rejoins et reconnais ses cheveux couleur de miel, battus par les vents. Un vieux chien la suit. Elle se retourne et m'adresse un salut tout en continuant sa promenade.

— Miss Mornay ! J'espérais vous rencontrer à nouveau sur la plage, dis-je en arrivant à sa hauteur.

— Vraiment ? Il me semble pourtant que notre dernière rencontre n'a pas été des plus agréables pour vous, Monsieur, me dit-elle en me regardant de côté.

Je hausse les sourcils, ai-je donc été si déplaisant avec elle ?

— Bien au contraire. J'aurais aimé que nous parlions davantage du sujet qui vous préoccupe.

Elle soupire en rejetant en arrière des cheveux que le vent rabattait sur son visage.

— Je suis navrée, j'ai été injuste avec vous, Monsieur. Vous n'êtes pour rien dans les décisions de votre père.

— Oui, injuste et cruelle.

— Je fais mon *mea culpa*, vous pourriez faire un pas vers moi, non ? répond-elle avec un sourire.

Dieu qu'elle est belle quand elle sourit…

Le vieux chien vient sentir mon odeur et remue frénétiquement la queue en levant des yeux humides sur moi. Je me penche pour le caresser.

— Je ne peux rien vous promettre, mais je vais faire mon possible pour que l'orphelinat survive à la décision de mon père.

Elizabeth se tourne alors vers moi, les yeux brillants.

— Merci Monsieur. J'ignore si vos efforts seront suffisants, mais il est réconfortant que vous compreniez notre désarroi.

— Elizabeth…

Je retire mes gants en cuir et prends ses mains entre les miennes. Elles sont gelées et je les enserre pour les réchauffer. Ses joues s'empourprent et elle baisse alors les yeux.

— Il faut que je rentre… Monsieur…

— Douglas, dis-je à voix basse en me rapprochant d'elle.

Une bourrasque gelée soulève sa chevelure qui vient caresser mon visage. Je passe une main pour dégager ses traits, les yeux rivés sur

ses lèvres que je meurs d'envie d'embrasser. Nos regards se croisent, et je lis la même intensité dans ses yeux, elle n'a pas peur de moi, et semble partager mon désir. Conscient de ce qui nous sépare, je dois contenir le désir qui m'enflamme. Je n'ai pas le droit de me laisser aller à l'envie de l'embrasser et de la caresser. Dieu que c'est difficile !

— Douglas, murmure-t-elle, son regard plongé dans le mien.

— Je vous promets de trouver une solution pour l'orphelinat. Faites-moi confiance.

Je souris et baise doucement le bout de ses doigts.

— Je dois rentrer, souffle-t-elle, tandis que je continue de lui baiser les doigts.

— Je peux vous ramener, Elizabeth… laissez-moi vous ramener…

— Non… je crois que… non, il vaut mieux que je rentre seule.

Elle retire brusquement ses mains et, sans un mot, s'éloigne à grands pas.

Étourdi, je la regarde partir, suivi par son vieux chien. Je refrène à grand peine l'envie de courir après elle et de la serrer dans mes bras. Je reste debout, près de Raven, jusqu'à ce qu'elle disparaisse de ma vue, puis je repars doucement vers la plage.

Je dois reprendre mes esprits. Certes, cette fille me plaît au-delà de ce que je peux décrire. Je ne me l'explique pas. Peut-être cette passion passerait-elle après que je l'aie possédée, comme cela m'est arrivé à maintes reprises. Mais je n'ai pas souvenir d'avoir été autant obsédé par une femme. Et cela va bien au-delà du désir charnel. J'ai envie de la connaître, de tout savoir sur elle, de partager ses journées, ses nuits. J'aime son allure, l'odeur de son haleine, j'aime son corps que je devine musclé et robuste sous son corsage et ses jupons.

Mais que puis-je espérer lui offrir ? Malgré le désir qu'elle m'inspire, jamais je ne la déshonorerai. Je sais déjà que mon père ne me laissera pas épouser une fille qui n'appartient pas à notre milieu, et encore moins maintenant que je suis devenu son seul héritier direct. Une vague de colère me submerge et je lance Raven au galop vers les vagues de la mer du Nord avant de longer la plage à bride abattue.

Arrivé au bout de la plage, je saute sur le sable et regarde l'horizon. Si j'accepte de rester auprès de mon père, il me faudra sans doute épouser Janice, afin de récupérer le reliquat de sa dot. Le visage de Janice et le souvenir de ses manigances agissent comme un aiguillon et attisent ma colère. Je reprends lentement le chemin vers le château, bien décidé à ne pas laisser mon père décider pour moi de mon avenir.

Si je refuse mon héritage, je pourrai demander sa main à Elizabeth.

Mais alors, que deviendrait l'orphelinat ?

Chapitre 23

Lundi 8 novembre 1880

- Lord Edwyn -

Seul avec ma fille à la table du petit déjeuner, j'observe Adélaïde, qui affiche un air rêveur tandis qu'elle boit son thé. Elle me sourit et repose sa tasse.

— Je suis si heureuse que vous soyez venu honorer par votre présence les festivités préparées par l'orphelinat, Père. Savez-vous que l'annonce de votre passage a rameuté la moitié des riches bourgeois et des nobles de la région ? Je suis sûre qu'ils ne voulaient pas être en reste, et souhaitaient être distingués par leur générosité, à l'instar de la vôtre. Elizabeth, qui s'occupe de tenir les comptes, a terminé de les étudier, et m'a dit hier que jamais ils n'avaient entré autant d'argent pour le bal d'Halloween !

Je souris, un peu flatté, je dois l'admettre. À la demande expresse de ma fille, j'ai consenti à me rendre à l'orphelinat, pour admirer les préparatifs de la fête d'Halloween. J'ai remercié Miss Pennycoat pour son investissement dans la gestion de cette institution et rappelé à toutes les personnes présentes à quel point son travail était important pour notre communauté.

— Vous m'en voyez ravi, ma fille. J'espère qu'elle et Miss Pennycoat sauront en tirer parti.

— Vous n'avez aucune crainte à avoir à ce sujet. Elles ont parfaitement conscience que leurs finances vont être considérablement réduites. Mais grâce à votre soutien officiel lors de la fête, bon nombre des bourgeois se feront un devoir d'apporter leur soutien à l'orphelinat.

Je hoche la tête, ne souhaitant pas doucher son enthousiasme. Je sais que la générosité de ces personnalités ne sera que de courte durée, et sera bien insuffisante pour faire face aux travaux de modernisation et d'entretien de cette institution. Je crains fort que l'arrêt de mon soutien ne sonne le glas de l'orphelinat…

Douglas fait soudain irruption dans la salle à manger, après sa rituelle sortie à cheval. Les cheveux encore humides et peignés en arrière, il affiche une mine éclatante de santé.

Avec son teint encore buriné par le soleil africain, et sa cicatrice, il ressemble effectivement à un pirate, c'est ainsi que l'ont appelé les enfants le soir du bal de l'orphelinat. Mais loin d'être effrayés, les garnements tournaient autour de lui, comme fascinés par ce grand

gaillard à l'allure pourtant sombre.

— Bonjour Père. Addie.

Il nous salue et va se servir copieusement tandis que Mordred lui verse un café brûlant.

Depuis notre conversation un peu houleuse il y a quelques jours, la tension qui a toujours existé entre nous s'est de nouveau installée. Sans doute l'ai-je choqué en abordant la possibilité d'un remariage de Janice avec lui.

— Vous me semblez d'une humeur bien joyeuse mon fils, dis-je en l'observant par-dessus mon journal.

Il ne répond pas, se contentant de hocher la tête et d'enfourner une généreuse portion de haricots à la tomate.

La jeune Miss Mornay n'est sans doute pas étrangère à sa bonne humeur. J'ai pu observer des échanges de regards entre eux, qui me laissent penser qu'ils se sont déjà rencontrés, et appréciés.

Certes, cette jeune fille est fort séduisante, mais elle est une orpheline issue du peuple et il ne saurait être question de relations sérieuses entre eux. J'espère que mon fils a bien conscience de cela. Un futur Pair du Royaume ne saurait se fourvoyer dans une telle mésalliance.

Comment pourrait-il s'intéresser à Janice s'il a cette fille en tête ? Bien que cette éventuelle union ne me plaise pas du tout, elle reste la seule qui pourrait nous sortir de l'ornière dans laquelle je suis enfermé. Il va lui falloir la considérer avec sérieux, pour le bien de notre famille.

— J'ignorais que les enfants de l'orphelinat vous connaissaient aussi bien, dit Adélaïde, la mine enjouée. Comment est-ce possible ?

Douglas lui jette un regard morne, mais ne répond pas, continuant de dévorer son petit déjeuner.

— Avec votre hideuse cicatrice, ils devraient avoir peur de vous, et cela ne semble pas vraiment être le cas, poursuit ma fille, la mine taquine.

Douglas repose alors doucement sa fourchette et essuie lentement sa bouche, ne quittant pas des yeux sa sœur.

— Peut-être est-ce vous qui devriez avoir peur de moi, jeune insolente, dit-il sur un ton faussement menaçant.

Ses yeux pétillent de malice, et il se penche vers Adélaïde.

— J'aurai moi aussi quelques questions à vous poser concernant vos habitudes à l'orphelinat, reprend-il à voix basse.

Ma fille s'empourpre brusquement et se racle la gorge.

— J'ai encore quelques lettres à écrire, je dois vous laisser. À tout à l'heure, Père.

Elle sort en tirant la langue à son frère, tout sourire.

— Que s'est-il passé pour qu'elle préfère fuir ?

— Rien d'important Père, nous nous taquinons.

J'ai moi aussi remarqué que les enfants semblaient bien connaître Douglas. Ce qui signifie qu'ils ont l'habitude de le voir, ce qui me laisse inquiet. Y aurait-il quelque chose entre lui et la protégée de Miss Pennycoat ? Cela ne serait pas acceptable. Je n'ose toutefois interroger ouvertement mon fils sur cette relation, craignant une nouvelle riposte acerbe. Il n'est plus homme à accepter de se faire rabrouer.

Je compte toutefois sur son sens du devoir envers notre famille pour que cette relation, si relation il y a, ne soit pas sérieuse. Le moment venu, il lui faudra agir pour le bien de la famille.

— Dites-moi, mon fils, où en êtes-vous dans vos réflexions concernant ma succession ?

— Nous avons largement le temps d'y penser, Père. Vous êtes vaillant et avez sans doute de nombreuses et longues années avant de vous préoccuper de votre succession.

Je tapote sur la table, nerveusement.

— Certes, je l'espère aussi. Mais il ne s'agit pas uniquement de cela. Vous savez que Percy s'occupait de beaucoup de choses, et soulageait grandement ma tâche. Notre domaine est immense et nos biens nombreux. Les gérer représente une charge de travail que je ne peux assumer seul.

Douglas garde les yeux baissés, évitant de me regarder.

— Je dois pouvoir compter sur vous, mon fils. Et cela, dès maintenant.

— Je sais, Père. Mais il me sera difficile de remplacer Percy à vos côtés. Nos talents sont différents, vous le savez, dit-il en levant les yeux sur moi.

— Vous me serez aussi précieux, Douglas. N'en doutez pas, dis-je après un long silence.

Douglas se lève et se dirige vers la porte, puis il s'immobilise, une main sur la poignée de la porte.

— Je vous donnerai ma réponse avant Noël, Père, lance-t-il avant de sortir.

Après m'être longuement entretenu avec Maître Potter, nous convenons qu'une décision devra être prise sans tarder. Il me faut arbitrer rapidement entre vendre les titres sur lesquels j'ai déjà perdu une somme colossale, ou vendre certaines de mes terres.

C'est Percy qui m'avait conseillé d'acheter des parts dans une concession exploitant des mines susceptibles de contenir des diamants, en Afrique du Sud. Mais à ce jour, le filon s'est avéré bien moins important que prévu, et la valeur de mes parts s'est brutalement effondrée.

Percy semblait pourtant persuadé de l'intérêt de ce placement, et j'éprouve quelques scrupules à revendre des actions dans lesquelles il croyait dur comme fer.

Mais il n'est pas question pour moi de vendre une seule parcelle de mes terres. Elles nous appartiennent depuis des siècles, et je ne serai pas le premier des Nordbath qui trahira ses aïeux en vendant les biens de sa famille.

Chapitre 24

Mercredi 10 novembre 1880

- Philomena Pennycoat -

Je prends place dans la calèche que m'a fait envoyer Lord Edwyn. Régulièrement, nous nous retrouvons pour traiter des affaires de l'orphelinat. Il n'est pas rare que nous partagions ensuite un repas, si cette réunion s'est éternisée.

En arrivant devant le château de pierres grises, une sensation d'angoisse m'étreint. Lors de notre dernière entrevue, le Duc m'avait annoncé la fin de son mécénat. Que va-t-il me dire aujourd'hui ?

Quelques flocons de neige fondue virevoltent alors que je sors de la calèche. Je lève les yeux vers le ciel laiteux, le visage rapidement humide. Les premières tempêtes sont pour bientôt, les températures sont de plus en plus froides, mais les journées sont encore étonnamment chaudes pour la saison.

— Monsieur vous attend dans la bibliothèque, Miss, me dit Mordred en m'accueillant.

Je le suis et traverse l'immense hall d'entrée. Les tableaux sont encore recouverts de voilages noirs, marquant ainsi le deuil de la famille. Les servantes que j'aperçois sont elles aussi vêtues de noir.

Mordred ouvre la porte de la bibliothèque et m'invite d'un geste, à entrer.

— Miss Pennycoat, annonce-t-il.

Lord Edwyn se détourne de la fenêtre d'où il peut observer le jardin et vient vers moi, les mains tendues.

— Miss Pennycoat, vous voici enfin ! dit-il en me saluant.

Il semble fatigué, ses traits sont tirés, comme s'il dormait peu, et il flotte un peu dans sa veste.

— Votre Grâce.

La porte se referme derrière Mordred, et nous échangeons un regard complice.

— Ma chère Philomena, quel plaisir de vous voir, dit-il en serrant mes mains entre les siennes.

— Mon très cher Edwyn vous me semblez si fatigué, dis-je inquiète.

Nous nous connaissons depuis l'enfance, et Madelyn, feue son épouse, était une amie très chère à mon cœur. Loin des regards, nos relations sont moins protocolaires, mais je ne me permets jamais la moindre familiarité avec le Duc quand nous ne sommes pas seuls.

— Je souhaitais m'entretenir de l'avenir de l'orphelinat avec vous, Philomena. Vous savez comme la situation actuelle me brise le cœur. Mais j'ai bon espoir de trouver une solution, dit-il en me guidant vers l'immense cheminée dans laquelle flambe un feu fourni.

Nous prenons place autour d'une table. Un plateau est posé, garni de nombreux sandwiches et d'une théière.

— Quelle bonne nouvelle ! Je ne vous cache pas que malgré notre bonne volonté et nos efforts, il va nous être bien difficile de maintenir notre établissement bien longtemps. Vous connaissez nos besoins.

— Hélas, je ne le sais que trop, et c'est bien là ce qui me tracasse.

— Je n'ose vous poser la question, Edwyn, mais tout cela me semble bien incompréhensible.

— Je le sais, et c'est pour cela que je vous ai conviée.

Edwyn me sert une tasse de thé et me la tend d'une main tremblante. Mon inquiétude monte d'un cran. Serait-il malade ?

— Depuis la mort de mon cher Percy, reprend-il, notre situation a bien changé. Voyez-vous, son mariage avec Janice nous assurait le versement d'une dot extrêmement généreuse, à la condition que cette union donne naissance à un fils, qui aurait hérité de mon titre. Le prestige serait alors retombé sur la famille de ma bru, avide de compter un Duc parmi les siens.

Je hoche la tête, comprenant alors l'origine des difficultés financières d'Edwyn.

— Et vous n'avez aucun recours pour obtenir cette dot?

— Non, malheureusement. Maître Potter a examiné toutes les possibilités, faisant même appel à ses collègues les plus éminents, mais aucune contrainte légale n'est envisageable pour l'obtenir.

— Que comptez-vous faire, en ce cas ?

Edwyn se lève et ouvre une petite boîte en bois. Il en retire un cigare qu'il allume avant de jeter l'allumette dans la cheminée.

— Si Janice n'a pu donner naissance à un héritier mâle avec Percy, peut-être peut-elle le faire avec Douglas ? dit-il en se tournant vers moi et en me regardant fixement.

J'ouvre des yeux ronds. Edwyn projette très sérieusement de marier son second héritier avec la veuve de Percy. Sur le papier, cela semble être une bonne solution, mais qui ne tient pas compte des sensibilités de chacun.

Janice est certes une jeune femme d'une grande beauté, mais est-elle du goût de Douglas ? Avec sa silhouette fine et son regard où se lit une sensualité débordante, elle pourrait bien plaire au ténébreux jeune homme.

Rien n'est moins sûr toutefois. Emily m'a alertée sur la possibilité d'une idylle entre Elizabeth et Douglas. Mais je connais les emportements de mon amie, et sa propension à imaginer bien des

choses. Je n'imagine pas ma petite protégée tomber dans le piège d'une telle relation, que notre société anglaise n'accepte pas. Rares sont les mariages entre une roturière et un noble, je n'en connais d'ailleurs aucun.

— Douglas est-il favorable à une union avec sa belle-soeur ?

— Je le sens encore réticent. Mais c'est un homme de devoir, et il sait ou est le sien. Janice est une belle jeune femme, il est des devoirs plus pénibles à remplir.

— Ah ! Vous êtes là, mon ami, lance Lady Sophia, en surgissant dans la bibliothèque. Vous êtes ici ? me dit-elle en levant un sourcil surpris.

— Miss Pennycoat et moi traitions des affaires de l'orphelinat, comme chaque mois, bougonne Lord Edwyn, visiblement agacé par l'irruption de son épouse.

Je me lève et salue la Duchesse. Elle me tourne ostensiblement le dos, et saisit son éventail. Elle l'agite vigoureusement devant son visage en poussant un long soupir.

— Combien de fois vous ai-je demandé de ne pas fumer dans la bibliothèque ? Enfin, mon ami, vous avez le fumoir pour cela. Je dois vous entretenir au plus tôt…

— Nous n'avons pas fini Miss Pennycoat et moi, l'interrompt sèchement son époux.

La Duchesse se tourne alors vers moi, le regard dur.

— Je suis sûre que Miss Pennycoat comprend qu'il est des affaires familiales qui ne peuvent attendre.

Je hoche la tête et saisis le châle que j'ai déposé sur le fauteuil.

Lord Edwyn foudroie sa femme du regard et me reconduit à la porte de la bibliothèque.

— Convenons de nous revoir avant les fêtes de la Nativité, ma chère.

Alors que je sors, j'ai le temps d'entendre la voix suraiguë de Lady Sophia annoncer la venue de son frère quelques jours plus tard.

Pensive, je me laisse bercer par les mouvements de la calèche qui me ramène à l'orphelinat.

— Alors ? Que voulait le Duc, m'interroge Emily dès mon arrivée. Bonne ou mauvaise nouvelle ?

— Plutôt une bonne nouvelle, dis-je en retirant l'épingle à chapeau qui maintient ma coiffe sur ma tête.

Je tends ma capeline et mon chapeau à Willy qui court les ranger.

— Allons donc prendre un thé, j'ai hâte de connaître cette bonne nouvelle, reprend Emily en se dirigeant dans la cuisine.

— Quelle nouvelle ? demande Elizabeth qui termine de ranger les bûches près de la cuisinière à bois. Vous semblez pourtant un peu

contrariée Miss Pennycoat ?

Je regarde les deux femmes, ne sachant si je dois leur annoncer une nouvelle qui n'est pas encore certaine.

— Le Duc pense qu'il lui sera possible de nous renouveler son soutien assez rapidement.

— Mais c'est merveilleux ! s'exclame Elizabeth en se redressant.

— Ses ennuis financiers sont donc terminés, c'est une excellente nouvelle, ça !

— Rien n'est encore certain ma chère Emily. Il faut pour cela que Douglas accepte d'épouser la veuve de Percy.

— Quoi ? Mais quelle est donc cette bizarrerie ? En quoi ce mariage règlerait-il leur problème d'argent ? demande Emily en posant la bouilloire remplie d'eau sur la cuisinière à bois.

— Emily, si je révèle ce que m'a dit Lord Edwyn, je ne veux pas que cela fasse l'objet de ragots.

— Que voulez-vous dire, Philomena ? Que je ne sais pas tenir ma langue ?

— Non, bien sûr que non, dis-je en soupirant. Mais ce genre de choses ne doit pas être divulgué à tort et à travers, voilà tout.

— De mieux en mieux ! Maintenant je raconte n'importe quoi !

Tandis que mon amie ronchonne, j'observe Elizabeth qui s'est immobilisée, et dont le visage s'est décomposé.

Emily aurait-elle raison ? Y aurait-il un tendre sentiment entre Douglas et Elizabeth ?

Mon Dieu… ma pauvre enfant.

Chapitre 25

Vendredi 19 novembre 1880

- Sophia -

Voilà qui est bien étrange. Depuis deux semaines Janice et Douglas ne se croisent plus que lorsqu'il n'est pas possible de faire autrement. Et je vois bien que c'est le fait de mon beau-fils. Cette péronnelle aurait-elle joué la carte qu'il ne fallait pas ?

Si je le lui demande, elle ne me révélera rien, j'en suis certaine. Et si j'allais voir Douglas pour en savoir plus ? Après tout, c'est le seul fils qu'il reste à mon époux. Une petite discussion entre belle-mère et beau-fils, à l'approche des fêtes de Noël, quoi de plus normal ?

— Douglas, mon cher, accepteriez-vous de venir prendre le thé avec moi ? Vous pourriez me parler de cette affreuse guerre des Boers. Ce sont là des régions que je ne connais pas et j'aurais grand plaisir à en savoir davantage.

Il me regarde en haussant un sourcil surpris.

— Ma foi, pourquoi pas. Par contre, nous éviterons le sujet de la guerre, ce n'est pas là un sujet de conversation de salon.

— Oh ! Bien sûr. Comme je suis indélicate. Vous ne devez pas avoir que de bons souvenirs.

— Et puis, je devrai vous laisser assez tôt pour pouvoir aller aider ce brave Bennett à l'orphelinat.

— Mais enfin ! Qu'avez-vous tous avec cet orphelinat ? S'y passe-t-il à ce point des choses extraordinaires ou y rencontre-t-on des gens si exceptionnels ?

— Peut-être pourriez-vous y aller ne serait-ce qu'une fois ? Vous vous forgeriez vos propres réponses.

— Certes, certes...

— Mais je comprends que puisque c'est là le résultat d'une idée de ma défunte mère, vous ne vous sentiez pas à l'aise avec l'idée d'une telle visite.

Décidément, si Douglas doit prendre les rênes de cette famille, il saura la mener avec beaucoup d'assurance. Il a le don de décider qui il met à l'aise ou pas. Mais qu'à cela ne tienne, je vais aller dans son sens et tâcher ainsi d'en savoir un peu plus.

— Dites-moi, comment vous remettez-vous du départ de votre frère ?

— Ne vous inquiétez pas pour moi, Sophia. Je suis malheureusement habitué à devoir vivre des deuils d'êtres qui me sont

chers.

— Certes. Mais vous voilà l'héritier du titre que porte aujourd'hui votre père. Cette charge ne vous semble-t-elle pas trop lourde ?

Il me regarde, silencieux, puis finit par rompre ce silence qui est assez pesant.

— Voilà un sujet dont il convient que je débatte avec mon père et ses conseils en la matière, sans vouloir vous blesser.

— Bien sûr ! En tout cas, vous semblez aimer profondément cette magnifique région.

— C'est indéniable.

Je bois une gorgée de thé et me jette à l'eau après avoir lâché un profond soupir.

— Eh bien moi, je m'inquiète pour Janice. Elle est bien seule, même si votre famille continue à l'accueillir bien volontiers ici.

— Père semble y tenir, en effet.

— Si jeune et déjà veuve !

— Nous ne pouvons choisir nos destinées, c'est ainsi.

— Vous avez raison. Mais je suis certaine qu'elle saura trouver de nouveau l'âme sœur et porter enfin de beaux enfants.

— Un garçon de préférence, m'a-t-on dit.

— D'un certain point de vue. Mais lorsque l'on désire ardemment être mère, ce n'est pas ce qui compte.

— Mais vous saurez peut-être l'aider à faire la rencontre qui lui conviendra ? Ne désire-t-elle pas retrouver sa région d'origine ?

— Peut-être. Je crois surtout qu'elle est pour l'heure un peu perdue.

Ah, me dis-je, Douglas ne voit donc pas Janice comme celle qui pourrait peut-être l'accompagner dans la vie. Si je dois croire tout ce qu'il vient de me dire. Mais c'est finalement assez cohérent avec ce que j'ai pu observer ces derniers jours.

Douglas se lève subitement, alors que je suis toute à mes réflexions.

— Je dois vous abandonner, Sophia ! Toute promesse se doit d'être tenue, n'est-ce pas ? Et j'ai promis de venir chaque jour apporter mon soutien à cette œuvre louable qu'est l'orphelinat.

Je me lève pour prendre congé de mon beau-fils.

— Et c'est promis, j'irai dès demain visiter ce lieu.

— Dieu fasse que vous en soyez agréablement surprise, me dit-il tout en baisant la main que je lui tends.

— Je n'en doute pas !

Le regardant partir, je me dis que décidément ce jeune homme est intrigant. Il montre une force de caractère qui engendre une forme d'admiration.

— Au fait, lui dis-je avant qu'il ne parte, vous pourrez ce soir faire la connaissance de mon frère ! Il revient de sa saison de chasse de la grouse en Écosse et va s'arrêter ici quelques jours avant de rejoindre

ma famille à Weston. Il ne saurait tarder.

— Oh ! Et... partirez-vous ensuite avec lui pour passer Noël avec les vôtres ?

— Je ne sais pas encore, Douglas. Et puis, les miens sont autant ici que là-bas.

— C'est certain, Sophia. À ce soir, donc.

Il part et je le regarde s'éloigner tout en me disant que je suis persuadée qu'il faudra désormais compter avec Douglas, qu'il soit présent ici ou pas.

À peine est-il parti que Janice vient me voir. Elle a manifestement envie de savoir ce que j'ai pu échanger avec Douglas.

J'en suis à me demander comment je vais pouvoir esquiver ses questions, lorsque retentit la cloche annonçant un visiteur. Mon frère !

— Ma chère Janice ! Je suis certaine que ce carillon annonce l'arrivée de mon frère Mycroft. Vous allez voir, il est incroyable !

Je cours jusqu'à la porte d'entrée, déjà ouverte par notre majordome, suivie de près par une Janice dont la curiosité a été attisée par mes mots. Je me jette dans les bras de mon frère, qui se tient là, dans le hall, prêt à en débattre avec celui qui oserait lui barrer la route de sa sœur. Mycroft a toujours eu cette stature qui impressionne et qu'il entretient par des séances d'aviron, mais aussi de boxe française et d'escalade et de ski, qu'il va pratiquer dans les Alpes françaises ou en Autriche. Il parcourt sans cesse le monde et se laisse bien volontiers entraîner dans des parties de chasse en Écosse ou des régates sur des mers parfois houleuses. Il est certes mon cadet de cinq années, mais c'est toujours dans un "Viens donc là ma petite sœur" qu'il me soulève de terre et me fait tourner avant de me reposer au sol, presque saoule. la seule chose qui me désole c'est qu'il soit encore célibataire alors qu'il va bientôt souffler ses trente-cinq bougies.

— Janice ! Vous me voyez vraiment désolé de ce qui vous arrive. Je vous présente mes chaleureuses condoléances et vous assure de toute ma compassion pour cette période difficile. Nous ne nous sommes croisés que deux ou trois fois, mais j'imagine comme vous devez souffrir.

— C'est très gentil, Mycroft. Mais j'apprécierais de parler d'autre chose, si cela vous sied.

— Oh bien sûr ! dit-il en se tournant vers moi.

— Ma sœur, installez-nous dans un endroit chaud et je vous raconterai ma partie de chasse en Écosse. J'ai une foule d'anecdotes à vous narrer. Le baron de Stantfield nous a encore fait l'honneur de ses maladresses légendaires. C'était tellement drôle !

— Janice, que pensez-vous de la bibliothèque ? Vous aimez cet endroit, n'est-il pas ?

— Oh oui, bien sûr ! Effectivement, j'adore ce perchoir qui domine les flots.

Je sonne la cuisine pour que l'on vienne nous servir des boissons chaudes dans la bibliothèque, puis nous partons vers la bibliothèque. Janice ouvre la marche, dirigeant ainsi mon frère, qui ne connaît pas les lieux.

Mon frère se penche à mon oreille.

— Dites-moi, ma sœur, je n'avais pas le souvenir d'une aussi charmante personne. De plus, le noir lui va à ravir. Sa taille est fine et sa croupe appelle les fessées consenties.

— Mycroft ! Pourriez-vous, juste sur ces deux jours où vous serez parmi nous, réfréner vos ardeurs et choisir ailleurs qu'ici de quoi satisfaire vos envies ? Pensez-vous que cela vous soit possible ?

— Ma sœur... que pourrais-je vous refuser ? Pourtant, c'est bien dommage...

— Vous trouverez ce qu'il vous faut au village.

Mon Dieu ! Comment ai-je pu occulter cet aspect de la personnalité de mon frère ? Et pourtant, combien de fois Père a-t-il dû, grâce à ses relations, sortir Mycroft d'un mauvais pas. Et parfois en y laissant des sommes insensées.

Lorsque nous arrivons dans la bibliothèque, Janice est debout devant la fenêtre. Mycroft s'approche d'elle.

— Cela vous rappelle les côtes de Weston ?

— Plus ou moins, oui. Mais ici la nature est beaucoup plus sauvage et l'océan moins calme.

— Le Sud vous manque ?

Je m'interpose alors, avant tout pour essayer d'éloigner Mycroft de Janice.

— J'essaie de convaincre Janice de faire le voyage avec moi vers Weston, pour la période de Noël.

— Pouvoir vous croiser à Weston pendant les fêtes de Noël serait un vrai plaisir, ajoute Mycroft en se penchant vers Janice.

Mais que je suis idiote ! La voilà l'occasion d'écarter Janice de Douglas : mon frère ! En le laissant faire comme il l'entend avec Janice, soit il l'épouse, soit il la déshonore. Et dans les deux cas, envolée la dot tant attendue !

Entre son charme et son physique, aucune femme n'a jamais su résister à mon frère, qu'elle soit consentante ou pas.

Il revient vers moi, laissant Janice à sa contemplation de l'océan.

— Ma sœur, chuchote-t-il, nous allons devoir vous et moi parler de votre voyage vers Weston.

Me laissant dans le questionnement, il retourne vers Janice et prend sa main pour la conduire vers la petite table où le thé et le café

viennent de nous être servis.

— Ma chère, me laisserez-vous vous arracher à cette beauté océanique afin que je vous raconte quelques-unes de ces anecdotes qui émaillent nos parties de chasse en Écosse ?

Janice se laisse faire et se montre même très souriante.

Chapitre 26

Vendredi 19 novembre 1880

- Elizabeth -

La nuit est à présent bien installée et les enfants sont tous couchés. Je viens de terminer de plier l'énorme tas de draps avec Emily, et nous les disposons dans des paniers avant de les monter dans la lingerie.

Depuis notre dernière rencontre sur la lande, je ne cesse de penser à lui, Douglas. Je revois ses yeux sombres qui me fixent avec une intensité tellement troublante. Je sens encore la chaleur de son corps contre le mien, la douce caresse de sa main dans mes cheveux, le frisson qui m'a parcourue quand ses lèvres ont longuement baisé le bout de mes doigts… Mes rêveries ne trompent pas Emily qui me regarde, l'air sévère.

— Je sais exactement à quoi vous pensez, jeune fille. Il vous faut très vite vous reprendre, au risque de sombrer dans le pire des pièges.

— Vous ne savez rien de ce à quoi je pense, Emily, dis-je agacée en lissant les derniers draps.

Elle secoue la tête, avec un air désolé.

— Bien sûr que je le sais… j'ai été jeune moi aussi. Et le futur seigneur du château est bien trop beau pour laisser les femmes indifférentes. Je vois bien qu'il vous plaît énormément, Elizabeth. Et je vois les regards que vous échangez quand il ramène le bois qu'il a coupé avec Bennett.

— Emily ! Vous vous faites des idées…

— Oh, j'aimerais bien me faire des idées, mais depuis plus de quinze jours, vous n'êtes plus vous-même.

— Je peux vous assurer que je suis tout à fait en possession de toutes mes facultés. Je travaille autant que je peux, Emily, je ne sais pas ce que vous me reprochez.

— Je ne vous reproche rien ma petite Lizzie, j'ai simplement peur pour vous.

— Vous n'avez aucune crainte à avoir. Je ne suis pas stupide.

— Mais il est là, à rôder autour de vous, comme un prédateur autour de sa proie.

— Vous dites vraiment n'importe quoi, ma pauvre Emily ! Monsieur Douglas aide simplement Bennett à rentrer du bois pour cet hiver, sans doute à la demande de son père. D'ailleurs, sans lui, jamais nous n'aurions une telle quantité de bois de chauffage disponible pour passer la mauvaise saison. Bennett se fait beaucoup trop vieux pour

assumer un tel travail.

— Parce que vous croyez que Lord Edwyn se préoccupe de savoir comment nous récupérons le bois qu'il nous laisse ? Ce serait bien la première fois ! Non, Monsieur Douglas agit de son propre chef, et c'est un simple prétexte pour vous voir chaque jour !

— Cessez donc vos divagations, Emily. Je vous rappelle qu'il va probablement épouser sa belle-soeur, alors pourquoi s'intéresserait-il à une simple institutrice, et orpheline de surcroît ?

— Parfaitement ! Et ne l'oubliez pas quand il lui prendra l'envie de vous faire croire que cela n'a aucune importance à ses yeux, et que c'est vous qu'il aime. Cet orphelinat est rempli d'enfants dont la mère a cru à ces mensonges.

Je me tourne vers la cuisinière, prête à lui répondre vertement de se mêler de ses affaires, quand je vois ses yeux remplis de larmes, et reflétant une réelle inquiétude. Ma colère s'évanouit immédiatement, et je la prends dans mes bras.

— N'ayez crainte, ma bonne Emily. Je sais parfaitement de quoi les hommes de ce milieu sont capables.

Secouant la tête, je chasse l'horrible image du visage d'Henry Waterborne. Ce souvenir me poursuit encore, et il n'est pas rare que je me réveille, épouvantée, après un cauchemar où je revis cette horrible agression.

— Et si nous prenions un lait chaud, me propose doucement Emily.

Je me rends compte que mes mains tremblent, un frisson glacé me parcourt soudain.

— Venez avec moi dans la cuisine, reprend-elle en m'entourant les épaules avec son châle. Nous avons beaucoup de miel en réserve, ce sera délicieux avec un bon lait bien chaud. Et je ne connais aucune peine qu'un bon lait au miel ne puisse apaiser.

Je sais que les craintes d'Emily sont fondées, et que mon attirance pour Douglas Nordbath ne pourra rien m'apporter de bon, mais je ne peux oublier son visage, ainsi que le trouble et la chaleur qui m'envahissent dès que je sens sa présence non loin de moi.

Depuis quelques semaines, Douglas bûcheronne dans le bois qui jouxte l'orphelinat. Parfois, j'accompagne les enfants qui aident les deux hommes à transporter et à ranger les bûches près de la maison. Que dirait Emily si elle me voyait tandis que j'observe le corps musclé de Douglas ? Jamais je n'avais ressenti un tel trouble, un désir aussi fort de toucher quelqu'un. Après l'agression dont j'ai été victime, la seule pensée qu'un homme puisse un jour poser ses mains sur moi me répugnait. Et voilà que je me surprends à désirer violemment qu'un homme, que cet homme, me prenne à nouveau contre lui.

Chaque nuit, seule dans mon lit, je revis ces moments si troublants passés près de lui. Moments qui n'ont duré que quelques minutes,

mais qui représentent les instants les plus intenses de ma vie. Je ferme les yeux et je rêve de sentir ses mains parcourir mon corps. Je rêve de ses caresses, que je devine expertes et je les fantasme chaque nuit… Jamais je n'aurais cru que je serais capable d'éprouver un tel désir pour un homme.

Mais que dirait Emily si elle savait ? Sans doute m'a-t-elle surprise à l'observer, ce qui expliquerait son inquiétude pour moi. Inquiétude que, pour être honnête, je comprends. Que pouvais-je espérer en tombant amoureuse d'un homme de son rang ? Je ne suis pas idiote au point de croire qu'il pourrait un jour épouser une femme telle que moi. Mais cela n'empêche pas de rêver, et de souffrir. Comment oublier ce qu'il s'est passé avec lui ? Cette impression de sombrer dans un tourbillon de sensations que jamais je n'avais éprouvées auparavant, et que je n'éprouverai sans doute jamais plus.

Un jour, il se mariera. Une nouvelle vague de désespoir m'étreint. Je suis donc condamnée à vivre non loin de cet homme dont je ne peux rien attendre, et qui, je le sais, m'obsèdera le reste de ma vie. Douglas va sans doute épouser Janice, peut-être pour des raisons financières et sans amour, mais qu'importe, il l'épousera et il lui fera des enfants. Et moi, que deviendrai-je ? Une pauvre vieille fille, ressassant dans la grisaille de son quotidien, le souvenir intense de ces moments furtifs, que lui, aura sans doute rapidement oubliés. Est-ce cela mon destin ?

Épuisée par des nuits trop courtes, j'étouffe un sanglot. Je sais à présent que je ne pourrai pas rester dans cet orphelinat, et prendre la suite de Miss Pennycoat. Je refuse cet avenir tout tracé, si terne et solitaire.

— Je sais ce que vous ressentez, murmure Emily en s'asseyant face à moi, dans la cuisine. Mais vous rencontrerez un autre homme, qui lui, saura vous rendre heureuse. Cela vous paraît sans doute impossible, en ce moment. Votre nature passionnée vous aveugle, et vous pensez que vous ne connaîtrez plus jamais une telle attirance, mais croyez-moi, cela vous arrivera à nouveau.

Elle sort un mouchoir de la poche de son tablier et me le tend.

— Vous avez sans doute raison Emily, dis-je avant de me moucher bruyamment.

Mais je n'en crois pas un mot…

Chapitre 27

Mercredi 24 novembre 1880

- Sophia -

Je ne peux décidément pas être tranquille dans ce maudit château. Il a encore fallu que cette affreuse cuisinière vienne me demander mon aval pour le repas du réveillon !

J'ai tellement hâte de retrouver ma famille dans le sud. La bienséance voudrait que je passe Noël avec mon époux et ma fille. Mais je prie pour que Mycroft m'emmène avec lui chez nous. Que je m'éloigne du froid de ces régions sauvages ! Et d'ailleurs, je vais en profiter pour emmener Adélaïde, et non pas Addie comme certains l'appellent ici, avec nous. Il est grand temps qu'elle soit présentée à des familles plus civilisées que ces rustres du Northumberland ! Son entrée dans le monde va demander quelques ajustements ! Elle a vraiment des manières de sauvageonne, à courir la lande ainsi pour un oui ou pour un non.

Maintenant que j'ai été dérangée dans mes pensées, je vais aller rendre visite à Lord Edwyn pour lui parler de notre fille. Je frappe à la porte de son fumoir. Ça empeste l'odeur de cigare jusque dans le hall ! Et en plus il me fait attendre !

— Mon cher.

— Entrez, ma chère. Quelle affaire importante vous amène donc à me rendre visite ?

— Je désire m'entretenir avec vous à propos de notre fille.

— Je vous écoute.

— Ne pensez-vous pas, cher ami, qu'il serait grand temps que notre chère enfant soit présentée à des personnes dignes de son rang ?

— C'est-à-dire ?

— Eh bien, participer à des dîners ou des bals chez des gens bien nés, où culture et bonnes manières sont de mise.

— Aurions-nous failli à tout cela, ici même ?

— Èh bien, cette contrée est fort belle, mon cher ! Mais... un peu sauvage pourtant, et...

— Oh ! Serions-nous entourés d'hommes vêtus de peaux de bêtes ? Je n'avais pas remarqué.

— Oh non ! Loin de moi cette idée.

— Vous me soulagez...

Il me regarde, visiblement amusé de me voir ainsi empêtrée dans des explications que je ne trouve pas.

— Je pensais partir avec Mycroft vers mon sud natal pour les fêtes de Noël. Et j'en aurais profité pour emmener Adélaïde avec moi, afin de parfaire son éducation mondaine.

Il me regarde, interloqué.

— Parfaire son éducation ! Vous ? Comment pouvez-vous ainsi parler de choses auxquelles vous ne connaissez rien ? Avez-vous décidé d'essayer de me faire mourir de rire, n'y étant pas parvenue par l'ennui ?

— Oh ! Je vous trouve la dent bien dure !

— Écoutez, ma chère, notre fille Adélaïde n'ira pas avec vous à Weston-super-Mare. Il ne saurait en être question. Elle vient de retrouver son frère Douglas après avoir perdu Percy, qui a toujours été comme un second père pour elle. Elle se réjouit à l'idée de passer Noël avec son frère. Vous ne la priverez pas de ces moments de joie ! Mais si cela vous tient à cœur, allez donc vous y réfugier avec votre frère et toute votre famille !

Mais je me plante devant lui.

— Peut-être pourrions-nous faire venir notre Adélaïde et lui demander de décider elle-même ?

— Je connais déjà sa réponse. Elle a la meilleure des raisons pour rester ici.

— Que voulez-vous dire ? Seriez-vous capable de la soudoyer pour qu'elle ne voit pas sa propre mère ?

Il éclate de rire.

— De toute façon, elle n'est pas là. Elle sera de retour en fin d'après-midi.

— Encore cet orphelinat ?

— Un problème à ce sujet ?

— Pas du tout ! C'est une initiative très louable.

— Parfait. Vous pouvez donc disposer.

Je repars vers la porte, en rageant intérieurement. Quel goujat !

— Et tenez-vous le pour dit, ma chère : Adélaïde ne vous accompagnera pas à Weston. Ni ailleurs ! Elle restera ici, parmi les sauvages qui sont les siens.

Je ne me retourne pas et me contente de claquer la porte sur ce fichu fumoir qui empeste !

Arrivée dans le salon, je sonne pour qu'on m'apporte un chocolat chaud, ma gourmandise en ces temps froids.

Mon frère arrive alors, de retour du village, où il est allé, selon sa propre métaphore, « faire un peu d'exercice ».

— Quand pensez-vous partir, mon frère ?

— Me chasseriez-vous donc ?

— Pas le moins du monde ! Mais quitte à vous accompagner,

j'aimerais emmener Adélaïde avec nous.

— Excellente idée. Il est grand temps qu'elle fréquente des cercles plus raffinés.

— Ah ! Voilà ce que je disais à mon époux. Et ce goujat à balayer cette proposition d'un revers de la main !

— C'est un rustre, ma chère sœur.

— Me voilà bien aise de me sentir soutenue. Mon mari me soutient qu'elle refusera de m'accompagner !

— Ce n'est pourtant pas à elle de décider. Vous êtes sa mère, que diable !

Nous entendons alors la porte du hall qui se referme dans un claquement et les petits pas de ma fille qui courent jusqu'aux marches.

Mycroft comprend mon désir sans que j'ai à m'exprimer. Il court jusqu'à la porte et interpelle Adélaïde.

— Ma nièce ! Venez donc nous voir. Votre mère désire s'entretenir avec vous.

— Ma mère ! Elle a donc quitté sa chambre ?

Cette enfant est décidément bien insolente !

Elle entre dans le salon, la mine rouge d'avoir couru la lande dans ce froid, les cheveux défaits de s'être adonnée à je ne sais quelles activités avec ces orphelins morveux. Elle ne ressemble à rien !

— Ma fille ! Regardez-vous ! Vous ressemblez à une vulgaire paysanne !

— Je connais, moi, des paysannes qui ne sont pas du tout vulgaires.

— Et ne me répondez pas, jeune fille !

Elle se tait enfin, décidée à nous écouter, mon frère et moi.

— Écoutez, ma nièce, votre mère a pris la décision de vous emmener avec nous dans le sud, afin de vous ouvrir aux mondanités que vous ne connaissez pas. Vous verrez, tout y est délicieux et si raffiné, qu'une jeune fille comme vous ne pourra qu'être éblouie par tant de faste et de raffinements. Et puis, votre grand-père est un homme aisé, qui saura, avec l'aide de votre mère et de vos tantes, vous ouvrir les portes des maisons de couture les plus exquises qui soient. Dans quelques semaines à peine vous serez tout à fait méconnaissable !

Elle nous a écoutés en silence, faisant sans cesse aller son regard de mon frère à moi. Elle finit par entrouvrir la bouche, la referme, puis parle enfin.

— Mère ! Ce n'est pas possible ! Comment pouvez-vous me faire cela ? Je ne suis jamais partie d'ici !

— C'est justement là le problème, lui dit mon frère.

Puis il se tourne vers moi.

— Ma sœur, vous devez absolument faire venir ma nièce chez nous. Dès après Noël, nous irons dans notre maison de Londres, celle qui est

en plein centre. À partir de là, nous pourrons lui garantir une éducation digne de ce nom !

Je regarde Adélaïde.

— Mycroft est d'excellent conseil. Commencez donc à préparer vos valises avec l'aide de ma dame de compagnie. Nous avons assez tergiversé.

— Mais enfin, Mère...

— Voulez-vous bien ne pas répondre ainsi à votre mère !

Mycroft s'approche d'Adélaïde et la prend par le poignet, commençant à la diriger vers la porte du salon. Mais celle-ci se démène et tout à coup j'entends Mycroft pousser un cri.

— Mais c'est incroyable ! Cette tigresse m'a mordu ! Ce n'est pas une éducation qu'il lui faut, mais bel et bien une contrainte par la force ! Le châtiment corporel a fait ses preuves, Sophia ! À quoi avez-vous donc occupé toutes ces années au lieu de faire son éducation ?

Il essaie de la rattraper, mais Adélaïde se précipite dans le hall en appelant son père à tue-tête. Mycroft attrape une cravache posée sur une maie dans le hall et s'apprête à donner une correction à Adélaïde, mais son père surgit de son fumoir en demandant qui pousse de tels cris. Alors qu'il se dirige vers Mycroft, la porte du hall s'ouvre à la volée, laissant entrer le froid et un Douglas effaré, qui se retrouve face à ce spectacle.

Il se jette sur Mycroft, lui arrache la cravache et lui en donne un coup à travers le visage, puis l'attrape par le col et le jette au sol. Alors qu'il s'apprête à le rosser plus avant, son père attrape son poing et le somme d'arrêter immédiatement cette bagarre digne des bas-fonds.

Mon frère se relève en portant sa main à son visage, qui s'est mis à saigner.

— Vous verrez, lui lance Douglas, on vit très bien avec une balafre. Même si la vôtre sera moins glorieuse que la mienne ! Demain à l'aube vous serez parti et plus jamais vous ne viendrez importuner ma sœur !

— Mais enfin, ose répondre mon frère, vous n'êtes pas le maître ici !

Douglas éclate alors d'un rire qui résonne dans toutes les pièces du château. Il s'approche alors de Mycroft, jusqu'à presque le toucher.

— N'oubliez pas que je suis ici chez moi. Je suis le fils du Duc de Nordbath et l'héritier en titre, lance-t-il d'une voix forte.

Mycroft recule d'un pas, sans doute effrayé par la lueur qu'il lit dans le regard de Douglas

— Et vous, qui êtes vous ? continue Douglas. Vous n'êtes que le fils d'un marchand, certes très riche, mais cela ne vous autorisera jamais, vous m'entendez, jamais, à vous comporter comme vous l'avez fait avec Lady Adélaïde. J'entends d'ailleurs qu'elle reçoive vos excuses au plus vite.

Adélaïde vient se poster derrière son frère, le regard insolent.

Mycroft essuie le sang qui perle sur son menton d'un geste rageur. Il se redresse, tentant de retrouver un peu de sa superbe et ajuste sa veste.

— J'attends avec grande impatience le jour où vous quémanderez l'aide financière de ma famille, que vous méprisez bien effrontément, Monsieur, dit-il avec un sourire mauvais.

— Je n'ai que mépris pour vous. Vous n'êtes qu'un jouisseur parasite, bien incapable de travailler. Et je ferai en sorte que ma famille soit protégée de chacals de votre espèce.

La tension est palpable, nous sommes tous immobiles, les yeux fixés sur Douglas, dont la stature immense et le regard froid nous figent. Edwyn observe son fils, les yeux brillants, emplis de fierté.

— Vous me rendrez compte pour ça ! crache Mycroft avant de monter les marches quatre à quatre pour rejoindre sa chambre.

Je le suis, ne sachant quelle attitude adopter.

— Mon frère, mon cher frère, laissez-moi au moins vous soigner.

— Je me passerai de vous ! Je fais immédiatement mes valises pour rentrer chez nous. Ce Douglas va recevoir mon gant et nous réglerons cet affront en duel sous peu.

— Vous n'y pensez pas ! C'est un épéiste de premier ordre, et il est aussi excellent tireur, m'a-t-on dit.

— Ah, en cas, nous verrons. La nuit porte conseil.

— Bien. Je vais faire préparer mes valises, mais je crains qu'Adélaïde, forte du soutien de son frère, ne nous accompagne pas.

Il se plante alors devant moi.

— Vous ne m'accompagnez pas, Sophia ! Il est temps que vous agissiez comme nous l'espérons de vous depuis longtemps. N'oubliez pas ce que vous a demandé notre père. Il veut ces terres du Nord, et jusqu'à présent, vous n'avez rien obtenu ! Vous resterez donc ici. Faites en sorte de revenir dans les bonnes grâces de votre époux, et convainquez-le de nous céder ses terres ! Voilà ce que vous allez faire ! Et rien d'autre !

— Mais Mycroft…

— Rien d'autre, vous dis-je !

Et il me claque au nez la porte de sa chambre.

Chapitre 28

Samedi 27 novembre 1880

- Adélaïde -

Depuis ces événements incroyables de mercredi dernier, Mère ne m'a guère adressé la parole, si ce n'est pour me dire bonjour ou bonsoir.

Père lui a dit qu'elle pouvait partir passer Noël à Weston si elle le désirait, mais elle maintient sa décision de rester ici. Ce qui est tout de même étrange, car chaque année, dès que les premiers frimas de l'hiver s'installent, elle file vers son sud adoré, et y reste jusqu'au retour du printemps.

Pour ma part, je suis bien occupée à l'orphelinat et je vois bien dans le regard de mon père que mon implication lui plaît. Me voir ainsi aider à maintenir à flots l'œuvre de sa première épouse, dont il était éperdument amoureux, doit lui procurer une petite part de bonheur.

Lorsque j'arrive devant la bâtisse de l'orphelinat, Sullivan est en grande discussion avec Bennett et il vient m'aider à descendre de la calèche. Bennett et lui font une triste mine.

— Que faites-vous avec cette pelle et cette pioche ? Vous ne vous occupez pas du bois ?

— Addie, c'est tellement triste, le pauvre Shadow ne fêtera pas Noël avec les enfants. Emily l'a trouvé ce matin, mort sous la table de la cuisine.

— Oh mon Dieu ! Mais c'est épouvantable ! Les enfants ne l'ont pas vu, j'espère ? Le pauvre !

— Il était bien vieux, Addie. Et il ne voulait plus se nourrir ces derniers jours...

— Je sais bien.

Je ne peux retenir mes pleurs, tellement ce pauvre Shadow était attachant. Et ses yeux ! Si expressifs...

Mes pleurs se finissent en sanglots incontrôlables. Le départ de ce pauvre chien me fait soudain prendre conscience à quel point la mort est affreuse et irréversible. Le visage de Percy s'impose à moi et je m'effondre sur une souche d'arbre, plus que je ne m'assois.

Sullivan s'agenouille alors et me serre dans ses bras. Il a compris ce qui m'étouffe à ce point, j'en suis certaine. Ses mots me le confirmant.

— Ça va passer, Addie. Ça ira, ne vous en faites pas. Le temps fera son œuvre. En attendant, ma douce, nous allons faire ce qu'il faut pour le pauvre Shadow. La terre est dure avec ce froid, et je dois d'abord

jouer de cette pioche.

— Je vais m'occuper des enfants avec Lizzie. Ainsi ils ne risqueront pas de voir ce qu'il se passe.

— Je crois qu'Emily et Miss Pennycoat voudraient pourtant en parler aux enfants et les associer aux funérailles du pauvre chien.

— Oh ! C'est peut-être bien, effectivement.

— Allez, Addie, mettez-vous au chaud maintenant.

Je rentre et trouve Emily effondrée sur une chaise de la cuisine. Elle a le nez dans son mouchoir et les yeux rougis par les larmes.

— Ce vieux Shadow. Je l'ai toujours connu. Il est arrivé ici il y a vingt ans, poussé par le vent glacial de la lande jusque dans notre remise à bois. Il ne sentait pas très bon et bavait beaucoup, mais quel brave toutou.

— C'est vrai qu'il avait une fâcheuse tendance à lâcher de sacrées flatulences lorsqu'il était content.

Emily se met à sourire à l'évocation de ce détail.

— Oh mon Dieu, oui ! dit-elle. C'était terrible ! Combien de fois l'ai-je chassé avec mon balai, pour qu'il aille se soulager ailleurs !

— C'est bien la seule chose que nous ne regretterons pas de lui.

— C'est vrai. Quoique... Il y avait aussi cette fâcheuse manie de baver sur les souliers que nous venions de cirer.

— Finalement, dis-je dans un petit rire, il n'avait pas que des qualités.

— C'est vrai. Mais jamais nous n'en retrouverons jamais un comme lui.

— C'est vrai. Paix à son âme, dis-je en conclusion.

Là-dessus, Sullivan rentre en compagnie de Bennett et de monsieur Mac Gregor.

— Emily, dit ce dernier, même si Shadow va vous manquer, il serait préférable que vous ne restiez pas sans chien pour monter la garde.

— Mais, Phileas, nous ne voulons pas le remplacer !

— Emily, dis-je en lui prenant la main, Monsieur Mac Gregor a raison. Il ne s'agit pas de remplacer Shadow, mais de vous trouver un gardien.

Emily soupire et nous regarde tous, tour à tour.

— Vous avez sans doute raison. Nous verrons cela avec Philomena.

— Ah ! dit Phileas, voilà qui est plus sage.

Et il fait un clin d'œil à Bennet et Sullivan. Qu'ont-ils donc dans la tête ces trois-là ?

Nous prenons finalement tous ensemble un lait de poule brûlant autour de la table de la cuisine. Quel délice avec ce froid cinglant qui règne dehors ! Et puis, Emily préfère ne pas partager le petit déjeuner

avec les enfants, surexcités en cette période d'avant Noël. Elle a besoin d'un peu de calme.

En sortant de table, Sullivan vient vers moi.

— Votre oncle Mycroft est resté chez vous, finalement ?

— Oh non ! Il est parti très tôt dès le lendemain de l'altercation avec Doug.

— Je ne comprends pas. Je l'ai vu hier au village.

— C'est impossible.

— Et pourtant, je peux vous affirmer que c'était bien lui ! Impossible de le confondre avec un autre. Je ne l'ai aperçu qu'une fois, mais je ne l'ai pas oublié.

— Mais enfin, que fait-il là ?

— Aucune idée. Il semble être logé dans une auberge. Mais à mon avis sa présence ne présage rien de bon. Vous devriez en parler à votre père.

— Je vais le faire en rentrant.

— Oui, ce serait mieux ainsi. Ou peut-être même pourriez-vous le signaler à votre frère et soulager votre père de préoccupations supplémentaires ?

— Effectivement, cela me semble sage.

— Pensez-vous que votre mère soit au courant ?

— Oh ! Je n'avais pas pensé à cela ! Mais comment le savoir ?

— Nous allons y réfléchir.

— Si je lui demande, elle me le dira, non ? Je suis sa fille.

— Vous a-t-elle avertie de son désir de vous emmener à Weston ?

— Ma foi non... Rien que d'y repenser j'en ai la chair de poule ! J'aurais été séparée de vous pour des mois et peut-être même pour toujours ! C'est terrible !

— J'aurais vite parcouru la distance nous séparant, n'en doutez pas.

Je le regarde et lui souris. Sullivan est tellement prévenant et rassurant. C'est un ange avec moi !

— Je vous laisse, Addie. Les obsèques d'un certain chien nous attendent.

— Oh oui ! C'est important. À plus tard... mon chevalier servant.

Ce jour-là, j'ai l'esprit tourné vers ce qu'il se passe chez moi. Je pense sans cesse à ce que m'a révélé Sullivan et je ne peux m'empêcher de revoir le visage de mon oncle Mycroft, menaçant et imbu de lui-même.

J'entends encore la voix de Doug, prêt à tout pour protéger sa famille. Si seulement cela pouvait l'amener à rester parmi nous pour prendre sa place d'héritier !

La matinée a vite passé avec les enfants qui ont confectionné des couronnes de fleurs séchées et autres souvenirs à déposer sur la tombe

du pauvre Shadow. Ils sont ensuite passés un à un ou plusieurs se tenant la main, pour déposer leurs trésors.

Pour la plupart d'entre eux c'était là leur premier contact avec la mort. Les plus jeunes en ont été très impressionnés. Il a fallu les rassurer, tout en sachant bien que dans les semaines à venir certains vont sans doute faire des cauchemars ou nous poser des questions angoissées.

Sitôt le repas terminé, je ne tiens plus en place ! Je dois absolument aller rejoindre Père et Douglas. Fort heureusement, le vieux Mac Gregor est là et il propose de m'accompagner chez nous. Sullivan tient à se joindre à nous. Il aimerait pouvoir parler de tout cela avec Douglas, et peut-être en dehors de la présence de Père pour commencer.

Nous partons bien vite, après que je me sois confiée à Emily.

— Faites attention tout de même ! Cette manigance de la part de votre oncle ne me plaît guère. Je suis sûre qu'il prépare un mauvais coup. Il ne semble pas très respectable !

Puis elle me regarde, gênée.

— Oh, je suis désolée, mademoiselle Adélaïde ! Je ne voulais pas parler ainsi de votre famille.

— Ne vous inquiétez pas, Emily. Il est effectivement de ma famille... malheureusement... Pour ma part, il m'effraie. Et puis, il a une façon de regarder les femmes qui me dérange au-delà du supportable.

— Oh ! Quel horrible personnage ! Dans ce cas, dépêchez-vous. Et vous, mon cher Phileas, prenez soin de nos deux jeunes gens. Et Sullivan, ne prenez pas de risques inconsidérés. Nous avons encore besoin de vous !

Et nous voilà partis !

Lorsque nous arrivons, Père est occupé dans son bureau, alors que Douglas est installé dans le petit salon, pris dans la rédaction de ce qui semble être une lettre.

Nous libérons Mac Gregor de sa tâche. Douglas fera le nécessaire pour faire raccompagner Sullivan, si Père ne s'en préoccupe pas lui-même.

— Eh bien ! Mais que se passe-t-il donc ? Vous semblez bien empressés, tous les deux.

— Doug, Sullivan doit te parler.

— Mais... c'est au sujet de... de... vous deux ? demande-t-il en rapprochant ses deux index.

— Doug ! Mais enfin, non !

— Pas pour le moment... rajoute Sullivan, en regardant le bout de ses chaussures.

— Alors ? Quel est le problème ? Car il y a bien un problème ?

— Oh oui ! Et de taille ! répond Sullivan.

— Dites-moi tout, jeune homme.

Je laisse faire Sullivan, car après tout, c'est lui qui a découvert le pot-aux-roses. Lorsqu'il en a fini d'exposer ce qu'il a vu, Doug reste un court instant silencieux.

— Effectivement, il prépare quelque chose.

— Doug ! Je suis certaine qu'il veut se venger de vous et sans doute même attenter à votre vie. Je le crois prêt à tout !

— Ma jeune sœur, vous avez sans doute raison, mais nous ne devons pas nous précipiter.

— Et nous ne devons pas perdre de temps, dit Sullivan.

Douglas le regarde avec étonnement et un sourire amusé.

— Allons tenir Père au courant, dit-il, il saura prendre la bonne décision.

— Au village ? s'étonne Père. Dans une auberge, dites-vous, jeune homme ?

— Oui, Monsieur, c'était bien lui, je peux vous l'assurer.

— Bien. Ceci dit, il n'est pas chez nous, nous ne pouvons donc pas lui donner l'ordre de partir d'où il est.

— S'est-il montré menaçant avec l'un d'entre vous, depuis qu'il a quitté le château ?

— Nullement.

— Tout cela va être compliqué, je le crains.

— Et si nous lui rendions une visite de courtoisie ? demande Sullivan.

— De courtoisie ? Seriez-vous ironique ?

— Père, le coupe Douglas, je pense qu'il faut tirer les premiers. En allant le voir, de préférence en compagnie d'un homme de loi, nous lui passerons un message clair.

— Je ne suis pas certain qu'il soit homme à se laisser impressionner par la loi. Il se pense bien au-delà de tout cela.

— Et donc ?

Père regarde alors intensément Douglas.

— Mon fils, je vous laisse décider comment nous protéger de ce... chacal.

Le visage de Douglas se barre d'un large sourire de connivence.

— Père, vous me connaissez, je suis un homme d'action.

— Alors, hâtons-nous, je fais préparer notre calèche. En partant maintenant, s'il est présent à son auberge, nous serons de retour avant la nuit.

Je les suis jusque dans le hall. Nous entendons déjà la calèche sur les graviers. Mordred s'approche de Père et de Sullivan.

— Si ces messieurs n'y voient pas d'inconvénient, je suis prêt à leur

apporter mon aide. Je ne suis plus très jeune, mais l'union fait la force.

Père regarde Douglas.

— Mordred, dit celui-ci, vous êtes le bienvenu. Et vous, jeune fille, dit-il en se tournant vers moi, vous restez ici.

— Mais...

— Vous restez ici !

Je pince mes lèvres et serre mes poings tout en envoyant à mon frère un regard noir de colère.

— En compagnie de ma chère Mère ?

— Vous trouverez bien à vous occuper dans une des autres pièces du château, non ?

La calèche s'en va en faisant un bruit incroyable. Notre cocher semble s'être pris au jeu de cette équipée !

Et moi, je reste là et je peste tout en martelant le sol jusqu'aux cuisines.

Je vais me calmer avec un bon chocolat chaud et une part de pudding aux épices, dont notre cuisinière a le secret.

Chapitre 29

Samedi 27 novembre 1880

- Sophia -

Mais qu'est-ce donc que tout ce remue-ménage ? J'ai sonné la bonne et attends son arrivée. Janice est absente pour la journée, partie faire des emplettes en prévision de Noël. Je ne sais pas quelles futilités elle va encore nous rapporter pour essayer de se démarquer.

— Gwladys, dites-moi, quelle était donc la raison de tous ces éclats de voix ?

— Monsieur a reçu du monde, Madame.

— Voyez-vous cela ! Je m'en serais doutée, petite gourde ! Et ce bruit de calèche ?

— Monsieur le Duc et son fils sont partis, en compagnie du jeune Monsieur Darcy et de... Mordred.

— Mordred ! Mais c'est une plaisanterie ? Où sont-ils partis ainsi ?

— Au village apparemment.

— Au village ! Et dans quel but ?

— Je ne sais pas, Madame.

— Pour voir qui ?

— Je ne sais pas, Madame.

— Mais enfin, vous avez bien dû entendre quelque chose !

— Je n'écoute pas à travers les portes, Madame.

— Fichez-moi le camp, impertinente ! Je vais devoir une fois de plus aller moi-même aux informations ! Savez-vous au moins où est ma fille ?

— Dans les cuisines, Madame.

— Mais enfin, que fait-elle là ?

— Elle mange du pudding, Madame. Et elle boit un chocolat chaud.

— Mon Dieu ! Mais comment peut-elle espérer entrer dans son corset avec un tel régime ?

— Je ne sais pas, Madame.

— Partez d'ici, vous et vos « je ne sais pas, Madame » ! J'en ai plus qu'assez !

— Ma fille ! Pourriez-vous s'il vous plaît sortir de ce lieu où vous n'avez rien à faire.

— Pour quelle raison, Mère ?

— J'ai à vous parler.

— Mère ?

— Oui ?

— Je ne sais pas où est parti Père, ni pour quelle raison. Vous le saurez bien assez tôt, quand il rentrera.

— Mais enfin, ne suis-je pas ici chez moi ?

— Je ne sais pas, Mère.

Je pousse un cri de rage et retourne dans ma chambre. Je n'ai plus qu'à attendre.

La nuit est en train de tomber lorsque j'entends la calèche qui revient, bien plus posément qu'au moment de son départ. Les pas sur le gravier me disent que tous les occupants en descendent. La porte du hall se referme alors que je finis de descendre les marches. Et je me retrouve face à un spectacle hallucinant ! Mon mari, son fils, ce jeune freluquet de Sullivan Darcy et.. Mordred ! Et ces messieurs échangent bruyamment, faisant fi de ma présence et de celle d'Adélaïde, qui vient de surgir de la cuisine.

— Mais enfin, mon cher, où étiez-vous ?

— Ma chère Sophia ! Figurez-vous que le jeune Sullivan Darcy a eu la bonne idée de nous alerter sur la présence de votre frère Mycroft au village. Il a bien quitté le château mais est resté non loin. Nous ne savons pas dans quel but, sans doute peu louable, mais il n'a pas eu le temps de nous le dire.

Il fait alors face à son fils, au jeune Darcy et Mordred, qui sourient. Incroyable !

Il se retourne promptement vers moi, aussi vert qu'un jeune homme dans ses mouvements. C'est d'un ridicule !

— Mais peut-être étiez-vous au courant, ma chère ?

— Moi ? Mais non, voyons, pas le moins du monde !

— Soit.

Il me tourne le dos.

— Mais maintenant, Monsieur Darcy doit rejoindre sa propre famille. La nuit tombe et les siens pourraient craindre le pire.

Il prend congé de ce vulgaire baronnet et le fait raccompagner par Mordred jusqu'à la calèche.

Adélaïde le salue sur le perron et revient.

— Alors, Père, comment avez-vous réglé ce problème avec mon oncle ?

— Entre hommes civilisés, mon enfant. Certes, nous étions en plus grand nombre et bien décidés. Ce qui nous a permis de faire entendre raison à votre oncle Mycroft. À l'heure qu'il est, il est dans le train pour rejoindre Weston.

— Oh ! Et comment êtes-vous certains qu'il ne descendra pas à une autre station pour revenir sur ses pas ?

— Nous avons su être persuasifs.

— Oh !

— Et puis, il est accompagné. Une personne de confiance qui va veiller sur lui. Il ne faudrait pas qu'il lui arrive quelque chose avant son arrivée chez lui.

C'est un comble ! Personne ne tient compte de ma présence !

— Et à présent, dis-je suffisamment fort pour faire comprendre ma colère et ma détermination, puis-je en savoir davantage ?

— Je vous propose, ma chère, que vous rejoignez vos appartements. Je vous y retrouverai plus tard.

Alors là ! Comment ose-t-on me traiter ainsi ? Ce Mycroft ! Il faut toujours qu'il prenne des initiatives qui emmènent les autres vers les ennuis. Et tout cela sous ses airs de celui qui sait tout et commande tout le monde !

Je monte les marches la tête droite et le buste raide. Ils vont me le payer !

J'ai juste le temps de voir Mordred suivre la cuisinière et l'entendre lui dire en riant qu'il va tout lui raconter.

C'est un comble ! Dans quelques minutes à peine nos gens en sauront plus que moi sur le sort qui a été réservé à mon propre frère !

Chapitre 30

Mercredi 1er décembre 1880

- Emily -

Et nous voilà arrivés au premier jour de l'Avent !

J'ai toujours adoré ce moment où l'on bascule du jour au lendemain de la fin du mois de novembre au début de la période de Noël.

Il est à peine sept heures et la maisonnée résonne de toute une foule de petits pieds qui courent dans tous les sens. Et tous ces petits sacripants qui croient être discrets et passer inaperçus ! Je les laisse croire encore quelques instants que je n'ai rien entendu. De toute façon, leurs ventres qui crient famine vont vite les amener dans ma cuisine. Et puis, que diable (oh ! Je dois faire attention aussi à mes pensées !), ils ne vont pas faire grand mal.

Comme chaque année, je revois mon premier Noël ici. Comme nous avons craint avec Philomena que la préparation du sapin et du reste ne déclenche chez certains de nos protégés une grosse vague de nostalgie...

Toute à mes pensées, je suis surprise par des petits doigts qui tirent ma manche.

— Wendie ! Que fais-tu là ? Tu as été bien discrète !

— Nanny Emy, tu m'as pas entendue !

— Eh non ! Et les autres, ils sont levés ?

Toute une marmaille hurlante envahit alors ma cuisine, courant autour de mes jupons et se bousculant à qui mieux mieux.

— Bande de chenapans, allez donc vous habiller chaudement ! Vous allez attraper la mort !

Mais ils n'écoutent rien et font la ronde autour de la table en répétant sans cesse leur « Nanny Emy nous a pas entendus ! Nanny Emy nous a pas entendus ! ».

Je dois demander l'aide d'Elizabeth, qui arrive entourée dans son châle et se met à taper le fond d'une poêle avec une cuillère en bois.

— Allez, les enfants ! Je n'ai même pas eu le temps de m'habiller par votre faute ! Montez dans vos chambres pour vous habiller pendant que je ravive le poêle dans la salle à manger.

Elle se tourne vers moi avant de sortir de la cuisine.

— Quand je pense que ça va être comme ça chaque jour jusqu'à Noël ! Ils vont nous rendre folles.

— Cela fait plus de vingt ans que je survis à cette excitation, Lizzie. Je pense que nous tiendrons le coup. Dépêchez-vous de vous préparer.

Nos aides ne vont pas tarder à arriver, je dois finir de préparer le petit déjeuner qui vous permettra de résister au froid et à la tourmente.

— Vous avez raison. J'espère que la neige ne tombera pas trop dru aujourd'hui. Je voudrais emmener les plus grands patiner sur l'étang gelé.

— Excellente idée ! Ils seront occupés loin de mes fourneaux et dépenseront un peu de cette énergie qu'ils ont en trop.

— Bennett et Sullivan vont s'occuper d'aller couper un sapin ?

— Oh que oui ! Et Phileas sera là avec sa charrette pour transporter l'arbre. Les petits n'attendent que cela pour pouvoir y accrocher leurs décorations. Nous nous en occuperons avec Philomena et mademoiselle Adélaïde.

— Je me réjouis donc doublement d'être au grand air au lieu de partager avec vous cette ruche bourdonnante que va devenir cette maison !

— À tout à l'heure, ma belle.

Allez ! Je retrousse mes manches, pas de temps à perdre. Ces hommes ont un sacré coup de fourchette, et les enfants n'ont rien à leur envier dans ce domaine.

Monsieur Douglas n'a pas prévu de venir nous aider. J'ai bien peur d'avoir raison à son sujet et sur le fait qu'Elizabeth ne doive pas se faire d'illusions. Philomena continue à me soutenir que c'est un homme bon. Mais il s'est passé tellement de temps depuis qu'il était un bambin adorable et serviable. Il a eu le temps de vivre des choses qui l'auront fait changer.

Les victuailles du petit déjeuner sont disposées sur la grande table et l'eau est chaude pour les boissons. Il me reste du temps pour commencer à sortir les décorations qui sont rangées dans des boîtes, à l'arrière du bureau de Philomena.

Je frappe, pour le cas où mon amie serait là, mais elle doit encore être dans sa chambre à préparer les partitions pour la chorale de Noël. Elle doit recevoir le Pasteur pour les préparatifs. D'ici au vingt-quatre décembre, la maison va retentir chaque jour des voix et de nos jeunes choristes. Et ce n'est pas toujours une réussite.

Alors que je sors de l'appentis où nous fourrons pêle-mêle toutes les boîtes des décorations que nous avons pu acheter au fil des ans, je me retrouve nez-à-nez avec Philomena.

— Emily ! Vous voilà les cheveux plein de toiles d'araignée, dit-elle tout en ôtant celles-ci du bout des doigts.

Je la laisse faire tout en lissant mon tablier.

— On croirait voir une sorcière qui surgit de son placard ! ajoute-t-elle en éclatant de rire.

— Comme vous voilà bien joyeuse, ma chère. Il y aurait bien du

Pasteur là-dessous.

— Oh ! Emily !

— Ah ah ! Il n'empêche que vous rougissez. Et puis, si vous devez trouver le bonheur auprès de cet homme-là, vous le méritez bien. Je pense qu'il vaut la peine de s'être fait attendre pendant toutes ces années.

— Emily, vous êtes vraiment bienveillante.

— Mais, vous en êtes une autre, ma chère.

Je ramasse une caisse de bois, qui pèse son poids.

— Suis-je présentable ? Plus de toiles de sorcière ?

— Tout va bien ! Vous pouvez vous préparer à recevoir ce brave Phileas...

— Pfff ! dis-je en jetant mon pied en arrière alors que je quitte le bureau.

Lorsque j'arrive dans la grande salle, tout le monde est là. Et Phileas se précipite vers moi pour me soulager de la lourde caisse.

— Il y en a d'autres ? me demande-t-il dans un sourire.

— Oh que oui !

Il revient en riant.

— Au nombre de caisses que je viens de découvrir, je crois que nous allons devoir couper un très grand sapin ! Votre hache est bien affûtée, Bennett ?

— Oui, monsieur Phileas. Et j'en ai une deuxième pour vous !

— Alors, si nous voulons être à la hauteur de la tâche, je n'ai qu'une chose à dire : à table !

— Oui, faisons honneur au repas préparé par notre chère Emily.

Phileas me décoche un sourire qui me fait rougir comme la braise du poêle. Et cela n'a échappé à personne...

Chapitre 31

Samedi 4 décembre 1880

- Elizabeth -

Le froid s'est brutalement installé depuis quelques jours, et la neige recouvre à présent le paysage à perte de vue.

Ce matin, l'eau dans la cuvette de ma chambre est presque gelée. Seule la nursery, où dorment nos bébés, est correctement chauffée.

Cette semaine, c'est Mary, une jeune fille du village qui nous aide ponctuellement, qui passe la nuit avec les nourrissons. Au moins, elle dort au chaud !

Je sors de mon lit pour affronter le froid humide, et je descends à pas de loup dans la cuisine où une douce chaleur règne encore. Je relance la cuisinière à bois en chargeant le foyer à fond, et place plusieurs seaux d'eau à chauffer, sinon les enfants ne se laveront pas. Heureusement, et grâce à Douglas, notre réserve de bois est bien suffisante, et nous pouvons ainsi lancer tous les poêles de la maison.

Je suis toujours la première à me lever. J'aime ces moments où la maison est encore silencieuse. Chaque jour, je prépare les biberons pour les bébés et prends mon premier thé au lait au calme. Puis je pars avec Shadow pour une longue promenade dans la lande avant que le reste de la maison ne s'éveille.

L'absence de Shadow, qui m'accueillait toujours, me brise encore le cœur. Son panier vide est toujours près de la cuisinière à bois, Emily projette de prendre un nouveau chien très rapidement, m'a confié Miss Pennycoat.

La mort de ce brave chien nous a tous bouleversés, et surtout les enfants les plus âgés qui ont grandi avec lui. Il est touchant de voir à quel point on peut s'attacher à un animal. La mort de Shadow a jeté un voile triste sur les préparatifs de Noël, auxquels il participait toujours.

Aujourd'hui, je pars avec les enfants les plus âgés pour faire du patin à glace. Cela leur changera les idées et c'est une activité que nous faisions chaque année quand j'étais pensionnaire à l'orphelinat. Depuis mon départ pour Londres, les enfants ne patinaient plus, il n'y avait personne pour les emmener pratiquer cette activité. Ils sont donc enchantés de le faire cette année avec moi.

Nous irons glisser sur un petit lac qui est, chaque année, gelé. Esther, une jeune fille qui nous aide pour la blanchisserie, m'a confirmé que le lac était déjà pris par les glaces. Elle tient cette

information de son père qui est fermier et qui vit non loin de là.

C'est un peu tôt dans la saison pour que les lacs soient gelés, mais le froid qui sévit dans les terres depuis presque trois semaines a accéléré le processus.

Je termine ma toilette en profitant de la chaleur de la cuisine, et commence à préparer les sandwiches et des gâteaux secs pour la journée de patinage. Je réunis les couvertures qui nous protégeront du froid pendant le voyage, ainsi que les patins à glace que Bennett a préparés.

J'ai prévu d'emmener Betty, Margareth, Jenny et Millie chez les filles, Wilfried, Stanley, Marcus et Christopher chez les garçons. Bennett nous prête sa carriole, et nous devons partir en milieu de matinée. Le lac est à un peu plus d'une heure de route, et je compte rentrer avant la nuit.

J'entends des chuchotements et quelques rires qui fusent des différentes chambres. Les enfants vont rapidement débouler, comme une horde sauvage et affamée. Emily entre dans la cuisine en trainant les pieds, son châle informe et de couleur indéfinissable sur le dos. Elle baille et ouvre de grands yeux en me découvrant devant le poêle, un bol de thé chaud entre les mains.

— Lizzie ! J'avais oublié que vous partiez ce matin avec les grands! C'est pour cela qu'ils sont si excités ce matin !

Je place une grosse casserole pleine de lait sur la cuisinière tandis qu'elle termine de dresser la grande table dans la salle à manger pour les enfants. Puis nous laissons notre petite marmaille prendre son premier repas, sous la surveillance des plus grands.

Je prépare le petit déjeuner pour Miss Pennycoat, Emily et moi, et nous nous isolons dans le petit salon de Miss Pennycoat pour manger loin de l'agitation de la salle à manger.

— Les grands sont surexcités à la perspective de votre sortie aujourd'hui, Elizabeth. Les plus jeunes auraient bien voulu vous accompagner, me dit Miss Pennycoat, son chignon déjà impeccablement tiré.

— Je ne peux malheureusement pas emmener tout le monde. Mais j'organiserai une rotation, et les enfants en âge de commencer le patinage auront l'occasion de le faire cette année.

— Ils n'ont pas ménagé leur peine ces petits, pour aider Bennett avec le bois, et pour organiser Halloween. Ils ont bien mérité cette sortie. Mais ne craignez-vous pas de faire le trajet seule ?

— Non. Bennett est trop occupé cette année pour nous accompagner, et je connais bien la route. Jenny est encore un peu jeune, mais tous sont très raisonnables et obéissants.

— Willy devient un vrai petit homme ! Il nous est d'une aide précieuse pour les travaux d'extérieur. Bennett me le disait encore

hier. Je crois que si le petit devait finir par être adopté, il en aurait le cœur brisé.

— Malheureusement pour Willy, je crains que ce bonheur ne lui soit jamais accordé, soupire Miss Pennycoat. Cet enfant restera sans doute auprès de nous encore de longues années.

— Eh bien, moi je dis qu'il est aussi bien ici, il est heureux avec nous !

Je regarde Emily et ressent alors une grosse bouffée de tendresse pour cette femme qui a consacré sa vie à ces orphelins.

Avec Miss Pennycoat, elles ont choisi de s'occuper de ces enfants perdus. Elles ne se sont jamais mariées, n'ont pas mis au monde leurs propres enfants, mais le foyer qu'elles ont créé a rendu des dizaines d'enfants heureux.

Je suis bien placée pour le savoir. Sans elles, je ne serais pas devenue ce que je suis aujourd'hui ; une femme respectable. Quel aurait été mon destin, pauvre fille sans famille ? Sans doute aurais-je fini dans la rue, malade, à vendre mon corps pour subsister comme le font de trop nombreuses pauvres hères, orphelines comme moi. Grâce à Miss Pennycoat et Emily, j'ai pu échapper à cette terrible destinée…

Ces femmes sont ma famille, et jusqu'à il y a peu de temps, je me sentais le devoir de les aider, et de continuer leur œuvre.

Vais-je les abandonner sous prétexte que je ne peux pas supporter de vivre sans un homme qui ne m'était de toute façon pas destiné ?

Je sens une larme perler au coin des yeux et baisse la tête. Je prends une profonde inspiration et affiche un sourire sur mon visage, malheureuse de ne pas me sentir à la hauteur de ces femmes.

Un brouhaha familier nous confirme que les enfants ont terminé de prendre leur petit déjeuner.

Les garçons ont bientôt fini d'atteler la carriole de Bennett et nous la chargeons avec les filles. C'est une journée très ensoleillée et c'est en chantant à tue-tête que nous quittons l'orphelinat. Les petits nous suivent en courant jusqu'au bout de la longue allée, jusqu'à ce que nous nous engagions sur le chemin qui s'enfonce dans les terres.

Malgré le soleil, le froid est vif et la neige épaisse qui est tombée ces derniers jours reste bien accrochée, formant un tapis immaculé le long de la route.

Après une bonne heure et demie de route, nous arrivons en vue d'un petit lac bordé de sapins recouverts de neige. Le spectacle est féérique, et nous restons tous silencieux devant la beauté du lieu.

Christopher est le premier à se reprendre et saute de la carriole pour courir vers le petit chalet où le père d'Esther entrepose ses outils. Tous les enfants le rejoignent tandis que je les suis avec la carriole.

Je recouvre le dos de notre cheval pour qu'il ne prenne pas froid,

et charge Willy de prendre soin de lui.

Nous sommes tous affamés et nous nous installons près du chalet pour manger nos sandwiches.

— Miss Lizzie, on pourrait allumer un feu dans le chalet si vous voulez prendre un thé, me propose Margareth, son petit visage couvert de taches de rousseur levé vers moi.

— C'est une bonne idée, mais nous le ferons avant de reprendre la route, pour avoir quelque chose de chaud dans le ventre. Maintenant les enfants, il est temps de se lancer ! Chaussez vous et attendez-moi sur le bord, je vérifie d'abord la solidité de la glace.

Armée d'une tige en fer, je m'avance sur la surface gelée, sous les cris et les moqueries des enfants. La glace est très épaisse sur une large portion près du bord du lac, mais me semble plus dangereuse en son centre.

— Bien, nous allons patiner en restant près du bord. Je crains que la glace ne soit pas assez solide au milieu. Mais nous avons largement de quoi faire !

Très vite, les enfants parviennent à patiner correctement. Les filles glissent avec élégance, reproduisant des pas de danse sur la glace, tandis que les garçons s'élancent dans des courses de plus en plus rapides.

Ravie, je les observe avec joie, écoutant leurs rires et leurs cris qui résonnent sur la glace. J'en profite pour glisser moi aussi sur ce lac, suivie par les filles qui essaient de reproduire mes mouvements.

Cela fait presque deux heures que nous jouons, et le soleil disparaît soudain. Au loin, des nuages s'amoncellent, annonçant une dégradation rapide du temps. Il est temps de partir. Je rappelle les garçons qui se sont éloignés sur le bord opposé du lac, mais ils ne semblent pas m'entendre.

Je renvoie les filles près du chalet pour qu'elles se préparent au départ et je crie de nouveau aux garçons de nous rejoindre.

Enfin ils m'entendent et me font de grands signes pour m'indiquer qu'ils ont compris. Alors que je m'apprête à déchausser mes patins, je vois avec angoisse que les garçons se sont élancés pour traverser le lac en son milieu. Très vite, j'entends un craquement horrible tandis que les garçons commencent à crier que le lac se fendille.

Je hurle aux garçons de contourner le centre et d'accélérer. Mais soudain je vois tomber Stanley, tandis qu'une de ses jambes s'enfonce dans le lac. Je hurle.

— Allonge-toi, Stan ! Ne reste pas debout !

Horrifiée, je m'élance vers lui, mais il est trop tard, il s'enfonce davantage et disparaît subitement dans le lac. Il émerge de nouveau et tente de se hisser hors du trou.

Christopher et Marcus courent vers moi mais Willy fait demi-tour

et s'élance vers son ami. Allongé sur la glace, il crie et tente de hisser Stanley qui se débat pour ne pas couler.

Je crie aux deux plus jeunes garçons de retourner sur les berges du lac et je rejoins Willy. Mais alors que je suis proche de lui, la glace se brise sous son poids et les deux enfants disparaissent dans l'eau glaciale.

Épouvantée, je saute à mon tour dans le trou, saisie par le froid intense qui m'enveloppe. Je parviens à attraper les deux enfants qui se tiennent l'un contre l'autre, et les remonte à la surface. Le froid m'envahit de plus en plus, et mes mouvements commencent à s'engourdir. Au prix d'un effort immense, Willy et moi réussissons à sortir Stan sur le bord du trou.

— Allez, Willy, à toi ! Étends tes bras sur la glace ! Allez, tiens le coup !

Je le pousse tant que je peux, mais épuisé, Willy lâche prise et s'enfonce à nouveau dans l'eau tandis que je lui hurle de ne rien lâcher.

Désespérée, je plonge à nouveau dans l'eau glacée, qui m'engourdit de plus en plus. Je saisis la main de Willy, et tente de le remonter, mais je m'enfonce irrésistiblement dans le noir, dans la nuit glacée du lac...

C'est donc ainsi que cela doit se finir. Le visage de Douglas flotte devant mes yeux, mais s'éloigne peu à peu tandis que je sombre dans le néant.

Chapitre 32

Samedi 4 décembre 1880

- Douglas -

Bien que très fraîche, la journée est ensoleillée et je décide d'aller faire un tour vers l'orphelinat. Je n'ai pas croisé Elizabeth depuis trop longtemps. Elle semble m'éviter. Je ne supporte plus de ne pas la voir.

Depuis la mort de Percy, j'ai l'impression de perdre la maîtrise de mon destin. Jusqu'à présent, mon avenir me semblait tout tracé, et j'étais heureux de partir pour une nouvelle mission, en Afghanistan.

Si je n'avais eu la charge de reprendre l'héritage de mon père, j'aurais épousé Elizabeth avant de rejoindre mon régiment. Et cela n'aurait posé de problème à personne. Mais aujourd'hui, le choix de mon épouse m'échappe. Quel bonheur cela doit être que de vivre auprès d'une personne que l'on aime profondément, comme ce fut le cas pour mes parents. Je sais que mon père n'acceptera pas cette union. Mon devoir est d'épouser la veuve de mon frère, il me l'a bien fait comprendre !

Une vague de colère me submerge à nouveau. Ces conventions et contraintes m'insupportent et chaque jour qui passe me pousse à les rejeter.

Même l'idée de rejoindre mon régiment et de quitter Elizabeth me déchire. Elle est la seule raison pour laquelle j'accepterais de rester ici, et de devenir le prochain Duc de Nordbath. Les contraintes de ce nouvel avenir ne me sembleraient plus insurmontables si Elizabeth était à mes côtés.

Mais je ne sais même pas si elle accepterait de m'épouser ! Nos rencontres me laissent penser qu'elle partage mon trouble. Pour nombre de femmes, ma condition seule serait un puissant aphrodisiaque. Mais Elizabeth est différente, je le sens au fond de moi. Si seuls ma fortune et mon titre l'intéressaient, elle ferait tout pour me plaire, comme le font les jeunes filles à marier que j'ai croisées jusqu'à maintenant.

C'est ce que fait Janice, que j'évite autant que possible de croiser. Je refuse ce choix que mon père veut m'obliger à faire.

Tout à mes pensées, je ne remarque que je suis arrivé à destination qu'en entendant les cris des enfants qui courent à toutes jambes dans l'allée pour me rejoindre.

La jeune Annie se jette dans mes jambes dès que je pose pied à

terre et lève les bras pour que je la porte. Cette petite m'est devenue chère, sans que je puisse me l'expliquer. Peut-être est-ce parce qu'elle est proche d'Elizabeth et qu'avec ses boucles blondes elle ressemble à l'enfant que nous pourrions avoir ensemble ?

Hissant deux enfants sur mon cheval, un sur mes épaules et Annie dans mes bras, j'arrive à l'orphelinat où m'accueillent chaleureusement Miss Pennycoat, Bennett et le Pasteur Grimes.

— J'espère que vous n'êtes pas venu pour débiter du bois, Monsieur Douglas, me dit Bennett en me serrant la main. Mes rhumatismes me font trop souffrir aujourd'hui.

Dans ses mains usées par les travaux d'extérieurs, il serre une tasse de thé.

— Mon pauvre ami ! Il vous faut rester au chaud pour calmer vos douleurs, s'exclame Miss Pennycoat. Venez vous asseoir avec nous, Monsieur Douglas.

Elle se lève brusquement et remplit d'eau une bouilloire.

— Je ne suis pas venu pour cela. J'espère que vous avez assez de bois débité pour passer l'hiver, Miss Pennycoat.

— Absolument, et je vous en remercie encore. Nous avons largement ce qu'il nous faut. Le temps est de plus en plus froid, et nous allons vers des jours difficiles. Elizabeth a profité de cette journée ensoleillée pour emmener nos enfants les plus âgés patiner sur un lac gelé.

Je ne peux cacher ma déception à l'annonce de l'absence de la jeune femme.

— C'est pour ça qu'ils ont pris ma carriole alors, bougonne Bennett. Ils sont partis loin ?

— Ils sont à la ferme du vieil Ethan Wells. Son lac est déjà gelé, et Elizabeth avait l'habitude d'y aller quand elle était encore chez nous.

— Mais c'est à une bonne heure de route !

— Ne vous inquiétez pas Bennett, Lizzie connaît son affaire.

— Je n'en doute pas, et ce n'est pas ce qui m'inquiète.

— Que craignez-vous donc, Bennett, demande le Pasteur Grimes.

— Bennett déteste que l'on utilise la carriole sans lui, sourit Miss Pennycoat.

— Non, ça n'est pas ça. J'espère que les enfants vont vite rentrer, le temps va méchamment changer avant ce soir, il va être dangereux d'être dehors.

— Mon Dieu ! Mais vous êtes sûr de cela ?

— Ah ça, Mon Révérend, j'en suis plus que sûr ! Mes os ne me mentent jamais, et mes douleurs annoncent une tempête très proche.

Je me lève brusquement, suivi par le pasteur, et nous sortons de la cuisine pour scruter le ciel.

— Je crains que Bennett n'ait raison, murmure le pasteur. Ces

nuages au loin à l'est me semblent bien sombres. J'espère qu'Elizabeth est déjà sur le chemin du retour.

— Je vais aller à leur rencontre, je sais où se trouve la ferme du vieil Ethan.

— Que Dieu vous garde, mon fils.

Sans prendre congé de Miss Pennycoat, je cours chercher Raven, et m'élance au galop sur le chemin qui s'enfonce dans la lande.

Le visage d'Elizabeth flotte devant mes yeux, et je me réjouis des prévisions alarmistes de Bennett, qui me donnent une excuse pour la rejoindre. Sous le soleil éclatant, je peine à me sentir inquiet. Je sais que je pourrai les rejoindre avant que le temps ne se dégrade, et je suis impatient de passer le reste de la journée avec elle.

Conscient de l'âge et de la fatigue de mon cheval, je ne pousse pas trop son rythme. Après une course tranquille, j'approche de la ferme du vieux Wells, et la contourne pour rejoindre le lac gelé. Encore une dizaine de minutes, et je serai avec elle.

Je peux entendre les cris et les rires des enfants. Je descends de cheval et m'enfonce dans le sous-bois qui bordent le lac. Dissimulé dans les conifères, j'observe Elizabeth qui patine gracieusement avec les jeunes filles. Les garçons, quant à eux, font la course à l'opposé, hurlant et riant tandis qu'ils tombent et se relèvent.

Je me sens heureux, comme envouté par cette femme qui me séduit davantage à chacune de nos rencontres.

Elizabeth sonne le rappel et je m'éloigne pour contourner le lac et les rejoindre.

Soudain, alors que je marche tranquillement, j'entends des hurlements de terreur qui me glacent le sang. J'enfourche mon cheval et galope pour rejoindre le groupe, et découvre les petites filles, terrorisées, qui crient et pleurent sur le bord du lac.

— Vite ! me crie l'une d'elles en me montrant le lac, Stan et Willy sont tombés dans l'eau !

Je saute de mon cheval et alors que je m'élance sur le lac gelé, en prenant garde de ne pas tomber, je vois Elizabeth sauter dans le trou où ont disparu les deux garçons. Elle-même, avec tous ces jupons que portent les femmes, comment peut-elle espérer revenir à la surface ?

Le souffle coupé, je redouble d'efforts pour les rejoindre, je ne peux pas la perdre ! Soudain, l'un des garçons remonte à la surface, et j'aperçois la tête d'Elizabeth qui tente de le pousser hors du lac. Puis elle disparaît à nouveau.

Fou d'inquiétude, je rejoins enfin le bord du trou où elle a sombré, et retirant mon manteau, je me jette dans l'eau glacée.

Le froid intense me saisit, j'ouvre les yeux pour tenter de retrouver Elizabeth. L'eau, légèrement bleutée, est faiblement éclairée par la luminosité qui traverse la couche de glace. Je vois enfin la robe

sombre d'Elizabeth qui semble s'enfoncer dans les profondeurs du lac. Je nage vigoureusement pour la rejoindre. Les poumons en feu, et les membres engourdis par l'eau glacée, je la saisis par la taille. Elle tient contre son flanc l'autre jeune garçon qui a sombré avec elle, et je peine à regagner la surface avec eux. Je donne de violents coups de rein et parviens enfin à remonter, serrant contre moi, le corps inerte d'Elizabeth.

Arrivé à la surface, je prends à peine le temps de retrouver mon souffle et hisse le jeune garçon. Je houspille le premier enfant, qui, recroquevillé, ne bouge pas d'un pouce, et lui commande de se relever et de tirer son compagnon plus loin. Je lui crie de le gifler pour le ramener à la vie. Cela s'avère inutile car le second se met à tousser, revenant rapidement parmi les vivants.

Hisser Elizabeth hors de l'eau n'est pas une chose facile, mais j'y parviens enfin et je sors finalement de l'eau glacée.

Allongée, inerte, le visage livide, ma bien-aimée est là, devant moi. Épouvanté, je regarde son visage sans vie. Je la tourne sur le côté et donne sur son dos de violents coups avec le plat de la main.

— Elizabeth ! Elizabeth ! Revenez, par tous les Dieux ! Revenez !

Au bout d'une minute qui me parait interminable, elle reprend enfin une difficile aspiration et se met à cracher et tousser !

Elle est en vie, jamais je n'ai senti une telle joie, une telle reconnaissance… Je l'ai crue morte, et me sentais désespéré au point de vouloir la rejoindre dans le néant, mais elle est revenue parmi les vivants, et je me sens débordant de joie.

Le froid engourdit nos corps trempés et risque de tous nous tuer. Je relève Elizabeth, et la soutenant par la taille, je rejoins le bord du lac, suivi des deux garçons qui se soutiennent mutuellement. Je pousse la porte du cottage et découvre une grande pièce abritant des ballots de paille et du bois, avec une cheminée.

— C'est parfait ! Les enfants, allez me récupérer tout le bois mort que vous trouverez, et ramenez-le dans le cottage. Vite ! dis-je d'une voix forte aux autres enfants apeurés.

Ils s'éparpillent, arrêtant enfin de pleurer et reviennent rapidement les bras chargés de petits bois. Christopher nous rejoint, avec des couvertures et un grand panier de provisions.

Nous sommes tous réfugiés dans le vieux cottage, tandis que le temps change rapidement à l'approche de la tempête.

Je retire mes vêtements mouillés et ordonne aux deux garçons trempés et grelottant de faire de même. Elizabeth me regarde, rougissant légèrement, et retire ses jupons et son corsage. Elle frictionne les deux garçons avec les couvertures tandis que je lance un feu dans la cheminée.

— Les garçons, vous ne devez pas rester à grelotter comme ça.

Vous allez faire le tour de la pièce en courant.

La porte du cottage s'ouvre brusquement, poussée par un violent coup de vent. Une bourrasque de neige me confirme que la tempête est malheureusement bien là, nous obligeant à nous réfugier pour plusieurs heures dans la vieille maison. Heureusement, il y a de nombreuses bûches de bois entreposées dans un coin. J'en transporte quelques-unes pour bloquer la porte, aidé des enfants qui semblent finalement trouver notre aventure amusante.

Le froid se fait plus mordant, et les enfants s'assoient en cercle autour de la cheminée, pour se réchauffer aux flammes du bois qui commence à bien flamber.

— Qu'allons-nous faire ? me chuchote Elizabeth.

— Attendre que la tempête s'arrête, et nous rentrerons tranquillement.

— Je vais accrocher nos vêtements pour qu'ils sèchent.

Je la regarde, elle est si belle à la lueur du feu de cheminée, mais ses beaux yeux bleus sont cernés et elle grelotte malgré la chaleur qui commence à se propager.

Sans réfléchir, je la prends dans mes bras, les vêtements qu'elle a gardés sur elle par pudeur sont encore très humides. Elle ne me repousse pas, grelottant de plus belle.

— Vous devez vous déshabiller complètement, Elizabeth, sinon vous allez tomber malade. Je vais vous chercher une couverture, et vous me donnerez le reste de vos vêtements.

Une main sous son menton, je soulève doucement son visage.

— Elizabeth… J'ai pensé vous perdre, et cette idée m'a été insupportable…

— J'ai su que vous nous sauveriez dès que j'ai senti votre bras autour de moi… me dit-elle en plongeant son regard dans le mien.

Ses lèvres sont encore bleues, et elle est parcourue de frissons. Je sers encore plus étroitement son corps contre le mien, et je sens qu'elle s'abandonne. Étourdi, je la repousse doucement et la guide vers le feu qui crépite.

Je lui tends une couverture et me détourne afin de la laisser se dévêtir.

Stanley et Wilfried se sont bien réchauffés et racontent avec force détails à une assemblée très attentive, leur terrible aventure.

Le vent souffle fort et parfois les violentes bourrasques viennent perturber le feu qui flambe dans la cheminée. Elizabeth a partagé les restes de leurs provisions et les enfants somnolent doucement. J'ai étalé sur le sol les bottes de foin qui sèchent dans le cottage, pour former un couchage confortable sur lequel les enfants se sont vite endormis, épuisés par les activités et les émotions de la journée.

Elizabeth et moi discutons près de la cheminée, à voix basse, dans

une intimité qui nous rapproche et nous trouble. Des ronflements sonores s'élèvent alors. Les enfants, serrés les uns contre les autres, dorment tous à poings fermés. Nous échangeons un sourire, puis Elizabeth se lève, serrant étroitement contre elle la couverture qui dissimule difficilement ses formes.

— Vous m'avez dit, un jour, connaître Henry Waterborne, dit-elle en baissant la tête. Est-ce un bon ami à vous ?

—— Waterborne ? Grand Dieu non ! Vous avez travaillé pour sa famille, c'est cela ?

— J'étais la gouvernante de ses jeunes frères.

Je hoche la tête, ne comprenant pas pourquoi elle me pose cette question. j'espère qu'elle n'a pas été séduite par ce sale type.

— Henry est réputé pour être un grand séducteur.

— Un séducteur ? Lui ? Mon Dieu non !

Elle frissonne et resserre la couverture contre elle.

— Vous me voyez rassuré. Ce godelureau était toujours flanqué de jeunes femmes… comment dire…

— Des prostituées ?

Je la regarde, étonné.

— Comment… ? Et pourquoi me parlez-vous de lui ? Vous aurait-il manqué de respect lorsque vous travailliez pour sa famille ?

Elizabeth ne répond pas, semblant se recroqueviller davantage.

— Que vous a fait cette petite ordure ?

La seule idée que ce sinistre personnage ait pu mal se comporter avec ma belle Elizabeth m'est odieuse. Je la presse de me répondre.

— Il est entré une nuit dans ma chambre… murmure-t-elle en baissant la tête.

Je serre les dents à m'en faire mal. Je prends Elizabeth contre moi et caresse doucement ses cheveux. Ils sentent le feu de bois.

— Vous a-t-il…

Elle secoue ma tête.

— Non, il m'a frappée, mais j'ai pu finalement le repousser. Il a prétendu que je l'avais invité dans ma chambre, et j'ai été renvoyée.

— Je tuerai cette petite ordure de mes propres mains.

— Non, chuchote-t-elle en levant la tête vers moi. Il n'en vaut pas la peine. Le rosser suffirait bien, ajoute-elle avec un sourire.

— Je ne laisserai personne vous faire de mal. Jamais.

Je caresse ses cheveux et laisse glisser mes doigts sur le contour de son visage.

— Je dois aller dormir un peu, chuchote-t-elle en levant ses beaux yeux sur moi. Je vous dois tellement, Douglas, sans vous, nous serions…

Je pose un doigt sur ses lèvres et l'attire doucement contre moi. Ne pouvant plus résister, j'embrasse doucement ses lèvres, une main

posée au creux de ses reins. Notre baiser, d'abord doux et tendre, se fait plus passionné. Son haleine m'enivre, je passe mes mains sous sa couverture découvrant la douceur de sa peau. Je caresse ses hanches nues, remontant doucement pour effleurer ses seins. J'embrasse fougueusement sa bouche, son cou, je la sens se cambrer, son corps épousant parfaitement le mien, ses seins pressés contre moi. Un feu violent m'embrase tout entier, mais je me ressaisis, conscient du danger de cette étreinte et de cette promiscuité.

— Un jour prochain, tu seras mienne, ma belle Lizzie.

Je soupire en repoussant doucement cette femme qui me rend fou de désir.

— Je vais vous laisser vous coucher, ma douce Lizzie… vous devez prendre du repos, je vais surveiller le feu cette nuit. N'ayez crainte, ma belle amie, je veille sur vous et sur les enfants.

Chapitre 33

Dimanche 5 décembre 1880

- Philomena Pennycoat -

Je suis épuisée après cette nuit sans sommeil, morte d'inquiétude pour mes petits et pour Elizabeth. Nous avons tous passé la nuit dans le salon, à l'affût du moindre bruit, mais c'est en vain que nous avons attendu le retour des enfants.

— Philomena, vous devez allez prendre un peu de repos ! me dit Emily, le visage inquiet. Vous avez une tête à faire peur. Cela ne sert à rien de se morfondre, allez donc vous coucher.

— Je ne pourrai pas dormir tant que nous serons sans nouvelles.

— Mais je suis sûre que tout va bien pour eux. Monsieur Douglas les a sans doute rejoints et il doit veiller sur eux.

— Rien n'est moins sûr, ma pauvre Emily. Imaginez que Lizzie et les enfants aient déjà été sur le retour, et qu'ils aient été pris dans la tempête ! Ils sont peut-être morts de froids à l'heure qu'il est !

Je cache mon visage entre mes mains, les yeux au bord des larmes. L'image des enfants et d'Elizabeth, gelés sur le bord du chemin, me retourne le cœur.

— Allons, allons, ma chère amie, me dit le pasteur qui nous a rejoint dans la cuisine. Vous êtes épuisée et l'angoisse vous égare. Je suis persuadé qu'ils sont tous à l'abri. Dès que la tempête sera terminée, nous irons les rejoindre, Phileas, Bennett et moi. Je vous promets qu'ils vont bien.

— Vous croyez ? Mon cher Arthur, je suis si inquiète…

— Ayez confiance en Dieu et en nos amis, dit-il en prenant ma main. N'oubliez pas que Douglas éprouve un doux sentiment pour notre jeune Lizzie, il n'est pas homme à se laisser empêcher par une tempête de neige, fut-elle violente. Je suis persuadé qu'ils sont ensemble en ce moment et que ce beau gaillard veille sur eux.

Le ton confiant et rassurant du pasteur finit de me réconforter.

— Vous avez sans doute raison, mon ami.

Le pasteur Grimes me sourit, et je ne peux m'empêcher de fondre sous la douceur de son regard. J'aime sa force de caractère et sa bonté. Qui se douterait que cet homme érudit est aussi un être plein d'humour et de fantaisie ?

— Je vais vous faire une tisane et vous allez prendre un peu de repos ma douce Philomena.

— Je préfère rester avec vous dans le salon. Votre présence me

rassure, et je ne pourrai pas dormir avant que mes enfants ne soient rentrés sains et saufs.

Je regarde par la fenêtre, la neige a recouvert tout le paysage et tombe encore dru, poussée par les violentes rafales de vents. Dieu fasse que tous soient à l'abri…

Je rejoins Emily, le pasteur ainsi que Bennett et Phileas qui ont été contraints de rester à l'orphelinat par la violence de la tempête. Nous avons veillé toute la nuit, assis dans les fauteuils et canapés du salon. Certains se sont endormis et leurs ronflements ont rythmé notre attente angoissée.

Le pasteur et moi avons surveillé et alimenté le poêle à bois toute la nuit, partageant une intimité nouvelle pour moi. S'il n'y avait pas eu l'inquiétude pour mes enfants, j'aurai beaucoup apprécié ce moment où la nuit incite à se faire des confidences, et où les penchants et les sentiments se dévoilent.

Le jour se lève peu à peu, et le vent a baissé en intensité. Emily a pu dormir un peu et s'active déjà pour préparer le petit déjeuner des enfants, et les biberons des bébés.

Nous nous retrouvons tous autour d'un café dans la cuisine, quand nous sommes surpris par l'entrée fracassante du Duc de Nordbath dans la pièce, suivi d'un jeune homme.

Le Duc secoue la neige qui recouvre son épaisse pelisse.

— Pardonnez notre intrusion de si bon matin, mais mon inquiétude est trop forte. Rassurez-moi et dites-moi que Douglas est chez vous !

— Malheureusement non, lui répond le pasteur. Nous sommes nous aussi plongés dans l'angoisse. Il est parti rejoindre Elizabeth et certains de nos orphelins qu'elle avait emmenés patiner sur un lac gelé à une heure d'ici. Ils n'ont pas pu rentrer avant la tempête, et nous attendons leur retour avec impatience.

Le Duc s'effondre plus qu'il ne s'assied sur une chaise. Il a les traits tirés, sans doute n'a-t-il pas trouvé le sommeil cette nuit, lui non plus.

— Les routes sont encore impraticables, dit-il. J'ai dû venir à cheval, avec mon cocher. Où sont-ils partis ?

— Ils sont chez le père Wells. Le lac près de sa ferme est déjà gelé. Il y a un cottage dans lequel Douglas, Lizzie et les enfants ont sans doute trouvé refuge.

— Mais vous n'en êtes pas sûr, mon Révérend.

— Vous connaissez votre fils mieux que nous. Vous savez qu'il a tout fait pour rejoindre Elizabeth et les enfants. Il n'est pas homme à baisser les bras, et se trouve très certainement avec eux.

— Nous allons prendre la route dès que le temps nous le permettra, Monsieur le Duc, dit Bennett. On va vous les ramener.

— J'irai avec vous.

Tandis qu'Emily et moi nous nous occupons des enfants, les hommes se préparent à prendre la route pour rejoindre Douglas et Lizzie.

Je les regarde partir, leurs pas s'enfonçant dans la neige fraîche. Débute alors une nouvelle attente angoissante. Nos jeunes enfants ressentent sans doute notre inquiétude car ils sont étonnamment calmes.

Assise dans le salon, je surveille les travaux d'écriture des plus âgés, mais je peine à rester concentrée. J'arpente de long en large la pièce, les yeux rivés sur le chemin enneigé qui mène à l'orphelinat.

Soudain, un groupe de personnes apparaît au loin, et je reconnais la chevelure blonde d'Elizabeth. N'y tenant plus, je me précipite à leur rencontre. Ils sont tous sains et saufs et les enfants, venus se grouper autour de moi, commencent à me raconter tous ensemble une histoire de chute dans le lac gelé à laquelle je ne comprends rien.

Elizabeth semble épuisée, et ses forces la lâchent subitement alors qu'elle entre dans la cuisine. Ma pauvre petite s'effondre, manquant de se fendre le crâne contre l'évier.

Douglas se précipite et la porte jusqu'à sa chambre. Je tâte son front, elle est brûlante de fièvre. La pauvre enfant a dû prendre froid, ce qui n'a rien d'étonnant avec cette terrible tempête.

— Emily, préparez vite un grog, je vais la coucher. Elle ira sans doute mieux après une bonne journée de repos. Douglas, mon petit, vous ne pouvez pas rester ici. N'ayez crainte, nous allons bien nous occuper d'elle. Elizabeth a une santé de fer, elle se remettra vite.

Au regard qu'il lance à ma jeune protégée, je comprends que ses sentiments pour elle sont plus sérieux et profonds que je ne le pensais. Que s'est-il passé entre eux ces dernières heures ?

Je les regarde, découvrant une intimité entre eux qui ne laisse aucun doute sur la force de leur sentiment.

Où cela va-t-il les mener ?

Chapitre 34

Dimanche 5 décembre 1880

- Lord Edwyn -

Nous rentrons en silence au château, Douglas et moi. Nos chevaux avancent lentement sur le chemin couvert de neige, et je me sens très fier de mon fils dont les exploits nous ont été contés par les enfants. Sans Douglas, Miss Mornay serait morte noyée avec l'un des enfants, tandis que les autres seraient sans doute morts de froid.

Ce geste héroïque va se propager comme une traînée de poudre et toute la région saura rapidement que mon fils, le prochain Duc de Nordbath, est un homme hors du commun, un véritable héros, qui a sauvé d'une mort atroce, une jeune fille très appréciée dans la région, et huit jeunes orphelins.

Nous sommes souvent craints par nos gens. Parfois respectés, mais très rarement aimés. Douglas sera de ceux-là, et j'en éprouve une immense fierté.

Quand nous arrivons en vue du château, Mordred vient au-devant de nous, ainsi que ma fille, et d'autres serviteurs. Nous avons tous craint que Douglas ne se soit égaré dans la tempête, et ne soit mort de froid.

Mon fils est accueilli chaleureusement, et ces gens ne savent pas encore la raison pour laquelle il n'est pas rentré cette nuit ! Mais je sais que notre cocher va rapidement raconter cet exploit.

— J'aimerais vous parler, Père.

— Moi aussi, mon fils. Allez donc vous changer, je vais nous faire préparer un bon repas pour fêter votre retour.

Je descends de cheval et m'approche de lui. Je le serre dans mes bras, un peu gêné malgré tout par un tel élan que nous n'avons jamais et l'un envers l'autre auparavant.

— J'ai eu très peur de vous perdre, vous aussi mon fils. Je voulais vous dire que je suis très fier de vous… immensément fier…

Je rentre, laissant Douglas ébahi, tant par notre accolade que par ma déclaration et mon émotion.

Nous nous retrouvons une heure plus tard dans la bibliothèque. Mon fils me rejoint, les vêtements propres et les cheveux encore humides.

— Venez donc prendre un bon whisky près de moi, mon cher fils, lui dis-je en indiquant le fauteuil en cuir près du mien.

— Avec plaisir, Père. Ensuite, j'aimerais aller prendre des

nouvelles d'Elizabeth, sa faiblesse à notre arrivée à l'orphelinat m'inquiète beaucoup.

— Je vous comprends. Mais c'est une jeune femme robuste, je suis sûr qu'après du repos, elle se remettra bien vite. Et elle est entre de bonnes mains. Mais la tempête est à présent bien éloignée, vous pourrez vous rendre chez Miss Pennycoat après vous être correctement rassasié. Je peux vous dire que notre cuisinière vous a concocté un menu rabelaisien, comme disent les français. Je crois bien qu'elle ne s'est jamais autant décarcassée pour moi ! Vous êtes un véritable héros, mon fils.

— Je n'ai rien fait de plus héroïque que ce qu'Elizabeth a fait elle-même. C'est elle la première qui s'est jetée à l'eau et a pu remonter les deux garçons. Sans elle, ils seraient sans doute au fond du lac. Elle est d'un courage exemplaire.

Je hoche la tête. Décidément, cette fille a toutes les qualités aux yeux de mon fils. Cela va devenir problématique.

— Vous disiez vouloir me parler, Douglas. Auriez-vous pris une décision quant à votre avenir et celui de notre famille ?

— Oui, Père, c'est précisément de cela dont je voulais vous parler.

Je sens un frisson me parcourir l'échine.

— Je suis votre héritier, et je ne compte pas échapper à mon devoir. Mais j'ai une condition, et elle ne peut être discutée.

— Ah ! Je savais que vous étiez un homme d'honneur mon très cher fils !

Je me lève, enthousiaste et me sers un second verre de whisky.

— Nous allons fêter cela dignement, et je vais appeler Maître Potter pour qu'il procède aux changements nécessaires.

— Père, vous n'avez pas écouté. Je vous ai dit avoir une exigence.

— Mais quelle qu'elle soit, la seule chose qui m'importe est que vous soyez mon héritier, vous, et non mon frère.

— Je veux épouser Elizabeth Mornay.

Alors que je remplis mon verre, je suspends mon geste. Je me tourne lentement vers mon fils. Ai-je bien entendu ? Epouser une fille dont il pourrait se contenter de faire sa maîtresse ? Je ne verrai aucune objection à ce qu'il entretienne cette liaison, comme le fit mon père, et son père avant lui. J'ai eu la chance d'épouser une femme dont j'ai été vite fou amoureux. Mais rares sont les mariages aussi bénis. C'est pourquoi nombreux sont ceux qui cherchent et trouvent leur bonheur hors mariage. Les femmes du peuple sont nos maîtresses, mais nous nous marions dans notre milieu.

— Douglas…Vous savez que vous ne pouvez choisir votre épouse selon votre bon vouloir… Votre épouse, la prochaine Duchesse de Nordbath, doit être des nôtres.

— Je veux épouser Elizabeth Mornay, répète mon fils d'une voix

douce. Je l'épouserai quoi que vous disiez, Père. C'est donc à vous de décider. Où vous acceptez mon choix, et je resterai votre héritier, ou vous le rejetez, et votre frère prendra ma place.

Je repose la carafe dans un bruit sec, et commence à arpenter la bibliothèque.

— Ne vous méprenez pas mon fils. J'ai une profonde affection pour Miss Mornay, que je connais depuis son enfance et dont je sais les qualités. Mais vous connaissez nos difficultés financières ! Nous sommes pris à la gorge !

— Eh bien, Père, vendez quelques terres ! Monsieur Darcy serait certainement intéressé.

— Non, non et non ! Je refuse d'être le premier Nordbath à vendre les terres de notre famille ! Soyez réaliste, Douglas ! Seule l'immense dot de Janice pourra nous sortir de cette situation. Et elle est d'accord pour devenir votre épouse.

— Père, je n'épouserai jamais cette femme. Et vous ne m'y contraindrez pas. Je peux sans état d'âme continuer ma carrière dans mon régiment. Je suis officier et je gagne suffisamment pour entretenir très correctement une famille. Votre frère héritera du titre et en attendant, il vous donnera les moyens de conserver les terres familiales, puisque c'est ce qui vous importe le plus. Je sais qu'il ne vous apportera son soutien financier qu'à la condition d'obtenir le titre, mais qu'à cela ne tienne, il est votre frère, votre sang.

— Mais c'est un bon à rien et un débauché !

— Vous n'aviez pas de moi une opinion beaucoup plus flatteuse avant mon arrivée, Père.

Je baisse les yeux, touché par la justesse et la cruauté de sa répartie. Je n'arriverai pas à le faire revenir sur sa décision.

— Le choix vous appartient, Père, reprend-il en se levant. Je ne changerai pas d'avis. Et quoi que vous décidiez, je l'accepterai de bonne grâce et je vous conserverai mon respect et mon affection.

Il me salue et sort de la pièce. Quel bougre d'idiot ! Et pourtant, au fond de moi, je comprends sa décision.

Mais laisser mon titre à mon cadet est au-dessus de mes forces. Sa mauvaise réputation m'est parvenue lors d'un séjour à Londres. Il serait familier de maisons closes et adepte de comportements dévoyés et violents. Non, impossible de le laisser devenir le prochain Duc de Nordbath ! Mon père se retournerait dans sa tombe, et je sais le peu de confiance qu'il avait dans ce fils, né d'un second lit.

Il m'est difficile de l'admettre, mais le major Clancy a inculqué à Douglas des valeurs remarquables. Il me faudra rencontrer cet homme qui a su tirer le meilleur de l'enfant qu'il a pris sous son aile alors qu'il n'était pas encore sorti de la prime enfance. Il a su pallier mes

impardonnables défaillances et grâce à lui, mon héritier est un homme dont je peux être très fier.

Ai-je le droit d'exiger que Douglas sacrifie son bonheur et son amour pour cette jeune femme au nom du devoir familial ? Il a eu la délicatesse de ne pas me jeter en plein visage qu'il ne me devait rien, mais un simple regard lui suffit pour se faire comprendre.

Je vais devoir me résigner à vendre mes terres, pour garder auprès de moi mon fils. Évidemment, je ne céderai rien à la famille de Sophia. Sans doute Potter pourra-t-il trouver un acquéreur digne de confiance et respectable.

Je vais rapidement convoquer Janice pour lui annoncer qu'elle n'épousera pas Douglas en secondes noces, et qu'elle ne pourra donc pas demeurer sur mon domaine, et je dois bien avouer que cela ne me chagrinera pas. Elizabeth fera une belle-fille bien plus charmante et agréable.

Ma décision est prise, et je me sens étrangement soulagé et heureux !

J'ai soudain une faim de loup et je rejoins la salle à manger d'où me parviennent des parfums bien appétissants.

Chapitre 35

Mercredi 8 décembre 1880

- Elizabeth -

— Miss Penny, vous croyez qu'elle va bientôt se réveiller ?

— Mais oui, ma petite Annie. Ne t'inquiète pas, Miss Lizzie est très forte. Continue à rester près d'elle, et viens nous avertir dès qu'elle se réveille.

J'ouvre les yeux, et tourne la tête vers la petite fille.

— Oh ! Miss Lizzie ! Vous êtes enfin réveillée !

Je me relève difficilement dans mon lit, les battements de mon cœur résonnent douloureusement dans mon crâne.

— Vous avez mal, Miss Lizzie ? me demande Annie en prenant mon visage entre ses petites mains.

— Ce n'est rien. Comment vont les grands ? Willy et Stanley ?

— Oh, ils sont très en forme. Ils nous ont raconté ce qui vous était arrivé. Miss Emy dit que vous avez été très courageuse, mais que comme vous ne savez pas nager, c'était stupide de vous jeter dans le trou. Miss Penny lui a dit qu'elle était contente que ce soit vous et pas Miss Emy qui soyez partie avec les enfants. Miss Emy lui a répondu que si c'était la volonté de Dieu que les enfants meurent noyés…

— Annie, ma petite Annie ! Inutile de me raconter tout cela.

— Heureusement que Monsieur Douglas est arrivé ! J'aurais vraiment eu beaucoup de chagrin si vous étiez morte, même si c'était la volonté de Dieu.

Je souris et la prends dans mes bras.

— Il faut que j'aille prévenir Miss Emy que vous êtes réveillée. Et Monsieur Douglas est venu hier, mais vous dormiez encore. Il a dit à Monsieur Phileas de le prévenir dès que vous serez réveillée.

Mon cœur bat plus vite à la seule évocation du nom de Douglas. Combien de temps suis-je restée alitée ? Annie saute du lit et court prévenir les autres.

Je me lève et enfile un gilet en laine. Je m'approche de la fenêtre, piquée par le gel. Il fait très froid et la neige recouvre tout à l'extérieur.

— Mais que faites-vous debout ! me gronde Emily, un plateau entre les mains. Je vous ai préparé un bouillon de poule bien riche. Vous allez vous recoucher et…

— Je vais bien, Emily. Combien de temps ai-je dormi ?

— Non, vous n'allez pas bien ! Vous avez eu beaucoup de fièvre, et

vous ne pouvez pas être déjà remise. Vous avez dormi deux jours entiers !

— Deux jours ? C'est incroyable ! Mais je vous assure que je vais mieux. Et comment vont les enfants ?

— Les filles vont très bien, les garçons sont un peu enrhumés. Mais grâce à vous et à Monsieur Douglas, nous allons passer le Noël le plus joyeux qui soit !

Emily a raison, je me sens soudain très faible, et la tête me tourne. Je m'agrippe au bord de mon lit, et Emily se précipite pour m'aider à m'allonger.

Miss Pennycoat entre à son tour et vient poser une main fraîche sur mon front.

— Vous êtes encore un peu fiévreuse, Elizabeth, mais vous êtes sortie d'affaire. Je connais un certain jeune homme qui va être fou de joie.

Elle s'assied sur le rebord de mon lit et me prends les mains. Je me sens rougir sous son regard bienveillant.

— Annie dit qu'il a demandé de mes nouvelles ?

— Oui, il est venu chaque jour et il ne va pas tarder à revenir. C'est un jeune homme têtu, qui sait ce qu'il veut.

Elle baisse la tête et prend un air gêné.

— Elizabeth, je devine ce qu'il y a entre vous. Vous savez que je vous aime comme si vous étiez ma fille.

— Je sais ce que vous allez me dire, Miss Pennycoat. Je ne suis pas stupide, et même si mes sentiments pour Douglas sont… sincères, j'ai conscience de ce que je suis et je ne me berce pas d'illusions.

— Vous êtes une jeune femme si adorable, si belle… je ne sais pas quoi faire pour vous protéger de cette déception et de cette souffrance qui vous attendent. Mais sachez que je suis là, et que je serai toujours là pour vous.

Je sens des larmes me monter aux yeux, et je détourne la tête. Il y a encore quelques heures, j'étais si heureuse, dans les bras de Douglas. Comme ai-je pu oublier que je ne suis qu'une simple institutrice, et une orpheline ? Comment ai-je pu imaginer que ces moments si forts nous offraient un avenir ?

Miss Pennycoat essuie doucement la larme qui coule sur ma joue et m'embrasse tendrement.

Elle sort, suivie d'Emily qui secoue la tête.

Je suis réveillée par des éclats de voix et des pas précipités dans l'escalier. La porte de ma chambre s'ouvre à la volée, et Douglas entre tel un beau diable dans ma chambre.

— Monsieur Douglas ! s'époumone Emily en entrant à sa suite. Vous ne pouvez pas entrer comme cela dans la chambre d'Elizabeth,

c'est inconvenant, et elle est encore malade !

— Ne vous inquiétez pas, Emily, je suis un gentleman, dit Douglas en la poussant doucement hors de la chambre. Et je laisse la porte ouverte pour que vous puissiez nous surveiller.

— Mais…

— Mais rien de grave ma chère, je dois parler de toute urgence à Elizabeth, et vous ne pourrez pas m'en empêcher, répond-il avec un large sourire.

Dieu qu'il est beau quand il sourit… aussi beau que quand il me regarde avec cet air sérieux qui me trouble tellement…

Il se tourne vers moi, souriant toujours et vient s'agenouiller au bord de mon lit.

— Elizabeth… Nous étions si inquiets ! Ces trois jours où vous avez été souffrante ont été un supplice.

— Je vais beaucoup mieux, Douglas.

— Elizabeth, j'ai pensé si fort à vous que vous avez dû me voir dans vos rêves.

Je le regarde, les yeux ronds. Emily, sur le pas de la porte, semble aussi étonnée que moi et ouvre ses mains en signe d'incompréhension.

— Douglas, vous sentez-vous bien ?

— Je n'ai jamais été aussi bien de toute ma vie. Elizabeth, ma douce, dites-moi que vous partagez mes sentiments. Chaque minute que je vis, je ne pense qu'à vous…

— Douglas…

Je me sens rougir, gênée de sentir le regard d'Emily posé sur nous.

— Moi aussi, je ne pense qu'à vous, dis-je en baissant la voix. Mais vous savez que cela n'a aucun avenir.

Douglas se redresse soudain, et s'assied sur mon lit. Il prend mes mains entre les siennes.

— Je ne sais qu'une chose, je ne peux pas vivre sans vous, Elizabeth. Et je ne le veux pas. Si vous acceptez de m'épouser, vous ferez de moi l'homme le plus heureux du monde.

J'écarquille les yeux, n'en croyant pas mes oreilles.

— Douglas, vous avez perdu l'esprit ?

Emily a disparu et je l'entends dévaler les marches.

— Ne vous moquez pas de moi, Douglas, ce serait un jeu bien cruel.

— Jamais je ne voudrais vous voir souffrir ma belle Lizzie. Je donnerais ma vie pour vous. Je ne peux pas envisager ma vie sans vous.

Il jette un œil vers la porte, et se penche vers moi. Il m'attire contre lui, je sens ses mains parcourir mon dos et remonter jusqu'à ma nuque. Un frisson me parcourt et je lève la tête vers lui, il m'embrasse doucement.

— Lizzie, je veux que vous soyez mienne, murmure-t-il, ses lèvres contre les miennes. Je veux vivre chaque jour et chaque nuit avec vous.

Je me raidis soudain, et le repousse doucement.

— Jamais votre père n'acceptera une telle mésalliance. Vous viendrez me voir prochainement pour revenir sur votre demande. Je le sais. Cela ne peut pas se passer autrement.

— Et pourtant, mon père a accepté que je vous épouse. S'il avait refusé, je vous aurais épousé tout de même, mais vous auriez été la femme d'un officier de Sa Majesté, et non la prochaine Duchesse de Nordbath.

— Vous voulez dire que vous auriez renoncé à votre titre pour moi ?

— Je renoncerais à tout pour vous. Comprenez-vous que je vous aime comme un fou ?

Je le regarde longuement, le cœur prêt à éclater.

— Allez-vous me laisser ainsi, sans réponse encore longtemps, dit-il d'une voix rauque.

— Je vous aime, moi aussi. Je veux être à vous, Douglas.

Je prends son visage entre mes mains et l'embrasse passionnément.

Un rire étouffé nous ramène à la réalité. Annie se tient sur le pas de la porte et se cache le visage en riant.

— Vous êtes amoureux ?

Douglas me sourit et après un dernier baiser, quitte mon lit. Il soulève Annie dans ses bras.

— Je reviens vers vous rapidement ma douce. J'ai encore une tâche assez désagréable à remplir.

Je le regarde s'éloigner avec un pincement au cœur. Ai-je rêvé cet instant ? Douglas m'a-t-il vraiment demandé de l'épouser ? C'est tellement irréel !

Je vais vers la fenêtre et le regarde quitter la maison. Il lève la tête vers moi, comme s'il avait senti mon regard sur lui, et m'envoie un baiser de la main.

Comme j'aime cet homme !

Chapitre 36

Mercredi 8 décembre 1880

- Janice -

L'ambiance est particulière depuis le décès de Percy. Certes, son départ si soudain a atteint tout le monde et la maison porte le deuil depuis ce jour.

Mais je crois surtout que l'arrivée de Douglas a instauré des relations différentes entre les occupants du château.

Adélaïde est en adoration devant son frère et passe son temps à l'orphelinat. Et son père continue à céder à tous ses caprices.

Douglas semble de plus en plus impliqué dans la vie du domaine. Je suis presque certaine qu'il a déjà décidé de rester ici en endossant le rôle d'héritier.

Sophia, elle, ne quitte plus ses appartements. Elle serait souffrante...

Et puis surtout, il y a eu ce jour où je suis revenue fort tard d'emplettes de Noël. J'avais envie de montrer à tous ce que j'avais trouvé pour décorer la table et la salle à manger le soir du réveillon. Puisque je devais rester ici encore quelque temps, et bien plus longtemps encore, comme je l'espérais, j'ai voulu changer les choses pour ce repas de famille. Les sempiternelles décorations ne pouvaient que rappeler Percy et ses lectures de poèmes qui émaillaient le repas.

Mais ce jour-là, en faisant irruption dans le hall, alors que je me débarrassais des quelques flocons qui s'étaient déposés sur mon manteau et mon chapeau, j'avais ressenti aussitôt une ambiance étrange. Une sorte d'excitation, mêlée à un soulagement.

Sophia avait mangé dans sa chambre et au cours du dîner tous s'étaient montrés plutôt sereins et légers, presque joyeux, n'eut été l'absence de Percy.

J'avais bien essayé d'en savoir davantage, mais il me fut répondu que cette bonne humeur s'expliquait par l'esprit de Noël qui venait d'entrer dans cette maison.

Qu'à cela ne tienne, même si Sophia est une personne dont je me méfie, j'étais allée lui demander des explications avant de me coucher. Elle me claque quasiment la porte au nez lorsque je lui posai des questions directes.

Mais ce soir, c'est décidé, je vais demander à Douglas un entretien. Je commencerai par lui présenter mes excuses à propos de ce fâcheux épisode avec son cheval. Dans certaines situations, il convient de faire profil bas, si l'on veut obtenir ce que l'on brigue.

Après quoi, j'expliquerai mon attitude et cette affreuse préméditation par le fait que je suis éperdument amoureuse de lui. Et qu'en même temps je me sens si coupable d'éprouver de tels sentiments alors que je suis en deuil de son frère chéri.

J'évoquerai aussi le fait que lui-même ne doit pas se sentir coupable, et qu'il ne trahit en rien le souvenir de son frère.

En agrémentant tout cela de reniflements et d'usage de mon mouchoir pour tamponner mon nez, que j'ai fort joli dit-on, et en me rapprochant peu à peu de lui, comment pourra-t-il ne pas céder à mes attraits ?

Cet entretien doit absolument se terminer avec l'échange d'un baiser que j'espère fougueux et appuyé de caresses osées. J'imagine déjà ses mains chaudes et fortes sur mon corps, sous mes jupes, ses lèvres humides et gourmandes dans le creux de mon cou, et...

Oh mon Dieu ! Rien que d'y penser, mon corps en est tout tremblant. Je sens monter en moi un trouble et un désir qui me surprennent. Jamais je n'ai ressenti cela avec Percy !

Bien ! Je n'ai plus qu'à finir de m'apprêter pour aller le voir.

Je frappe à la porte du bureau de mon beau-père, où l'on m'a dit que Douglas s'est installé pour consulter des papiers. C'est parfait, il sera seul. J'ai en effet aperçu Lord Edwyn qui s'installait dans son fumoir.

— Entrez !

Ciel ! Sa voix à elle seule est un aimant irrésistible !

— Ah ! Janice ! Justement, je voulais vous voir. J'ai une chose importante à vous dire.

Se serait-il enfin résolu à adopter la solution la plus raisonnable pour tous ? J'imagine déjà nos noces, discrètes, certes, mais qui feront de moi la femme la plus heureuse et la plus épanouie du monde !

— Mais je vous en prie, asseyez-vous. Désirez-vous une tisane ?

— Je vous remercie, mais je viens d'en boire une.

— Parfait. Ainsi, nous en viendrons directement au fait.

Il semble bien empressé. Un peu cérémonial, c'est certain. Mais je comprends sa retenue, cela est tout à son honneur.

— Comme vous le savez, Janice, il a été beaucoup question ces derniers temps de la place d'héritier que mon père aimerait me voir endosser.

— Oui, bien sûr.

— Et vous savez aussi que j'étais jusqu'à ce jour très hésitant.

— Je vous comprends, Douglas, tout cela est tellement soudain pour vous.

Il ne me parle pas le moins du monde de cet incident avec Raven ! Voilà qui est de bon augure. Il aura sans doute compris à quel point je

suis éprise de lui et que c'est là ce qui explique ma mauvaise initiative.

— Et surtout bien terrible. Percy est présent partout dans notre château.

— Certes.

— En tout état de cause, j'ai pris ma décision. Je vais accepter de remplir mon rôle d'héritier et prendre en main le quotidien de notre famille.

— Oh ! Je suis si heureuse que vous ayez décidé de rester ici, parmi nous.

— Et justement, à ce sujet...

— Oui ?

Ciel ! Il ne va tout de même pas me demander ma main ici et maintenant ? J'en ai le souffle coupé !

— Janice, dit-il en s'asseyant en face de moi, j'ai également pris ma décision en ce qui concerne celle qui m'accompagnera dans le quotidien de cette nouvelle vie.

Pourquoi ne s'assoit-il pas près de moi pour m'annoncer cela ?

— J'ai donc l'intention d'épouser Mademoiselle Elizabeth Mornay. Et cela devrait se faire sans trop tarder.

J'en reste sans voix, mon sourire encore accroché aux lèvres. Que me raconte-t-il ?

— Janice ? Avez-vous compris ce que je viens de vous dire ?

Je le regarde, hébétée.

— Mais... qui est cette personne ?

— Adélaïde vous en a souvent parlé, Janice.

Je cherche dans ma mémoire, ne sachant à quoi me rattacher pour comprendre. Et tout à coup, un éclair fulgurant me cloue sur place.

— Mon Dieu ! Ne serait-ce pas cette Lizzie dont votre sœur parle si souvent ?

— Absolument.

— Mais... Douglas, elle n'est pas... elle n'a pas de... Enfin, ses origines sont...

— Sont ce qu'elles sont, Janice. La valeur des gens ne se mesure pas à celle de leurs ancêtres ou de la taille de leur fortune. Cette femme saura tenir le rôle dont j'ai besoin et qui me rassurera pour accomplir ma tâche, tout autant qu'elle m'apportera le bonheur d'un foyer chaleureux.

— Elle vous rassurera ? Cette... personne va vous rassurer ? Elle qui n'a rien à vous apporter que les remerciements dignes d'un chien reconnaissant, en plus de son corps. Et encore ! Elle aura sans doute été déflorée depuis longtemps, par je ne sais quel garçon de ferme !

— Janice ! Vous feriez bien de vous taire afin de ne pas vous fourvoyer davantage. Ma décision est prise et je ne vous en fais part en direct que dans le but de vous ménager afin que vous ne l'appreniez

pas par la bouche d'un autre. Je sais que vous aviez le désir de me voir vous demander ma main et...

— Et rien du tout ! Je saurai trouver bien meilleur parti que vous ! Quant à vous, vous ne serez toujours aux yeux de votre père que le pâle remplaçant de votre frère !

Je me lève pour quitter la pièce précipitamment.

— Je vous souhaite tout le bonheur possible avec cette roturière inculte et grossière. Ses bras de bûcheronne sauront vous soutenir, c'est certain !

Et je claque la porte.

Chapitre 37

Mercredi 15 décembre 1880

- Adélaïde -

Avec ce qu'il s'est passé il y a plus de deux semaines, les échanges avec Mère n'ont pas été très simples ni très fournis. Je sais qu'elle a essayé à plusieurs reprises de s'entretenir avec Père à propos de terres qu'elle aimerait le voir vendre à sa famille. Mais après le comportement de mon oncle Mycroft et la façon dont il a été raccompagné à la gare, Père ne lui laisse guère l'occasion d'évoquer sa famille.

Sullivan m'a raconté leur expédition à l'auberge où séjournait mon oncle et ce dernier n'est pas sorti de là très fier. Ils lui ont fait perdre sa superbe sans trop de difficultés.

— Vous savez, ma chère Addie, m'avait dit Sullivan, votre oncle aimait se montrer sûr de lui et prêt à en découdre à la moindre altercation, mais dès qu'il s'est trouvé en face de quatre hommes bien déterminés, il avait tout à coup beaucoup plus de mal à déglutir.

— Oh ! À ce point ?

— Mordred s'est attaché à faire les bagages de votre oncle, pendant que votre père et Douglas lui expliquaient comment les choses allaient se passer. Il a bien essayé de leur dire qu'il allait leur expliquer pourquoi il était là, Doug lui a répondu qu'ils n'avaient que faire de ses mensonges. Et votre père lui a demandé d'oublier désormais où se trouve le Northumberland.

— L'ont-ils rudoyé ?

— Disons qu'ils l'ont attrapé par le col et mené assez rudement jusqu'à la calèche qui le conduirait à la gare.

— Et vous ?

— Je faisais le guet. Veillant à ce que personne dans l'auberge n'interrompe leur entretien. Et puis, votre père ne voulait pas que je prenne un mauvais dans une histoire qui somme toute concerne votre famille.

— Oh...

— Et je crois, avait-il ajouté sur le ton de la confidence, qu'il voulait éviter de me rendre en mauvais état à mes parents.

— Voilà qui est plutôt... louable.

— Qu'il veille ainsi sur moi m'a semblé aussi encourageant pour notre... projet.

Après quoi il s'était permis de prendre ma main pour y déposer de

doux baisers.

Deux jours plus tard, Père avait accepté de recevoir Lord Darcy et ils avaient discuté longuement dans son fumoir. Je dois avouer que j'avais un peu tourné en rond non loin de la porte de cette pièce, qui a la qualité inestimable de n'être guère épaisse...

Les éclats de voix que j'ai pu percevoir étaient plutôt joyeux et lorsque le père de Sullivan est sorti de là, il a salué chaleureusement mon père, qui le lui a rendu. Ils se sont quittés en évoquant une partie de chasse à la grouse en Écosse dès que possible.

J'étais masquée par un rideau pesant et j'ai profité de ce que Père accompagnait son hôte jusqu'au perron pour retourner dans ma chambre et y attendre l'heure du dîner.

Mais une jeune bonne est venue me dire que Père m'attendait dans le petit salon. Il avait à me parler.

— Ma fille, asseyez-vous. Prenons le temps de parler de la visite de Lord Darcy qui, comme vous le savez, sort d'ici.

— Oui, Père. Je le sais. Avez-vous parlé avec Mère de cette rencontre ?

— Par pour le moment. C'est à vous que je veux faire état de nos échanges. Sachez tout d'abord que j'ai trouvé Lord Darcy très avenant et fort intéressant. Nous avons beaucoup de choses en commun. Comme les plaisirs de la chasse, par exemple.

Je l'écoutais et ne disais rien.

— Mais je pense que ces considérations sont pour vous assez secondaires.

— Oh non, Père ! Que vous puissiez prendre plaisir à de telles activités me rassure. Il ne convient pas de rester en permanence entre quatre murs.

— Certes. Mais venons en au fait. Mon enfant, eu égard aux sentiments que vous semblez partager le jeune Sullivan et vous-même d'une part et notre situation financière d'autre part, nous avons pu nous mettre d'accord pour des fiançailles longues, en espérant que nos finances s'améliorent au plus vite, afin de vous constituer une dot honorable.

— Oh, Père ! Mais c'est extraordinaire ! Comment puis-je vous remercier ?

— Avec un baiser, peut-être ?

Je m'étais jetée à son cou et l'avais serré du plus fort que je pouvais, des larmes plein les yeux.

Il m'avait alors éloignée de lui et regardée en souriant.

— Vous avez grandi si vite, ma fille. Je crois que jusqu'à présent je ne voulais pas l'admettre. Ah ! Et puis, sachez que votre a intercédé en votre faveur, jeune fille. Il a pu côtoyer le jeune Sullivan au cours de leurs activités physiques et il m'en a dit le plus grand bien.

— Oh ! Mais alors, je vais aller le remercier de ce pas ! Et en plus de cela, savoir qu'il va rester parmi est un bonheur immense.

Tout cela c'était il y a deux semaines, et depuis bien des choses se sont passées.

Mère a demandé à me parler. Nous sommes à dix jours de Noël et je demande bien de quoi elle désire m'entretenir.

Je prends mon temps pour rejoindre sa chambre et je regarde toutes les décorations qui habillent la maison. C'est toujours un bonheur renouvelé de déambuler dans le château, de pièce en pièce, tout en levant les yeux de droite et de gauche pour me nourrir de toutes ces couleurs et toutes ces odeurs. Des branches de sapin sont disposées un peu partout et cela répand un parfum persistant de résine dans toutes les pièces.

Un immense sapin occupe le hall. Il croule sous le poids des décorations que nous avons confectionnées au fil des ans, depuis ma petite enfance. Ce que je préfère ce sont toutes ces alléchantes friandises qui ajoutent des couleurs extraordinaires où jouent les flammes dansantes des bougies. Je ne peux me retenir à chaque passage de chiper une tranche d'orange confite, la jambe d'un bonhomme de pain d'épice ou une figurine en sucre coloré.

Dans la salle à manger trône un sapin plus petit, posé sur une table ronde, dans un angle de la pièce. À son pied se trouvent de jolies coupelles en cristal de Waterford, garnies de douceurs de toutes sortes. Les fruits secs restent mes préférés.

Nous ne danserons pas pour Noël, mais Père a tenu à maintenir le bal des domestiques[8]. Un moment où il peut tous les remercier de leur implication dans la vie du château. Il a toujours tenu à cette soirée, qui se tient entre Noël et le jour de l'An. Même si notre Reine aimait situer son bal des domestiques en plein mois de Juillet lorsqu'elle venait en Écosse pour passer l'été dans son château de Balmoral.

Pour finir, je me poste en haut de notre magnifique escalier et englobe de mon regard le hall et ses décorations. Je pense à Percy. Qui d'entre nous peut se vanter de savoir quel Noël sera pour lui le dernier ? Mon frère me manque. Il était si proche de moi et si protecteur, surtout lorsque je n'étais encore qu'un enfant. Douglas prend certes au sérieux ce rôle de protecteur, mais ce n'est pas avec la douceur et la patience de Percy. Il est plus brusque et n'aime guère devoir attendre. Ce qui ne l'empêche pas de se montrer compréhensif et prévenant.

— Eh bien, ma fille, j'ai failli attendre !

— Excusez-moi, Mère. J'admirais l'effet magnifique des décorations sur l'architecture de notre château.

— Vous aurez tout le temps pour cela.

— C'est vrai, Mère.

— Bien. Je voulais vous faire connaître ma décision de partir dès demain pour rejoindre Weston et son climat plus propice à soigner mes maux.

Je ne réponds rien.

— Et c'est tout l'effet que cela vous fait ?

— Vos décisions vous appartiennent, Mère.

Elle accuse le coup et finit par me répondre.

— J'imagine que vous ne m'accompagnerez pas ?

— Je...

— Je vous fais grâce de me répondre. Après tout, il arrive toujours un moment où l'on doit récolter ce que l'on a semé.

Je ne sais que répondre. Mère semble lasse et morose.

— Je vous libère, ma fille. Allez donc vous préparer pour le dîner.

— Bien sûr, Mère. À tout à l'heure.

Je pars vers la porte, mais elle m'adresse une dernière phrase alors que ma main est déjà sur la poignée.

— J'allais oublier. Janice partira demain en même temps que moi. Un vrai départ en ce qui la concerne. Sa place n'est plus ici désormais.

Je me retourne, bouche bée. Personne ne m'avait parlé de cette décision.

— Elle l'annoncera officiellement ce soir au cours du repas. Mais n'ayez crainte, vous n'êtes pas tenue de faire montre de regret ou toute autre forme d'affliction.

Chapitre 38

Vendredi 24 décembre 1880

- Emily -

Mon Dieu, mon Dieu, mon Dieu ! Le vingt-quatre décembre a toujours été pour moi une journée terrifiante depuis que je travaille ici. Je dors à chaque fois très mal la nuit qui précède, ressassant la liste des tâches à venir. Ne rien oublier, ne rien faire au mauvais moment. Et tout cela avec les petits pieds et les petites mains de tous nos petits diables qui courent dans mes jupons et n'en finissent plus de vouloir goûter mes recettes.

Et puis, avec ça, ils veulent tous m'aider ! Mais moi, je veux être seule en cuisine et pouvoir veiller avec Philomena aux derniers préparatifs de toute la maisonnée.

Mais cette année, pourquoi me suis-je laissée faire ? Pourquoi ai-je accepté que la veillée de Noël se déroule ici, avec toutes ces personnes qui doivent venir et qui m'impressionnent ? De toute façon, pouvais-je refuser ? Et voilà le résultat : je me suis couchée, mais n'ai pas pu m'endormir, et lorsque j'ai commencé à tutoyer l'oreiller, il est l'heure de se lever. Mon dieu comme la journée va être longue !

Et avec cela, je suis à peine remise de mes émotions avec cette vilaine pneumonie qui a maintenu notre Lizzie entre la vie et la mort pendant plusieurs jours. Quelle idée d'aller ce jour-là patiner sur un lac tout juste gelé !

Aujourd'hui, elle est en pleine possession de ses moyens. Et sa guérison si rapide n'est pas sans rapport avec les visites quotidiennes de Monsieur Douglas. Il s'est montré si inquiet ! Sa présence aux côtés de notre Lizzie a été de tous les instants, si ce n'est les moments où il devait retourner au château pour gérer avec son père les affaires de la famille. Il dormait bien peu, le pauvre. Quelle constitution !

Je sais aussi par Lizzie que c'est la mort dans l'âme qu'il a dû se résoudre à écrire une lettre au major Clancy pour lui annoncer sa décision de rester parmi les siens.

Sans oublier l'affrontement avec son père pour tenir bon sur son désir d'épouser Lizzie.

Mais, je le sais, la journée va passer vite. Et heureusement, car lorsque je pense à la liste de nos invités de ce soir, j'en ai des sueurs froides.

Quelle idée a eue Philomena de lancer de tels cartons d'invitation ? Et avec ça, des cartes dessinées par nos plus jeunes, autant que ce ne

sont pas des toiles de Maîtres, même si tout leur amour est niché dans ces dessins. Lizzie est même allée jusqu'à apposer l'empreinte de la petite main de notre bébé sur la carte destinée à Lord Darcy et son épouse. Par bonheur, si je dois m'en tenir aux propos de Monsieur Sullivan, sa mère aurait trouvé absolument adorable, « Et si différent de ces affreuses cartes de Nouvel An qui circulent depuis quelques années[9] ! ».

Et voilà que je repasse tout cette maudite liste dans ma tête : Lord et Lady Darcy, leurs enfants ; Lord Nordbath et ses enfants ; notre cher Pasteur ; cet étrange homme de loi, Monsieur Potter, qui me fait penser à une musaraigne avec ses petits yeux et sa fine moustache (mon Dieu, je dois arrêter de penser à une musaraigne à son sujet !). Par chance, Lady Nordbath et la veuve de Monsieur Percy ne seront pas là !

Philomena m'a recommandé de ne pas me sentir impressionnée et de simplement tout préparer comme si je recevais une tante ou un oncle. Mais... lorsque j'étais enfant, la seule famille que nous recevions était ma tante Elvire, et elle me terrifiait littéralement.

Alors... je m'active encore plus que nécessaire, afin de ne surtout pas penser !

Tout le monde a fini de déjeuner et maintenant, nous préparons les enfants pour aller à l'église en fin d'après-midi. Au cours de la messe, leur chorale va chanter plusieurs chants qu'ils répètent depuis des semaines. Et notre bébé va tenir le rôle du Petit Jésus dans la crèche vivante. Il sera dans les bras d'Addie, bien évidemment, habillée en vierge Marie pour l'occasion.

— Nanny Emy ! Et voilà, nous sommes tous habillés pour partir à l'église avec tonton Phileas. Tu viens nous voir ?

— Oh ! Mais bien sûr, ma petite Wendie !

— Tu vas voir, on est beaux !

— Je n'en doute pas, jeune fille.

Lorsque j'arrive dans la grande salle, je découvre tous nos petits chanteurs alignés, en rang d'oignons. Lizzie prend ma main et la frotte des deux siennes.

— Regardez, Emily. Grâce aux rouleaux de tissus que nous a fait déposer une de nos bienfaitrices, nous avons pu tous les habiller des mêmes couleurs. Cela fait un si bel ensemble.

Je les regarde tous, un à un. Pour chacun d'eux, je me rappelle les circonstances exactes de son arrivée. Et puis, tout ce que j'ai pu oublier, c'est écrit dans mes cahiers. D'ailleurs, c'est décidé, demain je passerai le relais à Lizzie pour tous ces cahiers. Il y a des petits bouts d'histoires de tout le monde dans ces feuilles.

— Ils sont parfaits, Lizzie. Ce soir, ils vont faire impression !

— J'y compte bien !

Je m'apprête à retourner en cuisine pour me préparer un thé bien chaud.

— Mais ! Qu'est-ce qu'ils font ?

Je viens d'apercevoir ce brave Bennett, qui se faufile dans les cuisines en compagnie de Phileas et du jeune monsieur Sullivan.

Ils ont de vrais airs de conspirateurs depuis ce matin !

— Lizzie ?

— Oui ?

— Savez-vous ce que traficotent ces trois lascars depuis ce matin ?

— Oh ! Je... je ne crois pas, non. Enfin... ils...

Elle me regarde avec un sourire exagéré.

— Aucune idée, Emily !

— Je ne sais pas pourquoi, Lizzie, mais une petite voix me souffle de ne pas vous croire.

Elle se tourne vers les enfants.

— Je vais finir de les préparer. À tout à l'heure, Emily ?

— Euh... oui.

Mais je n'ai pas le temps de mener mon enquête à propos de ces manigances.

La nuit est vite là et c'est dans le noir que nous arrivons devant l'église. Lorsque j'entre dans l'église en compagnie de Bennett et de Phileas, qui nous a accompagnés ici, tout le monde est déjà là. Et l'église est si joliment décorée ! Décidément, ce nouveau pasteur n'a pas fini de nous surprendre. Il a installé des bougies partout et c'est une vraie voie lactée que nous avons devant nous.

La crèche est près du poêle et Mademoiselle Adélaïde a ainsi bien chaud, tout comme notre bébé, qui tète goulûment son biberon.

Le pasteur et Philomena sont très proches et parlent manifestement à voix basse des derniers détails de l'organisation de la chorale.

Les deux familles Nordbath et Darcy sont installées très près l'une de l'autre. Je suis bien heureuse de constater que les deux chefs de famille ont entamé une discussion qui paraît plutôt conviviale.

Tiens ! Monsieur Potter vient se joindre à eux. Oh oh ! Sacrés échanges de poignées de mains. Et ça repart à discuter. Ah ! Mais quelle est donc la raison de cet air plus que satisfait ? Et voilà les deux Lords qui se serrent la main avec vigueur. Oh ! Une tape sur l'épaule ? Eh bien... J'irai à la pêche aux informations après cette soirée.

Ah ! Les chants vont commencer. Les enfants sont bien plus naturels que les adultes. Ils ne se posent pas de questions, pour savoir s'ils vont réussir ou pas. Ils sont vraiment adorables...

Et nous voilà maintenant de retour à l'orphelinat. Tous les enfants vont ôter leurs vêtements pour la chorale, avec l'aide des plus grands,

pendant que Lizzie et moi finissons d'installer le buffet.

Je laisse Philomena et le Pasteur Grimes accueillir nos prestigieux invités. Je suis trop intimidée pour une telle tâche. Je crois bien que les seules choses qui pourraient sortir de ma bouche ressembleraient plus à d'affreux borborygmes qu'à autre chose !

Dieu soit loué, les enfants d'excellents petits lutins qui aident à détendre un peu l'atmosphère qui a du mal à se relâcher. Ils courent en tous sens et nous les laissons faire, tellement leur débordement de vie constitue un spectacle qui fait rire et échanger tout le monde.

Les groupes se font et se défont. Les échanges sont vivants et me font chaud au cœur.

À un moment, Philomena vient vers moi en compagnie de Lady Darcy.

— Madame, dis-je en faisant une bien maladroite révérence.

— Il vous va falloir laisser de côté tout ce cérémonial, car j'ai bien l'intention de venir ici régulièrement avec des amies, afin de ne pas oublier qu'il est important d'aider toute cette jeunesse à grandir droit. Il vaut mieux prévenir que guérir, n'est-ce pas ?

— Oh certes, Madame.

Philomena me glisse une phrase à l'oreille en partant dans le sillage de Lady Darcy.

— De nouvelles donatrices en prévision, ma chère...

Comme tout cela me rassure !

Et voilà la jeune Mademoiselle Adélaïde qui se dirige vers moi, souriante comme je ne l'ai jamais vue.

— Eh bien, comme vous voilà joyeuse, mademoiselle Addie.

— Oh, Emily ! Si vous saviez ! Père vient de m'annoncer la fin de ses tracas financiers, pour je ne sais quelle obscure raison. Toujours est-il que cela va nous permettre à Sullivan et moi de voir nos fiançailles considérablement raccourcies.

— Mais... c'est extraordinaire !

— Oui ! Père m'a dit que j'en saurai plus tout à l'heure, comme vous tous, grâce aux explications de Monsieur Potter.

Et elle repart en sautillant vers son père.

La voilà donc, l'explication de ces messes basses entre Lord Darcy, monsieur Potter Lord Nordbath !

Quant à ma Lizzie et Monsieur Douglas, ils peuvent enfin se tenir la main et se glisser à tout-va des mots dans le creux de l'oreille. Quel bonheur de les voir ainsi ! Quand je pense que je vais bientôt devoir l'appeler Milady...

Je passe devant le buffet pour voir ce qu'il manque et pouvoir me réapprovisionner en cuisine. Mon amie Philomena est en conversation avec notre Pasteur et elle n'en finit plus de rougir à chaque fois qu'il se

penche à son oreille pour lui parler dans tout ce brouhaha.

Quand va-t-il se décider à lui demander sa main ? Qu'elle arrête ainsi de rougir dès qu'il apparaît ! Cela ne lui pas très bien au teint !

Oh ! Les scones ont plu ! Je retourne en chercher et j'en profiterai pour demander à Bennett de rentrer du bois. D'ailleurs, où est-il passé ? Et Phileas ? C'est à n'y rien comprendre !

— Oh ! Mais enfin, Bennett ! Vous m'avez fait peur ! Pour quelle raison vous cachez-vous dans ma cuisine ?

— Je ne me cache pas, Emily. Nous avons quelque chose pour vous.

Et voilà Phileas qui surgit de l'arrière cuisine, suivi de Monsieur Sullivan qui tient entre ses bras une caisse de bois.

— Mais enfin ! Qu'est-ce donc ?

— C'est pour vous, Emily, me dit Bennett.

— Je.. je dois l'ouvrir ?

— Oh oui ! C'est impératif ! C'est même... vital !

— Mais... ça bouge !

— Dépêchez-vous, Emily, un peu de courage, se moque Monsieur Sullivan.

Je soulève le couvercle qui ferme la caisse et...

— Oh mon Dieu ! Comme il est beau !

Un jeune chiot me saute au visage, refaisant ma toilette des coups excités de sa langue râpeuse.

— Nous pensions l'appeler Bandit. Mais vous pouvez changer son nom, me dit Phileas. Je l'ai trouvé il y a trois semaines, abandonné devant ma ferme.

— Oh ! Comme c'est gentil, Phileas ! Bandit lui va très bien, avec son œil entouré de noir. Il va être bien ici, je vous le promets.

— Je n'en doute pas. Un orphelin de plus, ajoute-t-il tout en déposant un baiser sur ma joue.

Et voilà ! À mon tour d'être aussi rouge qu'une tomate.

— Comme il fait chaud dans cette cuisine, dis-je pour donner le change.

— Oh oui, disent-ils en chœur, il fait très chaud.

Personne n'est dupe et nous éclatons tous de rire.

Bandit est déjà sorti de sa caisse et court vers la grande salle.

J'entends les cris et les rires des enfants, avant d'arriver dans la pièce. Eh bien, quel chahut !

Mais Lord Nordbath vient de tapoter son verre avec la tranche d'un couteau, demandant ainsi un peu d'attention.

— Mes chers amis, je voudrais porter un toast à ces merveilleuses fêtes de la Nativité, entouré de tous ces enfants qui, Dieu merci, sont tous en excellente santé ! Rassurez-vous je ne vous embêterai pas longtemps. Nous sommes tous pressés de retourner nous servir au

buffet qui est l'œuvre de l'irremplaçable Emily !

Et voilà que tous me regardent en riant. Et les yeux de Phileas se mettent à briller d'admiration. Mon Dieu !

— J'aimerais porter un toast à l'amitié. L'amitié que j'ai pour vous tous, mes amis, Philomena, Emily, Phileas, oui, vous aussi Bennett, ajoute-t-il en riant.

Bennett fait une grimace et lève son verre avec un clin d'œil.

— Un toast à l'amour aussi, reprend Lord Edwyn, Ce sentiment qui nous rassemble et qui sera source de bien des bonheurs dans l'avenir !

Il se tourne vers sa fille et son fils et lève son verre avec un sourire éclatant. Je jette un regard à Phileas qui lève son verre vers moi et m'envoie un baiser. Je me sens rougir jusqu'à la racine de mes cheveux.

— Et pour finir, Maître Potter ici présent me comprendra, je porte un toast à l'Afrique, et à ses mines qui nous permettront de reprendre comme avant notre financement de cet orphelinat, cher à notre cœur à tous ! Je vous propose donc de trinquer à cette année qui se termine sur cette note positive ! conclut-il en levant son verre.

Tout le monde trinque, bien évidemment ! Et comme il est doux d'entendre ainsi les tintements des verres tout autour de nous !

C'est ce moment que choisit Bandit pour se fourvoyer dans le sapin et parvenir à le faire tomber. L'arbre s'affale de tout son long, envoyant glisser alentour plusieurs décorations et autres biscuits que nous avions accrochés entre ses épines.

Tous les enfants se tournent vers moi, attendant ma réaction. Il faut dire que c'est bien souvent moi qui râle lorsqu'il y a de la bêtise dans l'air.

Je regarde le sapin, me tourne vers Bandit, qui vient aussitôt se lover dans mes jupons. Il a tout compris celui-là...

— Couché, le chien !

Et le voilà qui me regarde et... se dresse sur ses pattes arrière en faisant le beau et en tournant sur lui-même. J'en reste sans voix.

Les enfants, eux, par contre, éclatent tous de rire !

Eh bien, la maisonnée n'est pas prête de s'arrêter de résonner de cris et de cavalcades !

La vie continue !

Noël et la Reine Victoria, une vraie histoire d'amour...

La reine Victoria, tout de noir vêtue qu'elle était, a – do – rait Noël ! Et elle exprimait haut et fort son désir de voir son Royaume déployer toute son imagination pour décorer les villes et les foyers, afin de fêter cette période avec tout le faste qu'elle méritait, même si cela s'arrêtait sitôt passé le Nouvel An.

Mais, du premier jour de l'Avent jusqu'au trente-et-un décembre, l'Angleterre vivait, chantait, dansait, mangeait, recevait, lisait, etc... aux couleurs de Noël !

Il ne s'agissait pas vraiment d'un ordre, mais Victoria avait ce don particulier de savoir endosser le rôle de « mère de tous les anglais » Mère protectrice, certes, mais aussi mère qui sanctionne ses « enfants » pas assez sages.

La période victorienne fut longue et les choses ont donc eu le temps de changer au fil des décennies.

Prenons par exemple les boules de Noël, si évidentes pour nous de nos jours. Au départ, il s'agissait de pommes, des vraies pommes, seul fruit ou à peu près, qui soit encore frais et consommable au cœur de l'hiver. Et puis, la pomme est aussi un symbole d'abondance.

Mais... lorsque Janice va faire des emplettes de Noël, ce sont des boules faites de papier mâché qu'elle rapporte. Donc, rien de très onéreux. Elles présentent l'intérêt d'être pérennes et moins fragiles que les boules en pâte de verre, plus belles mais plus coûteuses, qui sont apparues vers 1830.

Le sapin, quant à lui, est une tradition qui existe depuis fort longtemps en Allemagne, pays d'origine du Prince Albert. Rappelons-nous de plus que la famille royale était un exemple dont on parlait sans cesse dans les journaux et que l'on photographiait à toutes les occasions. Ainsi, la famille royale réunie autour du sapin devient un exemple à suivre.

Sous le règne de Victoria, on trouvait des sapins partout et de toutes les tailles, mais il fallait aussi les décorer !

Adélaïde nous parle d'un sapin posé sur une table et il est vrai que c'était souvent le cas. Cela permettait de le poser au centre de la pièce pour tourner autour, sans se cogner dedans. De plus, les friandises qui siégeaient à son pied étaient plus facilement saisissables et consommables.

Mais on mettait aussi un grand sapin, en général dans le hall d'entrée, autour duquel on ne circulait pas. Il était là pour impressionner et faire étalage des moyens financiers de la famille.

Adélaïde nous parle de friandises accrochées dans le sapin, ce qui était effectivement le cas. Personnages en pain d'épices ou en sucre, tranches d'oranges confites, fruits secs, ou même... des cornichons ! De vrais cornichons / pickles au départ, devenus ensuite des cornichons en pâte de verre, aussi brillants que s'ils sortaient de leur bocal. De quoi tromper l'œil !

Et puis, il y avait les cartes de vœux, pour souhaiter un joyeux Noël, une bonne nouvelle année. La seule chose, c'est que ces cartes étaient souvent l'occasion pour leurs créateurs de faire preuve d'un humour parfois décalé, plus qu'autre chose. Ce qui donnait souvent lieu à des cartes de mauvais goût, où l'on pouvait voir aussi bien des grenouilles glissant sur un lac gelé qu'un oiseau mort couché sur le dos. Tout ce qu'il fallait, c'était... faire rire !

A hearty CHRISTMAS greeting.
Four jovial froggies
a skating would go;
They had asked their mamma,
but she'd sternly said, "No!"
And they all came to grief in a beautiful row:
There's a sweet Christmas moral for one not too slow:
Just so!

Et le Père Noël ? me direz-vous.

Eh bien, lui, il existait déjà à cette époque, depuis un sacré bout de temps. Mais le *Father Christmas* était jusqu'au 19ème siècle une sorte de personnage joufflu et bedonnant qui aimait surtout boire, manger et faire la fête...

Pendant ce temps, se développe la légende de Saint Nicolas, dans d'autres pays d'Europe. Celui-ci, « exporté » en Amérique, donne naissance à Santa Claus, qui prend sa forme actuelle de bonhomme en manteau rouge, par un poème anonyme puis dans un livre sous la plume de Clement Clark Moore.

Et c'est vers 1860 que Santa Claus arrive en Angleterre, devant celui qui distribue des cadeaux aux enfants. Cela s'inscrit dans l'esprit victorien, très puritain, qui veut bannir les fêtes de Noël très arrosées et débridées et les remplacer par une fête beaucoup plus refermée sur le cercle familial père, mère et enfants. Les enfants sont alors comme la prunelle des yeux des anglais, et sont à ce titre plus que choyés. Le vrai bonheur, c'est ce que montre la famille royale : le doux foyer familial.

Le bal des domestiques, évoqué par Adélaïde, trouve lui aussi son origine au sein de la famille royale.

Tenu au départ en juillet dans la résidence d'été écossaise de la famille royale, les familles des pairs du royaume ont peu à peu fait glisser ce bal sur la période des fêtes de fin d'année, voire au moment de l'Épiphanie.

Les Maîtres dansent un peu, avec le Majordome et l'Intendante, ils restent avec les domestiques la première demi-heure du bal, puis s'en

vont. Ce sera ensuite au tour du Majordome et de l'Intendante de partir. Après leur départ, les domestiques peuvent davantage se laisser aller.

Mais ce bal était la plupart du temps un moyen pour les Maîtres de se racheter une conscience, tout en faisant étalage auprès de leurs gens, de tout ce à quoi ceux-ci ne pourront jamais accéder !

Et voilà !

Ainsi, comme on peut le voir, il y avait déjà beaucoup de similitudes avec la façon de fêter Noël de nos jours. Mais aussi bien des différences !

Joyeux Noël
à toutes et tous !

[1]

Ville balnéaire du sud de l'Angleterre, ayant commencé à attirer les personnes aisées dès le début du 19ème siècle. Elle s'est rapidement étendue, et était en cette fin de siècle un lieu de villégiature très prisé.

[2] Convention dans les classes supérieures de la société, qui veut que les jeunes femmes, non mariées, sont encore considérées comme des enfants, non émancipées, et jouissent à ce titre du statut d'enfant, quasi asexué !

[3]

Les durées des deuils étaient à cette époque extrêmement précises, selon le lien avec le défunt, le sexe et/ou l'âge de la personne concernée, etc.

[4]

Il n'était pas rare à l'époque de faire usage d'alcool auprès des nourrissons pour les calmer…

[5]

Halloween est fêté dans les pays anglo-saxons depuis des siècles et au fil du temps, la soirée s'est trouvée animée de toutes sortes de jeux, dont le fameux *Snap Apple*, où l'on doit attraper avec la bouche, mains liées dans le dos, une pomme qui flotte sur l'eau dans un baquet.

[6]

Action qui consiste à frotter un cheval avec des "bouchons" de paille, pour ôter principalement l'humidité due à la transpiration après l'effort.

[7]

Il s'agit du pseudonyme de Charlotte Brontë, sous lequel elle a publié en 1847 son livre éponyme *Jane Eyre*. En effet, à l'époque, il était inconcevable qu'une femme écrive et pire, publie un livre. Elle avait donc pris un pseudonyme masculin.

[8]

Instauré au départ par la Reine Victoria, en juillet, ce bal a peu à peu glissé vers les fêtes de fin d'année, en général entre Noël et le nouvel An.

[9]

Cartes dont nous parlerons en fin de livre.